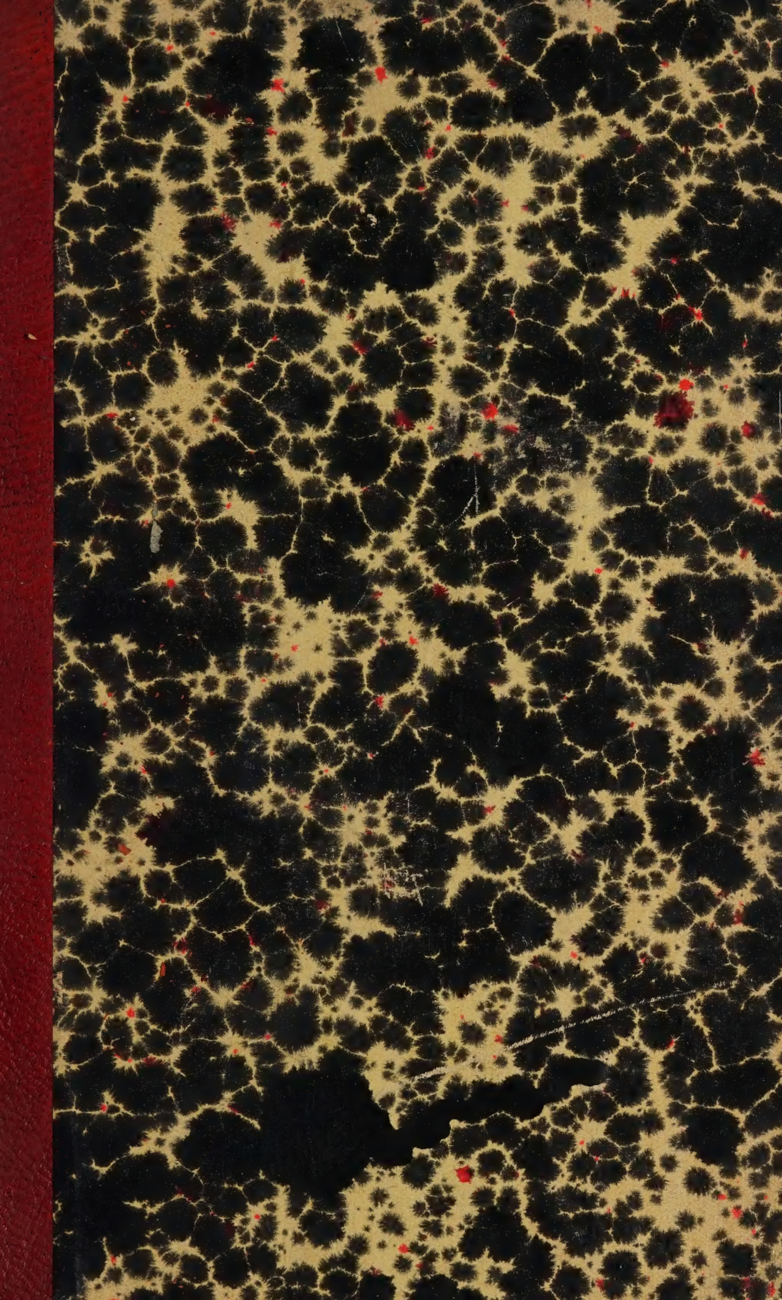
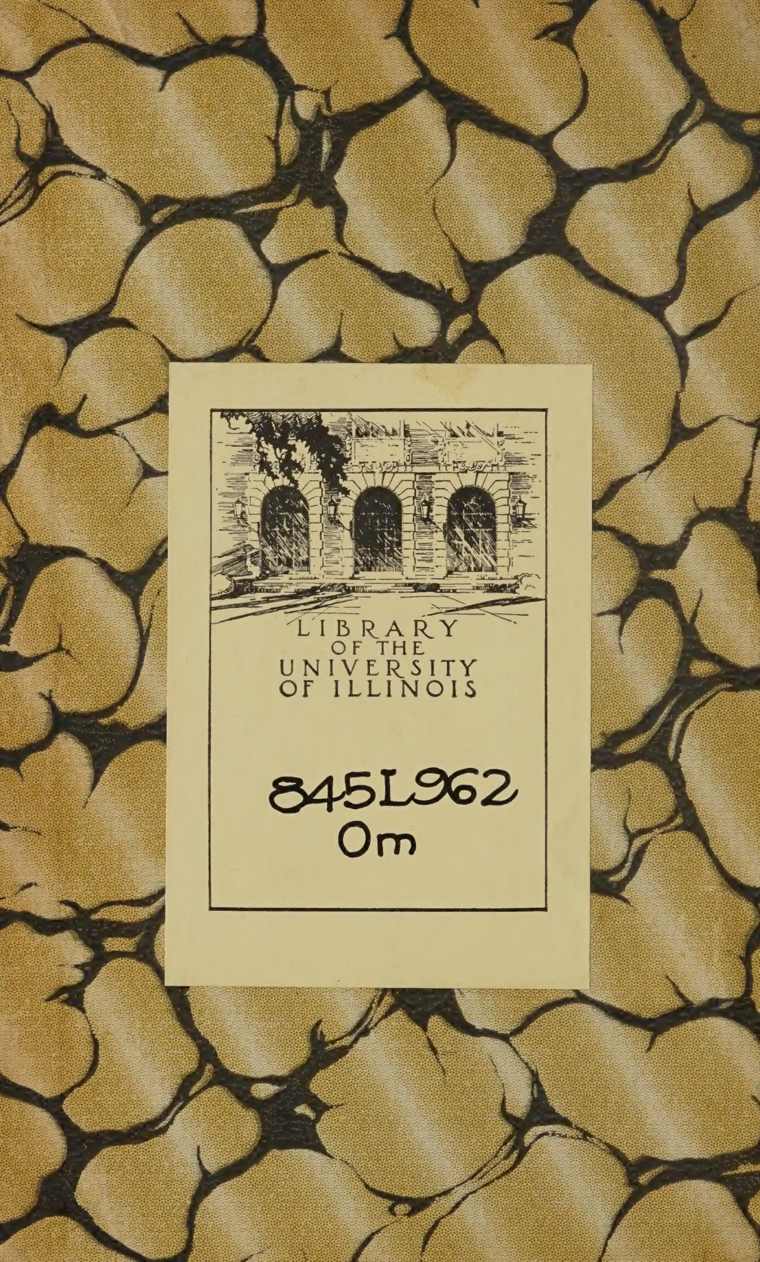



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
845L962
Om



fr 9.
+.75
90

Offres

PIERRE DOMINIQUE

Les mercenaires



ÉDITÉ AVEC UN BOIS GRAVÉ PAR ANDRÉ G. GIRARD

CHEZ BERNARD GRASSET

LES MERCENAIRES

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES POUR DÉJANIRE. Éd. du Nouveau Mercure, 1922.
CONTES DÉSOBLIGEANTS. Grasset, éd., 1923.
NOTRE-DAME DE LA SAGESSE (roman, prix Balzac 1924). Grasset, éd., 1924.
DEUX JOURS CHEZ LUDENDORFF. Éd. du Siècle, 1924.
QUATRE HOMMES ENTRE VINGT. Éd. du Divan, 1924.
LA PROIE DE VÉNUS (roman). Grasset, éd., 1925.

A PARAITRE :

CHRONIQUES CORSES.
LES DANUBIENNES (récit).
MANUEL DU CONSPIRATEUR.
JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES (roman).

PIERRE DOMINIQUE

LES MERCENAIRES



PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
1925

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT QUATRE-VINGTS NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 à 80 ET DIX NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL H. C. I à H. C. X ; TREIZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON IMPÉRIAL, DONT DIX NUMÉROTÉS JAPON 1 à 10 ET TROIS NUMÉROTÉS JAPON H. C. I à H. C. III ; ET CINQUANTE-SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER, DONT CINQUANTE NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 à 50 ET SIX NUMÉROTÉS HOLLANDE H. C. I à HOLLANDE H. C. VI.

Pour

NATALIE DE BOGORY

ANGUILLARA : — *Me voulez-vous? payez ce qu'il faut. Ne me voulez-vous pas? j'irai ailleurs.*

GOBINEAU, *La Renaissance.*

I

UN CAPITAINE RECRUTEUR

— Après? demanda Escousse.

— Eh bien, j'ai faim, tu ne vois pas? dit Jean-Paul. D'un coup de dents brusque, le maigre garçon arracha un bout du quignon de pain, furieusement. Et puis on entendit travailler ses mâchoires.

— Le chien ! dit Escousse. Mange, mon fils. Bourre ta tripe, mon amour. Il y a longtemps que ça ne t'est pas arrivé?

— J'ai dû manger hier soir...

— Eh ! Eh ! Vingt-quatre heures de jeûne ? Pas plus ? Ton estomac n'a pas bon caractère. Tiens, jette à la bête ! Bien du temps qu'on ne s'est vu, Jean-Paul... Depuis l'entrée à Prichtina, je crois...

— Oui, l'entrée à Prichtina...

Cela fut prononcé sans que Jean-Paul levât la tête.

Escousse poussa des assiettes devant le jeune homme, et, riant de tout son visage qui fut aussitôt recouvert d'un filet de rides, il le regarda dévorer avec, très exactement, la joie grossière qu'il eut ressentie devant les mouvements convulsifs d'un chien affamé quand, la gueule dans l'écuelle, la bête avale, s'étrangle, son œil sanglant guettant l'adversaire.

— Mange, mon fils... Prichtina, oui. Nous y entrâmes sous les fleurs et les cris des femmes qui suspendaient au cou de nos chevaux des écharpes multicolores. Le bel Orient ! A Koritza, n'avions-nous pas (geste charmant de deux ou trois fous !) fondé une république au nom de laquelle nous battîmes monnaie? Tu n'as point vécu cette aventure héroï-comique. Tu t'es contenté de grelotter de fièvre sous une toile de tente, au bord des marais du Vardar et puis sur les plateaux brûlés de la boucle de la Cerna, cette sierra close de trois côtés par le fleuve et du quatrième par l'ennemi et où, comme de merveilleux alchimistes, le soleil et la solitude, penchés sur le creuset du roc, changeaient le cuivre de nos âmes en or.

« Le bel Orient ! Ah ! Jean-Paul, quand nous sommes montés vers le Danube ! A grandes enjambées, tu te souviens ? Passages de fleuves à gué, surprises, combats menés au fond de gorges où roulaient étrangement les explosions de bombes, armées et filles forcées, l'incendie dans nos gosiers et dans des villes, et ces capitulations entre des tas monstrueux de fusils lorsque de longues colonnes d'hommes en capotes brunes défilèrent derrière

des généraux désarmés. As-tu su que, plus au nord, j'avais enlevé à l'abordage trois monitors autrichiens? J'ai été les embosser devant Buda-Pesth. Peut-être as-tu entendu parler de l'affaire. Belles chutes de 305, tu sais. Et cette vue des maisons qui vacillent dans une brusque bouffée de fumée noire... Belles... minutes, car, au troisième coup, la ville capitulait. A deux ou trois reprises, j'ai ainsi éprouvé le sentiment que connut tel baron de la quatrième croisade hésitant entre Thèbes et Sparte. Et puis, mirage ! Franchet d'Espérey était derrière, en uniforme kaki tendu sur une âme de fonctionnaire. Et tous les puritains étaient devant.

« De Buda-Pesth, nous fûmes en Bessarabie. J'avais songé à quelque principauté indépendante à bâtir entre les Roumains et les Russes. On eut jeté en Bessarabie une masse de volontaires, mais plus sûrs que ceux de Wrangel, une légion étrangère dont les membres eussent créé des villes comme les vétérans d'Auguste. Le colonel Perloff était de l'affaire, tu sais bien, ce Cosaque dont la femme, — une vieille en blanc et rose, avec qui Béruyer faisait ostensiblement l'amour, — servait d'hôte ridicule et raillé à nos popotes de Galatz. Là, entre le Dniester et le Pruth, nous eussions joué le rôle que les Princes lorrains jouaient jadis entre l'Empire et le roi de France : Boulevard de l'Occident contre les Soviets. Avant-garde des Soviets dans leur marche sur l'Occident. Tu vois le jeu. Mais Béruyer dressa la femme contre le projet. Le colonel hésita. Le temps nous fit défaut.

« Après la démobilisation, je m'abouchai avec une maison italienne : Vitelli, Forestieri et Cie, pour faire la contre-

bande des armes sur la côte d'Asie Mineure. Six voiliers, puis douze. Et un, puis deux, puis trois canots automobiles. Durant trois ans, mon fils, de 19 à 22, j'ai fait ce métier-là, mangeant et dormant entre mes planches. Tout mon plaisir : une pipe par une nuit de lune, le coude aux caisses de fusils, quand le moteur tape régulièrement et que tu vois devant toi s'arrondir les silhouettes noires des montagnes d'Anatolie.

« J'ai été coulé deux fois, jamais pris. Oh ! les chasses par les torpilleurs grecs et anglais, l'éclat brusque du projecteur, le tac-tac de la mitrailleuse rasant le bordage, l'encadrement des 90. (Il a un haussement d'épaules). J'ai fait de beaux bénéfices. A moi seul, j'ai passé trente-deux mille fusils et soixante millions de cartouches, et j'avais cent francs par arme, un sou par cartouche. Ah ! Mustapha-Kemal me doit une fière chandelle... Mais maintenant, il est victorieux, et le monde est salement tranquille... Peut-être au Mexique, oui, je sais, en Chine aussi. On m'a proposé d'y aller. Et puis, il y a l'Albanie, la Macédoine... La Russie. Tout cela ne mène pas loin. Les vaches grasses sont mangées... Le monde est salement tranquille...

— Salement tranquille... répéta Jean-Paul entre deux bouchées.

Le garçon avait un œil extraordinairement mobile qui allait d'Escousse à la mangeaille avec rapidité et régularité. L'expression de son visage maigre était faite de convoitise et de souci. La convoitise éclatait dans la lourde base de la mâchoire, largement osseuse, puissamment musclée, sur les vastes plans de laquelle la peau

faisait des plis que l'on devinait destinés à s'effacer plus tard autour d'une graisse proconsulaire. Le souci aiguisait le regard, mais le souci du lion affamé qui, après tout, est fier de sa gueule et de ses griffes et sait bien que si forte bête qui vienne à son affût, c'est une proie pour lui. Intellectuel, d'ailleurs, et homme à demeurer trois nuits d'affilée sur ses livres, mais devant cette viande, il était redevenu ce que tant de gens redevinrent dans une tranchée parmi les poux : un fauve, et qui mangeait avec avidité et promptitude sans s'émouvoir, sans se laisser distraire par le discours.

Escousse avait mis un coude sur la table, et, le menton sur la paume, regardait l'infini. Il avait une figure longue et triste, où brûlaient deux yeux éclatants, dont le charbon paraissait plus dur et d'un noir presque sinistre dans une légère teinte jaune de toute la peau. Long, sec, maigre, décharné, avec un poil brun et floconneux sur le crâne et sur les joues. Les lèvres rases. Les oreilles un peu décollées, et par endroits si doucement roses qu'on les eût dites transparentes.

— A Paris, dit-il, il y aurait à faire...

Jean-Paul se versa une rasade. Il but d'un coup, la tête renversée, puis, rassasié, le sang aux joues, les tempes battantes, l'œil vif, un peu ivre de ce trop bon repas et de ces deux ou trois verres de vin, il regarda longuement Escousse. Les deux poings sur la table, ruminant à la fois sa mangeaille et une pensée, il hocha la tête :

— A Paris, sûrement...

— Tu crevais de faim ici, Jean-Paul?

— Oui, dit Jean-Paul, pesamment et les yeux baissés.

Je faisais des chroniques pour des journalistes, des sermons pour des curés, des notices, des échos, des thèses, des articles, des critiques... Tu ne lisais pas « le Masque » dans le *Petit Marseillais*? jeta-t-il en relevant brusquement la tête.

— Oh ! Oh ! c'était toi, cette griffe-là?

Jean-Paul rougit.

— J'avais dix francs par jour. Je passais pour le secrétaire de Badini. On ne va pas loin avec 3.650 francs. Et le bougre me rognait par-ci, par-là. Des idées de l'étrangler, j'en avais tous les jours.

— Si Badini n'était qu'une crapule, dit Escousse, mais c'est un sot. Jean-Paul, continua-t-il avec un bon petit rire qui fit à nouveau de son visage un filet de rides, Jean-Paul, viens donc avec nous...

— C'est que...

Il baissa la tête comme un gosse, tapota la table, se balança sur sa chaise.

— Quoi? dit Escousse d'une voix de fer, la trouille?

— Hein?

— La paix, mon fils. Ne vois-tu pas que je plaisante? Certainement tu n'as pas peur, Jean-Paul, mais alors, quoi? Non, ne dis rien, oui, je le sais, une femme...

Sa voix était singulièrement douce et chaude. Elle enveloppait comme deux bras, et si l'on fermait les yeux, on avait, à l'écouter, l'envie d'incliner la tête et le sentiment de trouver une épaule.

Jean-Paul fit oui, d'un signe.

— Que tu aimes...

Une très légère ironie trembla dans ces trois mots,

presque imperceptible. Mais Jean-Paul ayant baissé la tête en même temps que passait sur son visage une brusque flamme de désir, le capitaine se mit debout, croisa les bras et fut soudain un tonnerre et une foudre :

— Alors, quoi ! tu vas pourrir dans ses jupes ?

Jean-Paul haussa les épaules. Le moyen de dire que sa maîtresse était jeune et belle, que cette fille intelligente et hardie, de bonne et honnête famille, était professeur dans un collège de la ville, mais qu'elle ne comptait pas demeurer dans l'enseignement et qu'ils avaient résolu, d'accord, le départ au pays, le mariage, la vie bourgeoise. Il s'agissait pour le jeune homme d'être juge suppléant dans une sous-préfecture.. Plus tard substitut, procureur, président. Les enfants... Une rosette d'officier de la Légion d'honneur... Et puis la retraite...

— Allons, Jean-Paul, raconte...

Le capitaine Escousse a pris un ton aimable, celui que l'on peut prendre devant une femme qui vous parle chiffons. Naturellement, il joue l'indifférent. Et Jean-Paul conte l'histoire, mais à mesure qu'il la déroule, elle lui paraît infiniment plate : une plaine déboisée, sans relief, sans maisons. Pas un désert, oh ! non, mais un vague champ de pommes de terre et d'avoine qui, de chacune de ses mottes, sue la bêtise. C'est au point que le jeune homme perd toute audace, qu'il baisse les yeux, et qu'avant d'avoir achevé, il se tait. Car d'un coup d'œil, il a vu la face jaune, non plus ironique, mais méprisante à l'excès. Jean-Paul est jugé, il le comprend. Il comprend que ce jugement est probablement définitif et que dès

que le capitaine aura parlé, toute défense sera inutile Alors, sans attendre, il se cabre tout simplement :

— Et puis, quoi ! c'est mon affaire !

— Non, dit Escousse, pas de fureur, je te prie... Nos amis vont venir... Alors, (le pli d'ironie s'accentue), à quand le mariage? Il faut te dépêcher. Et quelle personne est-ce? Une brune, hein? Le teint mat et le regard vif? et puis ce ton que vous avez, à l'emporte-pièce? Je la vois d'ici, attentive au qu'en dira-t-on, un peu sur l'œil et même jalouse. Elle demeure ici, chez une tante? Et c'est là que tu vas faire ta cour? On y parle corse, hein? Délicieux ! Alors elle est professeur de collège? Joie ! joie ! Une fille de là-bas? des Fioravanti? Mais c'est parfait. Parente des Bonaccorsi et des Loreto. Elle a sa maison à Sartène. Et une maison de rapport à Ajaccio, tu as raison. Ces vieux intérieurs de chez vous, n'est-ce pas? rustiques et dignes à la fois. La belle coquille pour un homme comme Jean-Paul Orsi ! Et puis c'est si agréable d'être fonctionnaire !

Escousse là-dessus se met à rire, mais à rire comme on peut rire, au cirque, du clown déguisé en notaire butant dans le tapis, s'étalant sur le ventre et se mettant à marcher à quatre pattes. D'un rire qui ne finit plus. A renverser la tête, à se casser en deux. Escousse éclate, il crève, il se cramponne à la table. Son visage ridé, tanné, se convulse. Il montre les dents et çà et là de l'or entre les palettes. En face, l'autre, le visage pourpre, les mâchoires serrées, regarde, ricane et brusquement frappe du poing sur la table. Les assiettes tremblent. Bien heureux qu'il n'ait pas abattu la chaise qu'il tient maintenant à la main.

— Vas-tu te taire?

Ah ! ouiche ! le capitaine est parti... Il rit de plus belle, tout son corps osseux secoué et les côtes tordues...

— Tu veux que je te casse la figure?...

Escousse brusquement s'est fait grave.

— Oh ! oh ! depuis quand les chiens grognent-ils comme ça? Monsieur, vous nous parliez de votre pâtée. Qui vous retient? Allons, la gueule dedans !

— Monsieur, dit Jean-Paul, que d'autres la mangent. Je n'en veux plus...

Et d'un revers de main renversant la table avec la bouteille et les verres :

— Voilà le cas que j'en fais, Monsieur, de cette pâtée-là...

— Dans mes bras, Jean-Paul...

Comme Escousse l'embrassait de force et le flattait comme un chien fou, bien qu'il jurât et injuriât, se débattant des épaules et des coudes, on frappa... et la porte s'ouvrit.

— Eh bien ! dirent des voix joyeuses, on se tue chez vous?

Une femme. Trois hommes.

— Oh ! oh !

Incertains, ils demeuraient sur le seuil, tendant des têtes étonnées, sauf la femme qui s'était avancée jusqu'à la table et qui riait devant le désastre, en agitant son aigrette avec un air de biche heureuse de voir se choquer les fronts cornus des cerfs.

— Bataille? demanda-t-elle d'une voix mâle un peu chantante.

Et les deux adversaires perçurent dans son ton une volupté qu'elle ne se cachait pas d'éprouver.

— Oui, répliqua Escousse très sérieusement. Monsieur vient de se vaincre lui-même.

— Well ! dit la femme. Sport très dur.

Et elle tendit la main à Jean-Paul.

— Une histoire de cénobite?... demanda le second, un petit homme excessivement brun et pétulant. Mais où est la reine de Saba?

— Laissez les cénobites, mon cher, cria le troisième. Les grands Grecs eussent embrassé Monsieur. C'est à coup sûr une affaire digne de Diogène dont je suis le disciple. Permettez-moi de me présenter : Valette, journaliste et philosophe cynique... Et voici mes compagnons : mademoiselle Wanda Staline, monsieur Benjamin Rochelle et monsieur l'abbé Salviani...

— Une fois, deux fois, dix fois, maître Valette, je ne suis pas abbé, ce soir.

— Vous l'étiez hier...

— Et il le sera demain, dit mademoiselle Staline... Mettons que vous ayez là un surnom : l'abbé ! Il en vaut bien un autre.

L'abbé s'inclina :

— Monsieur?

— Jean-Paul Orsi... dit Escousse. Un de mes anciens compagnons d'armes ! Un garçon qui s'enlisait. On ne s'expliquait pas sa défaite. D'autant que ses ancêtres eussent dû l'appuyer de leurs gigantesques mémoires. La solitude peut-être, ou la fatigue de la guerre l'avaient rompu. Il plongeait déjà dans la boue jusqu'au menton.

Et, pire, tout désir était mort de se tirer de là. Son arrière-grand-oncle, Orsino Orsi (traduction : le petit ours de la tribu des ours... hein ! ces noms et ces prénoms, quel enchantement pour des amateurs de fauves !) fut enlevé un jour sur la plage de Tizzano, en Corse, comme il pêchait la murène au trident, et transporté à Alger. Esclave, il devint janissaire, puis capitaine, puis commandant de la garde. Quand le dey prit Tunis, il fut gouverneur, et se fit enfin couronner bey de Tunis, sous le nom de Hussein. Orsini, Hussein. Ce qui fait que notre jeune homme est le cousin du bey actuel...

— Mais, prononça Valette, plus sage que son grand-oncle, il se garde bien je pense de vouloir être janissaire...

— Valette, dit Escousse, encore un mot aussi dépourvu de sens et vous passez par la fenêtre...

— Ce garçon, approuva l'abbé, veut un royaume, n'en doutez pas...

— Un empire... cria mademoiselle Staline.

— La terre sur sa paume étendue... ironisa Rochelle.

Jean-Paul se crispa sur sa rage, et broya en imagination Wanda, l'abbé, Rochelle et le capitaine.

— Il est rogneux, dit Escousse, c'est bon signe. Il tient du bouledogue. Tout à l'heure, j'ai cru être assommé. Voilà bien deux ans que je surveille le gaillard de loin et six mois que je l'observe et que je l'oriente. Je réponds de lui. Mais quelle bête difficile ! L'initions-nous ?

Il y eut un silence. Le mot vrilla le crâne de Jean-Paul, et sa cervelle s'emplit d'un tumulte.

— Il le mérite, dit Escousse, mais, s'il vous plaît, le thé d'abord.

Ils s'affairèrent, l'abbé disposant avec promptitude et précision les tasses, mademoiselle Staline beurrant les rôties. Elle s'était permis un regard critique jusqu'à la dureté sur le pauvre habit du jeune homme, et puis, lentement, elle mouilla ce regard, le pacifia, en fit une caresse, le doubla d'un sourire... Escousse cherchait des cigarettes, relevait la table.

Valette, lui, s'approcha de Jean-Paul, le regarda avec une admiration un peu craintive, et, le flattant comme on fait à un cheval trop vif :

— Mon cher, dit-il, croyez-en un philosophe cynique que ces pirates ont embarqué sur leur galère, car vous entendez bien que je n'y suis pas de mon plein gré, il se peut qu'en naviguant comme eux, un jour ou l'autre, vous soyez roi, mais vous finirez pendu !...

— Bon, dit Jean-Paul, riant pour la première fois de la soirée d'un rire large qui montrait des dents petites et blanches, de vraies dents de chien, bon ! mais tout de même, être pendu, c'est une façon d'être au-dessus des autres.

— Hein? fit Escousse.

— Bravo ! cria l'abbé.

— Adorable ! dit mademoiselle Staline.

— Il est fou, conclut Valette.

Rochelle grognait joyeusement en enveloppant Jean-Paul d'un regard à la fois précis et chaviré d'angoisse, regard de connaisseur et de joueur, d'homme prêt à mettre sa fortune sur un poulain.

II

UNE TABLÉE D'AVENTURIERS

Les tasses de Chine où tremblait le thé, Wanda les avait posées au milieu des papiers et des livres, et la fumée des cigarettes s'enroulait autour d'une sphère où un très vieux géographe avait colorié la figure barbare du monde. Cette bizarre tête ronde et penchée sur le cou maigre de l'axe de métal, paraissait présider la réunion des mercenaires silencieux.

Sur les murs, des cartes déroulaient les visages tourmentés des nations, les routes innombrables suivies par les navires, l'allongement des câbles sous les mers et aussi la structure de Paris curieusement semblable à une grosse bête ronde, avec sa carapace de fortifications et la Seine au milieu comme un tube digestif.

Entre les cartes, un bouclier nègre entouré de lances s'arrondissait comme un soleil barbare. Des sabres se recourbaient sur des cornes d'antilopes et des défenses d'éléphant. Des armes mexicaines allongeaient des canons cerclés de cuivre et des crosses ferrées d'argent. Aux angles, des icônes trouaient l'ombre, têtes noires et vêtements d'or, entre les stupides accroupissements d'idoles papoues.

Les murs de ce capharnaüm colonial sentaient l'alcool et le tabac mêlés à des parfums exotiques, mais le relent particulier de Marseille, où dominait l'odeur du poisson étalé parmi les coquillages et les herbes marines, pénétrait jusque-là malgré tout.

On marchait sur des tapis de Chiraz et de Samarkand jetés négligemment sous les bottes. Sur les tables, sur les guéridons, sur la cheminée que recouvraient des soies rapportées de Chine dont les jaunes éclataient de lumière et de douceur, il y avait des buires, des chibouks, des vases chinois, tout noirs, au ventre desquels des chats faisaient le gros dos et des faïences persanes dont les verts et les bleus semblaient avoir conservé la chaleur des fours et celle des plateaux fauves chargés de cyprès et de roses. Dans un coin, un samovar qui devait venir de l'Ukraine, étalait sa panse obscène et ingénue, d'argent massif.

Jean-Paul rêva d'un cadre semblable pour sa pensée et son action, d'une prison volontaire où l'homme demeurerait, mais d'où s'échapperaient des volées de phrases légères et fortes, l'œil clair et le bec dur.

Cependant les cinq qui étaient là, croisant les jambes ou fumant, tranquilles et laissant flotter de puissantes certitudes sur l'eau calme de leurs yeux, écoutaient Escousse. Debout, le capitaine contait qu'à Sébastopol, en 1919, retranché avec ses tirailleurs dans le cimetière français de Malakoff au milieu des tombes des grands-pères, il vit soudain l'infanterie bolchevique se former en colonne et gravir la pente.

— On signala, dit-il, à l'artillerie des bateaux,

l'importance des formations et leur position exacte. L'ennemi montait avec vivacité, les hommes au coude à coude, beaucoup trop serrés, par gros tas gris. Mais à ce moment, l'escadre cessa le feu, et nous vîmes sur deux bâtiments le drapeau rouge grimper comme un petit singe le long de la drisse, en bonds rapides et secs. Oh ! vous autres, voyez-vous la scène, réalisez-vous bien le choc que cela nous donna ? Hein ? le dos à la mer, dans ce cimetière, au milieu d'indigènes, les autres, montant nombreux à ne pouvoir tout tuer, et derrière, ce drapeau rouge... La sensation d'un coup de couteau entre les épaules. Cela ne vaut-il pas tous les amours du monde ?

Le capitaine demeura la bouche ouverte et les bras écartés, puis il rit et parut heureux que Jean-Paul perçût et soulignât de son attitude exaltée le tragique de l'histoire, et surtout qu'il n'en demandât pas la fin. Car un dénouement est toujours sot.

Mademoiselle Staline se mit alors à conter les premières heures de la Révolution, quand, aux carrefours de Pétrograd, elle haranguait les citoyens. Déjà, parmi les cols des marins, de longues files d'hommes revenaient, pauvres bougres échappés du front, plèbe stagnante qui avait pris d'assaut les trains, couvrait la ville de haillons glorieux et de poux, se gorgeait d'alcool et de discours.

— Cette guerre, disait-elle, on en était lassé, à la fin. Et puis surtout ce qu'on ne pouvait supporter, c'était cette sottise d'être enrégimenté sans arrêt, conduit, reconduit et par des bêtes, s'il vous plaît ; cette double marche constante de l'abattoir à l'étable d'engrais, et de l'étable d'engrais à l'abattoir.

— Notre amie, dit Valette comme en confidence à Jean-Paul, est anarchiste...

Rires. Seul, Valette demeura grave, les mains pharaoniquement allongées sur ses genoux.

— Well! dit mademoiselle Staline. Sans doute. Qui ne l'est, je vous prie? Je ne veux pas, voilà tout.., Il est ridicule de dire : oui, oui. Il faut être fort, je pense, pour dire non. Mes aïeux disaient non aux rois de Pologne, puis aux tsars. Je disais non moi-même au tsar. Je dis non aujourd'hui aux bolcheviks.

— Besoin de bataille, dit Escousse.

— Je dis non à vous si vous dites oui, reprit-elle d'un ton encore plus mâle. Je ne suis pas habituée à obéir, et puis je déteste la plèbe.

— Nous sommes à vos pieds, dit Valette. Imaginez-vous, mademoiselle, que nous puissions jamais vous contredire?

Comme il la vit qui haussait les épaules avec une moue, l'abbé se mit à rire et dressant avec le mouvement de tête d'un coq ce gros petit corps qui le faisait ressembler au cardinal de Retz :

— Valette a bien de la chance, dit-il. Mon état m'interdit de vous aimer et j'ai rudement envie de vous faire dieu pour vous adorer.

— L'abbé, dit Valette, voilà un blasphème. Du moins si vous croyez en Dieu. Sinon, cela n'est qu'un jeu indigne de votre haute intelligence. Il ne faut pas ressembler au baron d'Holbach qui était athée et parlait toujours de Dieu. Car vous avez beau avoir laissé l'habit, vous portez prêtre, mon cher... Je suis d'avis que vous défendiez vos couleurs.

— Valette, dit l'abbé, je regrette de vous dire que vous ne comprenez rien à Dieu, et peu de chose à l'Église.

— Hein? dit Escousse en adressant à Jean-Paul un clin d'œil, tu vois, une bande de sacripants...

Jean-Paul songeait à cette merveille de la Méditerranée, son pays, (mais pourquoi le nommer devant ces hommes?) où les gens sont encore volontiers croyants et suivent par foules pressées les processions. Là, le Vendredi-Saint, un pécheur qui figure le Christ, habillé de rouge, la cagoule en tête et les pieds nus, porte la croix, tire une chaîne fixée à sa cheville et poursuit un long martyre entre les maisons éclairées d'une multitude de lampes. Des capucins passent entre les oliviers. De vieux hommes étalent des barbes blanches sur des vestes de poil de chèvre. Un curé, la soutane retroussée, pioche sa vigne. De longues théories de femmes en noir se groupent, derrière un mort porté à bras... Toutes ces images d'ailleurs glissaient sur l'âme de Jean-Paul sans la troubler. Il ne voyait plus là que de pauvres traditions à demi mortes. Non, non, que les fragiles images du passé tournoient et disparaissent ! Jean-Paul est fort, il est ragaillardi par un bon repas, prêt à prendre sa part d'un plus formidable festin. Et, littéralement, ce soir, les dents lui poussent dans la bouche.

L'abbé Salviani alors se leva. Brusquement dressé, il avait l'air d'incarner une vaste embuscade. Jean-Paul s'émerveilla de lui voir des gestes presque onctueux, et pourtant, ce visage ravagé, non pas de mauvais prêtre, mais de prêtre d'affaires, respirait l'ambition. Il devina que celui-là avec cette face dure et pleine de consul

romain terriblement soulignée du double arc noir des sourcils était à peine plus chrétien que César n'était respectueux de Jupiter, mais que pour lui, Rome était une force, une citadelle, avec son Pape, son Sénat cardinalice, sa cléricature, ses moines en uniforme, ses fidèles, ses églises, son argent, sa discipline, ses journaux, ses écoles et son emprise sur le peuple. Et qu'il disait sa messe peut-être sans aucune foi, mais en toute dignité, et sa décision prise de fendre le crâne au premier qui se moquerait de son rite.

Debout et les mains appuyées au dossier de la chaise qu'il avait placée devant lui, il eut d'abord comme une hésitation et loucha vers Jean-Paul.

— Monsieur l'abbé, dit simplement Escousse, je réponds de mon ami...

L'abbé eut un geste charmant d'abord vers Escousse, puis vers Jean-Paul, le doubla d'un sourire et commença son exposé, disant qu'il était un agent officieux et qu'on désavouerait comme de juste dès qu'il se produirait quelque chose de fâcheux. Il n'était même pas pourvu de lettres, les lettres ayant été envoyées directement aux personnes qu'il devait entretenir. Mais il disposait d'abord d'un important compte en banque, ensuite du pouvoir d'utiliser jusqu'à un certain point une partie de la presse française, italienne et espagnole ; et puis de facilités, d'amitiés, de lieux sûrs où pouvoir déposer des documents, etc..., enfin de possibilités d'entente particulièrement intéressantes avec les dirigeants catholiques d'Allemagne.

— Deux courants, dit-il, divisent le monde politique

du Vatican. Les uns ne croient pas à la puissance juive ou ne veulent pas y croire. Les autres en ont peur. Les premiers voient l'ennemi dans les hérésies et l'agnosticisme, même parfois dans le nationalisme, les autres le voient dans le Juif.

— Pour notre affaire, dit Escousse, cela n'a pas d'importance. Le point important est de trouver des capitaux. Ces capitaux, nous pouvons les trouver dans les milieux d'Église. Que Rome se décide ; nous jouerons son jeu.

— D'accord, dit l'abbé. D'ailleurs ces capitaux sont trouvés. J'ai en mains un apport de cinq millions, j'ai la promesse ferme de sept autres. A la condition que nous fassions la preuve de notre force et celle de notre sincérité.

— Comme preuve de notre force, dit Escousse, nous pouvons donner le nom...

Ils tendirent l'oreille.

— Du général Bordenave, acheva-t-il.

Valette siffla. L'abbé inclina la tête en manière d'approbation. Rochelle était demeuré impassible, les mains dans les poches, les paupières plissées.

— De plus, continua Escousse, notre ami Valette a une expérience journalistique qu'il tient de vingt ans de secrétariat en diverses rédactions et qui nous permet de pouvoir quand nous le voudrons, mettre sur pied un journal. J'ajouterai qu'il a constitué assez de dossiers, cet Arétin là, pour faire chanter une cinquantaine de députés. Grégory Staline, le père de mademoiselle, est un administrateur de premier ordre dont vous savez la valeur, et un

spécialiste des affaires d'imprimerie, de librairie et d'édition. Mademoiselle elle-même possède une connaissance particulière des pays de l'Europe Centrale et des Balkans et peut manier beaucoup de gens dans les milieux de la réaction russe. Enfin je me réserve de vous dévoiler en temps et lieux certains fils secrets. Êtes-vous satisfait, monsieur l'abbé?

L'abbé sollicita encore certaines précisions, notamment à propos du journal projeté, de l'imprimerie, de la quantité d'actions d'apport que le groupe Escousse exigerait, et enfin demanda quelle preuve le groupe pourrait donner de sa sincérité.

Escousse hésita un instant.

— Si vous ne pouvez rien dire?... murmura l'abbé.

— Je puis parler, prononça lentement le capitaine, mais il faudrait savoir si trois d'entre vous voudraient risquer le paquet...

— De grand cœur, pour ma part, dit l'abbé.

Jean-Paul, simplement, leva la main.

— La troisième sera mademoiselle, dit Escousse.

Wanda inclina la tête. Jean-Paul avait failli s'étonner que Rochelle n'eut pas été choisi, et puis il avait retenu son premier mouvement. Il sentait que bien des choses lui échappaient encore dans ce nouveau milieu. D'ailleurs, il ne pouvait se défendre d'un secret plaisir à se battre auprès de Wanda.

— Un certain nombre de documents, poursuivit Escousse, relatifs aux rapports de Rome et de Vienne entre 1914 et 1918 ont été soustraits aux archives de l'ancien empire d'Autriche, et achetés par un journal

américain. Mais on ne veut payer que sur le vu des pièces. Elles seront envoyées un de ces jours de Vienne en Amérique. Point de passage : Genève. Le courrier qui les transporte est à nous. Il joue double jeu et Vienne étant, comme vous le savez, un centre de bolchevisme très important, puisque la Centrale communiste y est installée, il portera pour le compte de l'un des intermédiaires chargés de la remettre à des communistes français une somme de 500.000 francs en billets de banque. Il s'agirait simplement de le ligoter, de tout prendre et de lui donner ultérieurement l'argent.

— Bon, bon ! dit Wanda.

— Les papiers seraient aussitôt remis à M. l'abbé qui aurait la charge de les porter à Rome. Là-dessus, j'imagine que tombent les millions qu'il nous a promis... (l'abbé fait un signe affirmatif). Le plus pratique serait de créer immédiatement chez Staline, à l'imprimerie de la rue Tournefort, une maison d'éditions et une revue hebdomadaire sur 32 pages. Avec cet argent-là en mains, et Staline intervenant avec ses rotatives, c'est bien le diable si nous ne fondons pas une société assez forte pour organiser un quotidien. J'entends qu'une dizaine de millions constituent une assez pauvre somme aux tristes jours d'aujourd'hui. Mais dix millions en entraînent vingt. Nous verrons ultérieurement, à former des ligues. Comptez toujours que nous avons des armes (trois dépôts économisés sur les stocks de la maison Vitelli, Forestieri et Cie). Et je ne parle pas du cœur au ventre. De plus...

Il se tut, les laissant macérer dans l'attente.

— Le général, dit-il, sera ici tout à l'heure...

Un sursaut les mit debout.

— Vous ne le verrez pas, continua Escousse. Je le recevrai là, à côté. J'ai voulu pourtant que vous soyez présents. Non pour écouter, vous n'entendrez rien, mais...

Il tendit l'oreille, jeta un regard vif sur Rochelle qui lui-même avait l'air d'être au guet. La porte du couloir gémit. Un pied heurtait la première marche, et, montant avec l'homme qui venait d'entrer, le bruit de Marseille emplit l'escalier.

— Éteignez, dit Escousse.

Ils se trouvèrent brusquement dans l'ombre. Alors, dans cette ombre, Escousse prit la main de Jean-Paul :

— Ta parole ! dit-il à voix basse.

— Elle est donnée...

Le pas craquait sur les dernières marches. Déjà Escousse était sorti, passait à côté. Le pas fit craquer le palier. Jean-Paul imaginait un géant monter. La maison cédait amoureusement sous ce poids comme une femme ou comme une nation. Une porte cria. On entendit la voix d'Escousse volontairement sourde :

— Mon général...

Puis celle du général, mal conduite, presque chuchotée dans l'ensemble, avec des éclats, voix d'un homme qui devait en être à sa première conspiration. Alors, la porte se referma.

— Ah ! se dit Jean-Paul, que ne donnerais-je pas pour être à côté ! Dix ans de ma vie !

Un parfum vint à lui. Il se souvint qu'il était tout

près de mademoiselle Staline, et chercha de la main le corps parfait de la jeune femme. Il rencontra sa hanche, mais tout de suite une main charnue et forte bien que douce prit celle de Jean-Paul et la tint serrée, peut-être pour l'empêcher d'aller plus loin. L'abbé avait été avalé par l'ombre et le silence, mais on entendait le souffle court de Valette, et l'on eut dit que Rochelle s'agitait. Se penchant vers sa voisine à lui toucher l'oreille :

— Je suis rudement heureux, dit Jean-Paul.

Mais Rochelle l'entendit, et il eut comme un grognement bref :

— Taisez-vous donc !

Et soudain, Jean-Paul frémit à sentir une forte main d'ange s'appuyer sur sa bouche. Ses lèvres remuèrent. Il baisa la paume et s'étonna puis se réjouit qu'elle ne fut point parfumée. La main alors se perdit dans la nuit, revint saisir les doigts de Jean-Paul, et les deux jeunes gens demeurèrent silencieux, méditatifs, comme on doit être quand on conspire, dans l'attente de ce fou de hasard.

L'odeur de mademoiselle Staline montait par bouffées vers Jean-Paul qui sentait vivre contre sa cuisse, la cuisse de la jeune femme, chaude et longue.

III

LE PAUVRE LIEN QU'EST L'AMOUR

Le lendemain soir, mardi, Françoise était assise au milieu de la chambre de Jean-Paul, les bras ballants. La malle, faite et fermée, s'allongeait vieillotte et légère, entre des monceaux de papiers déchirés et de vieux journaux. Les livres étaient empilés dans une caisse de bois blanc. Le signe du départ éclatait partout, figure fatale peinte sur les moindres objets.

Françoise sentait s'étirer et se rompre les fibres de son cœur. Et les images les plus douloureuses venaient par grands vols lourds battre ses tempes. Jean-Paul ne lui avait rien dit encore de projets qui pourtant s'inscrivaient là sous les yeux de l'amoureuse blessée. Debout maintenant derrière la porte entr'ouverte, elle écoutait la chanson du gaz, les craquements des marches, les éclats de voix assourdis par les murs, les cris d'un enfant, les quelques bruits de la rue qui s'engouffraient comme des oiseaux dans le corridor, et puis mouraient brusquement. Que faire d'autre? N'y pouvant plus tenir, elle tâtonna pourtant vers l'escalier, dans l'ombre, jusqu'à la rampe. Elle se pencha : en bas, petit chiffon jaune, une lumière

tremblait à mi-hauteur, et le vent de la rue s'acharnait à vouloir l'éteindre. Comme la vie faisait pour son pauvre amour !

Un pas soudain sonna sur les dalles, lointain, et puis une ombre dansa dans la cage tandis qu'une main toute blanche courait par petits bonds, comme un animal familier, le long de la rampe. Ah ! c'était Jean-Paul dont déjà, avec le pas plus sonore d'instant en instant, le sifflement montait, celui bref et perçant des jours de bonne humeur.

Françoise trembla que toute cette joie retombât sur elle en pluie de chagrin. Des prières lui vinrent aux lèvres. Elle attendit, la bouche sèche, penchée vers lui, tirant à elle de toute sa chair et de tout son cœur l'indifférent. Il montait la tête basse, sous le poids de quelles pensées? sifflant toujours, et ne releva le front avec un petit mouvement de surprise que parvenu aux pieds de son amie.

Elle tendit vers lui un visage inquiet dont la bouche était tiraillée et tordue déjà par le désir et la fureur. Jean-Paul, dans une montée brusque de joie, l'empoigna à pleins bras, la souleva, l'emporta dans la chambre, et la renversa sur le lit, mais comme il l'y couchait, il perçut le jeu défensif des muscles durcis. Tout proche du sien, le visage de sa maîtresse était pâle et fermé. Alors, il la lâcha, mais conservant son air dégagé :

— Fâchée?

Debout, elle tapotait sa robe.

— Comme tu rentres tard ! (et, montrant d'un mouvement de menton la malle et les livres,) pourquoi ne pas m'avoir prévenue?

— Un grand secret !

— Ah !

Il attendait mieux, un cri de passion, le jet des beaux bras autour de son cou. Françoise était immobile, une mèche de ses cheveux noirs lui barrant presque l'œil gauche.

Alors, Jean-Paul :

— Je pars !

— En Corse? cria-t-elle.

Et elle lui mit brusquement les mains aux épaules et puis le forçant de s'asseoir et se jetant vivement sur ses genoux :

— Tu pars en Corse et tu m'emmènes? On se mariera là-bas, veux-tu? en arrivant? Tu verras comme on sera heureux ! Tu pars quand? Demain? Oh ! je t'aime ! Jean-Paul, que je t'aime !

Elle avait dit cela d'un coup comme une leçon apprise par cœur, d'une petite voix qui tremblait, pressée d'affirmer elle-même son bonheur. Jean-Paul rit, les mains aux cuisses. La folle ! En Corse? Plus souvent ! Son rire monta si aigu qu'il vrilla leurs deux cervelles. Le jeune homme en avait des larmes plein les yeux à la fin, et, le ventre coupé, obligé de se casser en deux pour y tenir, il se tortillait devant Françoise, subitement plus pâle. Toutes les bonnes raisons qu'il se donnait, depuis deux jours, l'imbécile, pour aller s'enterrer là-bas, ressuscitaient si dérisoires, si comiques, en grotesque théorie de graves boiteuses étriquées et bégayantes, que c'était un spectacle merveilleux de les faire se lever et marcher à la file, en un monôme de carnaval.

Françoise bondit comme fouettée par les mille lanières

de ce rire. Son visage où durant quelques instants les yeux s'étaient emplis de flammes douces, son visage durcit, devint un bronze, ses yeux eurent deux lueurs brusques, ses lèvres tremblèrent, tout son corps se resserra, tendu, musclé, bandé à l'extrême, et elle cria :

— Tu veux t'en aller où? A Paris peut-être, hein? Où? Me quitter? Me quitter? Oui, je vois ce que tu veux ! Me quitter ! Ah ! tu ne veux plus de moi? Il ne veut plus de moi ! mon Dieu !

Elle s'interrompit, suffoquée, les mains crispées, et, détournée de lui, le plus durement qu'il lui fut possible :

— Tu ne m'aimes plus !

Mais un sanglot monta à sa gorge, l'étrangla, et elle s'abattit sur le lit, le corps secoué de petits mouvements convulsifs.

Jean-Paul regardait curieusement ce corps affalé sur le ventre, et ridiculement remué par un chagrin bruyant, ces mains qui griffaient l'oreiller, ces pieds qui battaient le drap dans un mouvement furieux, et la forme pure de la jambe. Françoise pleurait à mi-voix, exhalant en sanglots rauques une peine puissante et longtemps cachée. Au bout de quelques minutes cependant, elle s'assit, la figure encore enfouie dans son mouchoir.

— Tu n'es pas jolie, ce soir, Françoise...

Cette raillerie la fit se dresser, furieuse, le visage rouge, plein de griffures, et gonflé de larmes :

— Va en trouver d'autres !

Jean-Paul rit, d'un rire bas, un peu gêné, et elle :

— Oh ! tu peux te moquer ! je ne sais ce qui me retient, de...

— De partir ?

— Ah ! tu en serais trop content ! (Puis d'une voix plus dure :) Mais si tu penses te tirer d'affaire ainsi...

Un nuage noir où l'amour et la haine se mêlaient intimement couvrit son visage d'amoureuse et le fit tragique un instant. Mais Jean-Paul revint vers elle, la reprit par la taille et la força à s'asseoir sur le lit :

— Allons, allons, petite fille, vas-tu te calmer à la fin? Est-ce que tu ne vois pas que je t'aime? Voyons ! Viens ici, non, ne te défends pas, assieds-toi, là, à côté de moi, ma jolie, écoute un peu que je te dise.

Mais elle se débattait... A la fin, il serra un peu trop fort les bras rebelles et elle cria :

— Laisse-moi, ne me touche pas !

Elle s'était soudain dressée, les ongles en l'air et l'œil flambant, et ce mouvement furieux de défense des bras et de tout le corps, ce visage enflammé, ce cœur qu'on devinait battant, la faisaient paraître plus belle, en sorte que Jean-Paul se sentait saisi d'un brusque et secret désir. Elle, cependant, l'oreille tendue, aux aguets derrière son mouchoir, dans l'attente angoissante des mots qui allaient tomber de cette bouche aimée, cachait sous le geste banal de l'épongement de ses yeux tout le désordre et le tumulte de son âme.

— Écoute un peu, *Cecca* (il avait employé le diminutif corse et il parlait en langue corse), écoute un peu, *carissima*. Qu'est-ce que je possède, moi, pour tout bien? Mes vingt-cinq ans et ma licence en droit. Et le souvenir de mes cinq années de guerre. Mon galon de sous-lieutenant, le hochet de ma croix de guerre, une estafilade je ne sais

où, en voilà des richesses ! Pas le sou, tu le sais. Oui, du talent, on le dit, mais dont je ne peux pas faire d'argent.

— Tu peux être juge suppléant chez nous. Mon oncle Jérôme Bonaccorsi a promis qu'il te ferait donner la première place vacante...

Diablesse de fille qui ne comprenait rien à la vie !

— Crois-tu vraiment, Françoise, que mon intérêt est d'aller m'enfoncer en Corse, là-bas, dans un trou de sous-préfecture et d'y pourrir un demi-siècle durant? Ce talent qu'on me reconnaît...

— Oh ! mais laisse-moi tranquille avec ton talent, Jean-Paul. Toi-même, tu viens de dire que tu ne pouvais pas en faire de l'argent... Prends d'abord une place. Et après, mon Dieu, tu écriras.

— Oui, une place. De six mille francs, n'est-ce pas? Y a-t-il moyen de vivre avec six mille francs? Je n'ai pas de fortune personnelle, ma chère. Ma maison, ma vigne, le jardin et quarante pieds de châtaigniers, c'est de quoi faire un bout de dot à Dominiquette. Et ça sera court. Il faudra qu'il ait du courage à revendre, celui qui prendra ma petite sœur avec ça !

— Et moi, Jean-Paul, je ne compte pas? Tu le sais bien pourtant que tout ce que j'ai est à toi ! Et puis, voyons, mon petit, nous sommes si simples...

— Voilà, nous sommes si simples, n'est-ce pas? Réduire tes besoins, c'est toute ton ambition ! Mais, *Cecca*, réfléchis donc. Avec mes appointements de début nous vivrions une vie mesquine, vois-tu, une vie de cheval de pauvre homme, avec plus de fourrage que d'orge,

et au bout d'un an, nous serions redevenus des paysans. Mais oui, des paysans ! Ma Françoise mise comme une villageoise ! dit-il plus doucement. Si tu m'aimes comme tu regretterais alors, toi, instruite, intelligente et fine, tes paroles d'aujourd'hui !

Il sourit avec tendresse, soudain debout et s'accotant au mur comme s'il allait tomber. Et il laissa un instant le silence l'appuyer de tout son poids.

— Si je t'aime? songeait Françoise. Ah ! je t'aime et c'est pourquoi je serais heureuse avec toi là-bas et partout. Mais toi ! Ah ! toi ! comme tous les hommes !

Dix mois d'amour se lèvent devant ses yeux de nouveau embués de larmes, mais sa fureur est tombée et ces larmes-ci sont douces. La chambre, le lit, se peuplent des deux fantômes : un jeune homme joyeux et léger, plein de rêves d'avenir qui ne dépassaient pas Françoise ; une jeune femme libre et librement donnée, compagne assidue et fidèle des jours mauvais.

Elle le hait ce nouvel avenir que d'ailleurs elle ignore encore, ce rêve bizarre et faux, parasite éclos dans le cerveau de son amant, qui trouble leur jeune chair et dévore leur jeune amour. Un furieux besoin de lutter naît en elle, et grandira sans trêve dans ce cœur épris. Entre ses larmes elle voit mal le jeune homme, mais elle se jure à elle-même (serment mêlé de sanglots) de se battre jusqu'à la mort pour son bonheur. Et pour connaître enfin l'ennemi, dans un dernier hoquet, d'une voix qui implore :

— Où vas-tu?

— Paris !

Elle poussa un hurlement lamentable, prolongé, qu'elle étouffa tout de même sur l'oreiller, et ce fut la dernière faiblesse qu'elle se permit. Effondrée, sous ce mot parti comme un coup de feu, la tête dans ses mains, et les coudes aux genoux, elle écoutait maintenant Jean-Paul qui reprenait son rêve et l'étalait, pourpre et or.

Il disait lentement ses espoirs, insultant des ennemis imaginaires, dessinant dans l'air des marches et des démarches compliquées, pour enfin, d'un coup sec de la main, affirmer sa foi en lui, l'absolu de sa décision, la loyauté du capitaine Escousse.

Mais à ce nom elle s'exclamait, haussait les épaules, affectait du dégoût :

— Escousse ! un déclassé, un décavé, joueur, alcoolique, abruti, qui finira fou !

Jean-Paul ne relevait pas ces insultes et continuait, assis sur le lit et les jambes croisées, insensible à tout ce qui n'était pas le visage de son rêve. Mais, dans le silence où elle s'enveloppait, tandis qu'il s'enivrait de paroles, elle essuyait ses yeux, composait son visage, donnait un coup de doigt à ses cheveux, secouait sa robe, ordonnait son âme et paraissait, le buste droit et la tête haute, n'être plus blessée.

L'ayant regardée, interdit, il s'interrompit. Il venait de découvrir au coin des lèvres de sa maîtresse une ironie. Et son regard durcit, son cœur se mit en défense. Mais consciente à son tour du trouble naissant de Jean-Paul, elle vint à lui, câline, le prit par le cou, tendit ses lèvres.

— Ma petite Françoise !

— Ta petite Françoise ! Tu l'aimes?

— Tu le demandes, méchante !

— C'est qu'il faut l'aimer, Jean-Paul, parce que...

— Parce que?

— Viens t'asseoir.

Ils s'assirent au bord du lit, tournés l'un vers l'autre, lui, étonné de ce calme et soudainement lâche devant cette eau sombre et plate, elle, le cœur agité et l'œil tranquille. Alors, emprisonnant la tête de son amant dans ses bras robustes de jeune Corse, de façon à le tenir et à le voir, tandis que lui, les yeux bouchés par le coton du corsage et respirant l'odeur de la jeune poitrine, aveuglé, s'étonnait un peu plus, elle dit tout bas, en pointant chacun de ses mots d'un baiser :

— Parce que, mon Jean-Paul... je crois... que je suis enceinte...

Elle avait achevé dans un souffle, et ses lèvres appliquées aux lèvres de l'homme, elle le réduisit au silence.

Depuis quelques secondes il attendait la foudre. Il ne bougea pas dans les bras de la jeune fille et elle ne sut pas ce que cette phrase avait déchaîné dans son cœur. Elle manqua son coup en ne remettant pas immédiatement ce visage ambitieux au jour. Sous la pression même des lèvres amoureuses Jean-Paul délibérait. Quand, lui lâchant la tête et le prenant aux épaules, elle le fixa, farouche, il apparut un peu rouge, les cheveux embroussaillés, clignant des yeux sous la lumière et souriant drôlement, moitié heureux, moitié confus, comme quelqu'un embarrassé d'un nouveau rôle.

A le voir ainsi qui ne parlait pas, elle eut peur. L'idée qu'il partirait malgré tout lui tomba dessus comme une

masse. Elle voulut se persuader que la victoire était déjà acquise et, se jetant au cou de son amant :

— Comment le nommerons-nous, Jean-Paul?

Il fut décroché brusquement de son rêve et, dans un sourire :

— Si c'est une fille, Lœtitia, la joie de sa mère.

— Et si c'est un garçon, Jean-Paul?

— Un garçon ? l'honneur du père, comme moi, pardieu ! allait dire Jean-Paul. Mais il retint le mot sur sa langue. N'était-ce point là une prise en charge? Réussir d'abord. Pour réussir, ne point se laisser mettre un bât sur les reins. Un garçon, si c'était un garçon ? Bah ! pour le garçon, il y aurait les Fioravanti et la protection du Seigneur.

Françoise n'avait point bougé. Elle le voyait de roc devant elle, debout, grave, immobile, distant, le chapeau à la main. Il avait l'air de défendre un grand privilège et semblait moins un amant près de sa maîtresse qu'un débiteur sans le sou devant son créancier.

— Jean-Paul ! Jean-Paul ! Jean-Paul !

Du poing, elle le frappait aux épaules et sur la poitrine. La poitrine musclée sonnait comme un tambour voilé. Jean-Paul ne desserrait pas les dents et l'amante comprenait que si dessous cette volonté de se taire il y avait un cœur (et il y était, le cœur), c'était une pauvre bête ligotée que Jean-Paul avait jetée au fond de lui-même en lui disant : Couche et tais-toi ! comme à un chien.

IV

L'ÉVASION

Le mercredi, au début de l'après-midi, Jean-Paul et Françoise étaient debout dans la chambre. La bataille avait été livrée par la femme et perdue, elle le sentait bien.

Françoise se tournait successivement de tous côtés, faisant son plein des mille souvenirs accrochés aux meubles, à la poignée de la fenêtre, aux chaises, à la table, et qui soudain criaient dans le cri du parquet, tremblaient dans la raie de lumière sous la porte, et leur faisaient à tous deux pencher les épaules. Jean-Paul s'assit près d'elle sans mot dire. Elle le regardait, calme et triste, comprenant bien qu'au fond, il ne pouvait guère penser qu'à lui-même, et que ç'eût été mal de le diminuer dans l'exercice de sa volonté par des paroles de faiblesse et de douleur, mais bras et jambes rompus, insoucieuse de vie et de mort.

— Tu ne laisses rien ? dit-elle.

— Rien, répondit Jean-Paul.

Et Françoise songea que si, il laissait une bonne amitié et une vie à naître, mais son regard accroché trop loin sur l'horizon, ne les touchait pas.

Les mains aux tempes de son ami, elle paraissait lui

dire, (l'entendait-il cette voix du cœur ?) : « Regarde-moi, regarde-nous, mets-nous dans tes yeux, emporte-nous, Jean-Paul ! »

Jean-Paul eut désiré qu'elle pleurât afin d'être bien sûr de ne quitter qu'une femme, mais non, elle ne soupirait pas même, le visage pâle et dur, les lèvres tordues d'un inutile acharnement.

Comme exposé à un très grand péril, invisible encore, mais fatal, il ne se souciait point de fuir, et sachant que sa victoire était passagère, il en jouissait pourtant sans peur.

Bien plus, dans cette pauvre chambre meublée, la main sur la cuisse de Françoise, il oubliait la présence de son amie. Il songeait à Escousse. Il l'écoutait lui promettre les mille puissances qui crèvent de leur végétation souveraine le pavé de Paris, ébranlent les maisons les mieux assises, renversent les vieux murs et poussent leurs feuilles dernières par dessus les plus hauts toits. Il se demandait quelle heure il pouvait être, appelait celle du départ, tout oppressé d'ambition. Puis il songea à la lettre de Dominiquette où il avait trouvé mille francs tout juste, de quoi payer ses dettes, et il se répétait à lui-même ces lignes naïves et tendres où Dominiquette lui annonçait une bonne vente d'huile, une petite récolte de blé, le remplacement de quelques tuiles arrachées par le vent, l'achat d'une robe, une robe noire, toute simple, en jersey de soie. Puis, la petite sœur après les nouvelles du village : une mort, un mariage, une naissance, redisait l'espoir, le grand espoir de toujours : « Que je puisse être fière de toi ! »

Jean-Paul sourit, puis rit bruyamment. C'est en vain que Françoise, accablée de fatigue, est tombée à nouveau tout contre lui, que sa tête pèse sur l'épaule du jeune homme, que ses cheveux viennent flotter sur les lèvres de l'ambitieux. Soufflant sur eux, dispersant leur troupe légère, Jean-Paul libère sa méditation ardente de leur caresse et de leur parfum.

*
* *

Le mercredi matin, la réunion des conspirateurs ayant eu lieu le lundi, Jean-Paul avait été voir Escousse. Il l'avait trouvé au lit, le capitaine ayant l'habitude de se coucher fort tard.

D'abord, conversation vague, pleine de promesses... celle que les deux hommes avaient eue déjà la veille.

Renversé sur son oreiller, Escousse, à petites phrases qui paraissaient insignifiantes, ouvrait devant Jean-Paul une perspective immense où des troupes évoluaient, où des chefs conféraient, tandis que sur les bas-côtés, des gens se glissaient dans l'ombre... On préparait des mines... on sapait sous des fauteuils... du butin s'entrevoyait qui gisait par gros tas ; de lourdes nuées couraient, porteuses de foudre, presque à ras des combattants.

Jean-Paul ne s'émerveillait pas outre mesure, car il sentait qu'en disant ces choses, le capitaine ne le lâchait pas du regard et qu'il ne fallait voir dans tout cela qu'un appeau.

Même au mot d'Escousse : « Pour toi, ce que tu veux ! »,

Jean-Paul se permit de rire. Rire qui était une défense contre un emballement qu'il sentait croître en lui.

Escousse prononçait ces mots : « Pour toi, ce que tu veux ! » avec un geste large qui embrassait le monde, et signifiait : prends ! ça ne nous gêne pas ! Jean-Paul, s'il ne se fut pas terriblement tenu en bride, eut vu les places, les richesses, les titres, les possibilités d'action et de puissance tomber comme une grêle de fruits, au pied de l'arbre secoué sur sa tête. Mais il se défiait. Pour mieux se défendre.

— Et puis, en attendant? dit-il, le visage soudain crispé d'une moue de pauvre qui lève son soulier à la hauteur du visage d'Escousse pour montrer le bâillement ridicule de la semelle.

— On s'arrangera, mon petit, répond Escousse qui rit, à la renverse de nouveau, sur son lit ravagé. Facile, tout ça ! Ah ! nous allons vivre un bel hiver ! Et puis, après celui-là, nous en vivrons d'autres. Il y aura de belles batailles. Nous en serons. En fait de reins cassés ça vaudra l'attaque sous Kenali, face au tumulus. Et la petite sœur, qu'en fais-tu?

Jean-Paul ne répondit point.

— Bon, bon, dit Escousse. Pas de bagages !

Mais ce n'était pas seulement de la petite sœur qu'il voulait parler ; il hésitait pourtant :

— Et?...

— Mon cher ami, prononça très doucement Jean-Paul, n'avons-nous pas dit : Sans bagages?

Escousse fit oui de la tête, prit une cigarette et s'enveloppant de fumée, conclut :

— Je pars ce soir. Es-tu toujours décidé?

Si Jean-Paul est décidé ! Mais il bout d'impatience. Il serait parti volontiers ce matin, tel qu'il était, à pied pour Paris. Escousse approuva d'un sourire cette exaltation juvénile, puis se retournant et soufflant deux jets de fumée par les narines :

— Tu ne demandes pas ce qu'on fera?

— Bah !

— Pour qui, pour quoi, on se battra?

Un bon rire.

Décidément Escousse est content, si content qu'il désigne à Jean-Paul une penderie :

— Tiens, équipe-toi, garçon.

Jean-Paul n'a aucun amour-propre. Peut-être le capitaine espérait-il voir un cambrement brusque du cou et cette bouche soudain se pincer après des mots stupides tels que : « Pour qui me prenez-vous? » Non, Jean-Paul se dit simplement que c'est là un prêt. Il se souvient d'avoir au temps de la guerre, déchaussé des morts ou, privé de quart, ramassé sur la route le premier quart venu. Il entre dans les habits, dans les souliers, en sifflottant. Et se gausse de voir soudain jaillir du lit le grand corps d'Escousse. Matin de bataille. Ce sont les beaux matins pour les âmes guerrières. Jean-Paul tape du pied le parquet comme un cheval impatient.

*
* *

Maintenant, sous le hall de la gare, il semblait à Jean-Paul que Marseille était une charge immense dont il

était prêt à s'alléger. Près d'Escousse, grand, fort, plus jaune que jamais sous le chapeau de feutre, et qui le dépassait de la tête, Jean-Paul, brun, agile, remuant, ne parvenait pas à se calmer, allait et venait, bondissait, mû par une âme exagérée, se dendinait, sifflottait, le talon bruyant, la dent mauvaise, jetant un regard mobile et dur sur le toit de verre (cette maison d'où il allait s'échapper) ; sur le wagon silencieusement rangé au bord du quai et qui allait rouler sa misère ; sur les voyageurs, compagnons auxquels il trouvait des mines étranges d'aventuriers et de conquistadors ; sur les employés qui lui semblaient accomplir un rite sacré ; sur la double échine du rail le long de laquelle allaient bientôt siffler, fumer, rouler, se précipiter ses ardeurs.

Escousse prit une liasse de journaux, monta, s'installa, les jambes croisées, perdu derrière l'écartement des feuilles. A vingt pas, droite et sombre, une femme se tenait, dressant un visage un peu maigre, crevé de deux yeux noirs, l'air d'une petite bourgeoise de province, plus digne qu'élégante, avec une expression de passion et d'orgueil. Jean-Paul court à elle. Sans doute, il va lui dire au revoir, l'embrasser. Mais, la vérité, c'est qu'il est pressé de s'en aller, de quitter Françoise. Pour un peu, il s'avouerait qu'il hait sa maîtresse comme on hait un obstacle, quitte à le mépriser ou à l'oublier quand il est franchi.

Ah ! oui, la dernière nuit du prisonnier, car c'est une cellule, n'est-ce pas, qu'un mariage ou qu'une liaison? Eh ! bien, elle a été comme il convient, trouée d'éclairs, toute en cauchemars. On tâte les murs. On se

prend la tête à deux mains pour voir si elle est toujours bien vissée au cou. Un cœur de femme, c'est plein de toiles d'araignées, et l'on y trouve un lit de camp : la tendresse ; du pain dur et de l'eau : l'affection ; et aussi le silence horrible du *carcere duro* : la voix charmante de l'amour.

— Adieu, dit-il, Françoise.

Il l'embrassa, d'un geste trop dégagé. Elle fixa sur lui un regard violent et vif :

— Reste encore un peu, veux-tu, Jean-Paul? Ne sois pas pressé. Tu donneras de tes nouvelles? Dès l'arrivée? (Et puis, faiblissant soudain :) Quand te reverrai-je, mon Dieu?

A la voir troublée, presque jusqu'aux larmes, il s'étonnait d'être si calme. Elle lui faisait faire mille promesses ; lui ne trouvait que des phrases banales d'apaisement à dire à cette amoureuse. Il fallait avoir l'air de s'éloigner l'un de l'autre pour deux jours, quand c'était peut-être pour la vie. Jean-Paul savait cela, Françoise ne le sentait-elle point? Ils étaient d'une trempe assez forte l'un et l'autre, pour ne point se livrer aux larmes, mais aucun des deux n'eut l'horrible courage de sourire. A la vérité, Françoise avait perdu toute confiance ; elle sentait craquer l'amour et appréhendait l'instant terrible où elle allait se trouver là, seule. Seule? non pas seule, hélas ! mais sans l'appui de Jean-Paul, au moment où, pour la première fois de sa vie, elle se sentait faiblir. Jean-Paul s'interrogeait et ne pouvait trouver de raisons assez fortes pour lui permettre de demeurer. Amour ? Mot qui a peu de sens pour un jeune ambitieux. Aimait-il

Françoise? Françoise avait du charme ; elle était la certitude d'un joli bonheur à mi-côte. Jean-Paul savait quelle porteuse de tendresse il tenait là. Mais il n'était pas homme à bâtir sa vie sur une tendresse. Et Françoise ne l'ignorait pas. Elle aussi s'était posé l'angoissante question et sincèrement avait dû répondre que tout son univers était devant elle, en pauvre coutil gris, qui la couvait d'un regard lourd. Elle mangeait son ami des yeux sans rien dire parce qu'elle ne pouvait plus parler, mais le geste de sa main serrée sur la main de Jean-Paul, son regard accroché à lui disaient : « Reste, Jean-Paul, reviens ! Je te ferai une vie pacifique et tendre qui te permettra de couler tout doucement, si doucement vers la mort ! »

— Une bonne morphine ! songeait-il.

Il s'avouait cyniquement que Françoise n'avait été tout juste pour lui qu'un instrument passager d'utile exercice, et que cette liaison pouvait se définir un essai juvénile de domination sur une âme féminine sœur de la grande âme populaire qu'il aspirait à maîtriser. De la pitié, sans doute, on peut en marquer puisque c'est la coutume. Et d'ailleurs, parce qu'on n'est pas encore un héros, on est vraiment ému ! Mais la raison est là tout de même qui bride et qui freine. Jean-Paul s'attarde à tenir les mains de Françoise. Ce n'est d'ailleurs qu'un geste poli :

— Maintenant, ma chérie, il faut t'en aller !

— Une seconde encore, Jean-Paul !

— Là, allons, sois sage, adieu !

— Jean-Paul !

Il remonta dans son wagon vivement, comme pressé par son Destin, d'un pas qu'il voulait calme et qui le fut, mais le cœur tout de même désordonné, et vint s'installer en face d'Escousse, toujours perdu derrière ses feuilles. Françoise se rapprocha un peu, laissant presque toute la largeur du quai entre elle et son ami, et ils demeurèrent ainsi, sans un mot, sans un geste, les regards mêlés. Lui contemplait sans regret, mais avec une secrète impatience, la figure de sa jeunesse ; Françoise se repaissait de son tout : passé, présent, avenir, sous la forme de cet homme assis dans un coin de wagon et qui allait se perdre dans des lointains brumeux pour sans doute ne plus jamais revenir.

Quelque chose pointait en Françoise, maintenant que le dernier baiser avait été donné, et comme le sifflet retentissait, elle se vit obligée de nommer ce sentiment obscur une haine. Jean-Paul n'était pas encore assez maître de lui-même pour ne pas se donner tort, et il sentait une fureur monter en lui contre sa maîtresse.

— Inintelligente, songea-t-il.

Ainsi, ces deux passionnés, l'une de son amant et l'autre de réussir, s'entre-poignardaient avec délices. Escousse mit fin à ce duel douloureux et secret.

— Tu ne demandes pas où l'on va? grogna-t-il.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je t'ai réservé, continua Escousse, une très sale affaire.

Jean-Paul sourit.

— Très exactement de quoi te faire couper la tête.

— Vrai? dit Jean-Paul dont la joie éclata brusquement sur le visage.

Et du coup, tendu vers le capitaine, l'œil allumé et la lèvre tremblante, il en oublia de dire au revoir à Françoise.

Mais quand ils furent un peu plus loin, et que le wagon tressauta en passant sur les aiguilles, Jean-Paul eut un bref mouvement d'étonnement, sourit, jeta un coup d'œil vers la portière. Escousse le regarda, amusé.

— Bah ! dit Jean-Paul.

— Ah ! Ah ! il est donc rompu, ce fameux lien !... gouailla le capitaine.

— Le plus fort, c'est qu'elle était enceinte, répondit Jean-Paul.

Et le capitaine, à part soi, admira beaucoup cet imparfait qui coupait les ponts.

*
* *

Ils descendirent à Lyon. Valette apparut brusquement, disparut comme un diable vomi d'un bénitier et qui courrait sécher son eau bénite, mais ainsi le capitaine sut que l'abbé, Rochelle et l'auto étaient là. On mangea au premier restaurant venu, séparément, Escousse seul avec Jean-Paul, et Wanda dans son coin. Vers dix heures, comme les deux conspirateurs entraient à l'hôtel, un jeune homme enveloppé d'un burberry jaune passa devant eux et s'attarda sous le lampadaire. Jean-Paul ne reconnut Wanda que lorsque le capitaine en eut ri cinq bonnes

minutes. Vers onze heures, le Corse était à demi déshabillé quand on frappa à sa porte.

— On part, dit Escousse. L'affaire est prête... Ça te va toujours?

Jean-Paul négligea de répondre et remit simplement son pantalon.

— Voilà, dit Escousse. Il s'agit pour vous trois d'aller à Bourg prendre l'express Genève-Dijon. Wanda sera comme tu l'as vue, habillée en homme. Je vous attendrai entre les gares de Saint-Jean-de-Losne et de Brazey-en-Plaine, à cinq cents mètres est du village de Saint-Julien. Pour plus de sûreté, je ne m'arrêterai pas, mais à partir de Saint-Julien j'irai à petite vitesse. Vous me reconnaîtrez à ceci qu'au-dessus du capot, je mettrai une petite lanterne bleue.

Il parle d'une voix calme, posée. Jean-Paul sent que tout est parfaitement étudié, que l'affaire est montée et doit se dérouler comme un théorème. Il s'habille rapidement. Aucune crainte. Pas même la curiosité de l'inconnu. Mais le beau sentiment du joueur entrant dans un tripot avec ses derniers vingt louis en poche, un revolver chargé et l'estomac vide, et qui jette la somme sur la table sans même détourner dix francs pour pouvoir souper. En enfilant son manteau, Jean-Paul songe qu'il n'a pas encore eu une pensée pour Françoise, Dominiquette et la vieille maison corse endormie au coin de la place avec son toit baigné de lune... Est-ce que tout cela a même existé? Aucune de ces images en tous cas ne l'arrête. Elles sont légères, fugitives. Il coupe leur troupeau comme un fumeur coupe de la main la fumée des cigarettes. Attitude

qui enchante notre garçon et qui le rend assez content de lui-même...

Extrême liberté d'un homme vis-à-vis de toutes choses. Jean-Paul fait jouer ses muscles et son esprit comme il l'entend. Il se place devant le souvenir de Françoise ; il prend ce souvenir en main ; c'est une dépouille vide de toute chair ; les pattes sont molles ; la tête pend ; la bête est morte. Un sourire...

— J'y suis, capitaine !...

V

L'ATTAQUE DU COURRIER

L'express de Genève à Dijon roulait à toute vitesse dans la nuit.

L'une après l'autre, les portes des compartiments se fermèrent. Les voyageurs rentraient, pliant les épaules.

Le contrôleur passa, forçant Jean-Paul à se coller contre la paroi, et puis le couloir fut vide. Non, encore une forme accroupie sur le strapontin, tout au bout.

Une toux rauque sonna, et ce fut à nouveau le silence des hommes. Le chant des essieux demeura seul au-dessus du ronflement des roues comme le cri d'une énorme bête apeurée.

Dans ces sortes d'aventures, l'obéissance à la consigne est la règle. Jean-Paul devait être averti par Wanda. Il tremblait que ses compagnons n'eussent pu monter. Seul, il se sentait de taille à essayer l'affaire, mais où pouvait être le courrier? Et l'heure qui s'avançait ! Comme il tournait légèrement la tête afin d'observer l'occupant du strapontin, celui-ci se mit à rire :

— Bien grimé, hein?

Et Jean-Paul reconnut la voix de l'abbé Salviani.

A peine s'il eut un tout petit sursaut, mais son visage ne marqua pas de surprise. Puis, pour fournir la preuve qu'il était un bon conspirateur, il se mit à rire silencieusement. A ce moment, la tête de Wanda parut dans l'entrebâillement de la première porte, et, sans hâte, Jean-Paul pénétra dans le compartiment. Il était sûr de sa carcasse qui obéissait comme un cheval bien dressé. Dans l'ombre, il se glissa sur une banquette et ne bougea plus. L'éclair du couloir les éblouit encore une fois à cause de l'entrée de l'abbé, la porte claqua, et puis seul retentit le fracas du train, mais singulièrement plus amorti que dans le couloir. La lampe était en veilleuse. De seconde en seconde, à leurs yeux qui s'adaptaient, le compartiment se dessinait un peu plus nettement. Ils étaient tous trois, Wanda, l'abbé et Jean-Paul sur la banquette avant. En face, il y avait une forme noire, un homme barbu qui demanda à mi-voix, les poings aux cuisses :

— Quand comptez-vous sauter?

— Entre Saint-Jean-de-Losne et Brazey-en-Plaine, dit l'abbé.

— Alors, je crois qu'il est temps. L'argent est ici, dans cette sacoche : cinq cent mille francs en billets de mille dont moi seul ai les numéros. Et dans celle-ci les documents.

Il montrait les deux sacoches, de cuir noir, vieilles, aux courroies usagées, et telles qu'on ne pouvait penser qu'elles renfermassent rien d'important ou de précieux.

— Voici la corde, dit l'abbé.

— Et voici le chloroforme, murmura Wanda.

— Il n'est pas nécessaire de m'endormir complètement, confia le courrier. D'autant que j'ai le foie malade. Mettez-m'en un peu sous le nez et contentez-vous, en sautant, de renverser la bouteille dans le compartiment afin que l'odeur subsiste. Il ne serait pas mauvais, non plus, si vous le voulez bien, que j'aie l'air d'avoir un peu résisté, ce qui me permettrait de montrer quelques ecchymoses.

Alors, l'abbé, ganté, commença de lier le courrier, les mains derrière le dos, ensuite les bras au corps, les jambes l'une contre l'autre, enfin.

Puis celui-ci se débattit vigoureusement, creva d'un coup de soulier le drap de la banquette, arracha la dentelle avec ses dents. Wanda, après s'être excusée, lui envoya deux coups de griffe aux joues dont le bonhomme s'estima très touché. Ils riaient tous les quatre, quand un brusque éclair les aveugla : la gare de Saint-Jean-de-Losne...

— Dans deux minutes, dit le courrier. Vivement le poison. Bonsoir, messieurs. Mademoiselle, mes respects ! Oh ! j'oubliais... Et mon portefeuille que vous alliez me laisser !...

L'un après l'autre, ils le saluaient. Wanda se pencha :

— Cela m'ennuie, dit-elle, mon cher monsieur, de vous faire du mal. Presque autant que de passer pour un voleur de grand chemin.

Et elle lui barbouilla les narines d'un peu de chloroforme. Puis un mouchoir plié en compresse et imbibé fut placé sur le nez du ligoté tandis que la bouteille se renversait sur le parquet.

— Hop ! dit Jean-Paul.

L'abbé tira l'anneau. L'air comprimé fusa. La plainte

aiguë du signal d'alarme troua la nuit et, presque tout de suite, le train ralentit sa vitesse. Déjà Jean-Paul et Wanda étaient au bout du couloir, ouvrant la portière. L'abbé les rejoignit en courant. On entendit remuer dans les compartiments. Le train patinait sur les rails.

Jean-Paul sauta le premier, le corps en avant, se reçut assez bien, trébucha sur le bord de l'empierrement, s'étala dans un grand bruit de cailloux, se releva. Devant lui, il vit soudain Wanda, la seconde sacoche à la main, qui tomba à son tour, perdit et reprit sa sacoche, et puis ce fut le saut de l'abbé, plus vif, plus rapide et plus précis et qui parvint avant eux au remblai. Ah ! le fil de la signalisation à enjamber. Le fossé à franchir. Le talus à escalader. La plupart des fenêtres ayant leurs stores baissés, les trois compagnons étaient en pleine ombre. Mais c'est tout juste si les derniers crissements des roues avaient couvert le bruit de leurs souliers sur les cailloux de la voie. Une haie qui fut traversée dans l'éclat d'une déchirure. Un champ. Ils couraient maintenant en sens inverse du train, sans parler. A moins de dix mètres ils voyaient le grand monstre arrêté comme un vaisseau en pleine mer, brillant de toutes ses lumières, et ils entendaient les éclats de voix.

Sans doute on avait déjà pénétré dans le compartiment, car quelqu'un cria :

— Ils ont dû filer... Ah ! les bandits !

D'autres :

— A contre-voie ! à contre-voie ! Mais n'y allez pas !

— Un mort !

— Un mort ? Où donc ?

— Là, en première. Hep ! hep ! contrôleur !

Et puis des voix. Et des pas. Et encore des voix. Et des cris. L'abbé demanda qu'on se terrât.

— On pourrait nous entendre marcher, expliqua-t-il.

Ils se planquèrent tous trois. La terre était sèche. Une nuit d'automne, sans parfums. Le silence près d'eux était absolu. Le vent secouait des arbrisseaux tout proches et qu'ils ne parvenaient pas à découvrir. Jean-Paul ne voyait même pas ses compagnons et il était étendu sur le dos, la tête contre la sacoche.

— Supposons, songeait-il, que débouchent là, par le trou de la haie, cinq ou six voyageurs armés. Un contrôleur qui se jette sur moi. Que devrions-nous faire? Pour ma part, je tuerais...

Il se le répétait : « Je tuerais ». Et il trouvait un plaisir ineffable à se le répéter. Cela ne faisait aucun doute. Il se voyait déjà pressant la détente de son browning qu'au surplus il tenait à la main, très religieusement. Il se voyait même avec un, deux, trois hommes étendus là, car il était vainqueur, il ne pouvait pas être tué, et l'idée d'être vaincu ne l'effleurait même pas... L'essentiel était de sauver l'architecture de chair et de sentiments que recouvrait ce nom de Jean-Paul, dût-on pour cela faire sauter le stupide univers. Il rêvait ainsi, la face vers les étoiles. Tout à coup, il sentit qu'on le secouait :

— Ah ! par exemple !... (Et le rire de Wanda.) Vous dormiez?

Oui, il s'était endormi quelques minutes, étant de ces gens qui ont la conscience tranquille et à qui sert de matelas la certitude du triomphe.

Promptement debout tous trois, ils se levèrent et partirent. Le train n'était plus là. Sauf un vague soupir aux rameaux des arbres, le violon léger du vent sur les fils ou son ronronnement dans les poteaux télégraphiques, seul le bruit de leurs pas emplissait toute la plaine...

*
* *

Une heure plus tard, ils étaient près de Saint-Julien, sans avoir dit un traître mot le long du chemin. La grand' route brilla tout à coup devant eux comme une rivière, et, au-dessus des masses noires d'arbres devinés plutôt que vus, s'allongèrent sous le clair des étoiles et se disposèrent régulièrement des toits. Puis, sur leur droite deux feux blancs s'avancèrent au-dessus desquels ils virent une lanterne bleue.

Mais sur leur gauche, venant du village, un autre feu parut, zigzaguant. La voiture allait les atteindre quand les deux phares s'éteignirent, puis le feu bleu. Sans doute Escousse avait-il repéré le feu blanc qui venait sur lui. Un cycliste évidemment, mais qui ? Le cycliste passa devant les trois camarades terrés et pointa droit sur l'auto non éclairée.

— Halte ! cria-t-on.

— Un gendarme ! souffla l'abbé.

Le gendarme avait ébloui le capitaine de l'éclair d'une lampe électrique.

— Les phares viennent de s'éteindre, dit Escousse, je vais les rallumer.

Le gendarme grogna, se retourna et le faisceau lumi-

neux de sa lampe vint frapper les trois compagnons. Du premier coup, il vit les sacoches, eut l'intuition qu'il tenait un gros gibier et, lâchant sa bécane :

— Les mains en l'air ! cria-t-il.

Et il saisit son revolver. Wanda et l'abbé se jetèrent de côté, et, d'un bond, furent à l'abri derrière l'auto. Jean-Paul ne bougea pas, mais l'autre lui tombant dessus, ils roulèrent tous deux tandis que la bicyclette s'abattait dans un éclat métallique.

« L'idée de tout à l'heure qu'il va falloir réaliser ! » songea Jean-Paul. Il avait lâché la sacoche et pris l'homme à bras-le-corps, quand le robuste paysan qu'était le gendarme le renversa et lui fit toucher les épaules. Alors, il desserra son étreinte et dans le mouvement que fit l'autre pour le prendre à la gorge, son revolver se trouva dans sa main sans qu'il l'eut cherché.

« Vais-je mourir là ? songeait Jean-Paul. La vie d'un homme ! La vie d'un homme ! c'est peu de chose après tout. Et la mienne, est-ce qu'elle ne compte pas ? »

Alors, mettant l'arme sur le ventre de l'homme qui le plaquait à terre, il tira.

La détonation fut très sourde, parce que le canon était appuyé contre les vêtements, mais le gendarme fit un saut et roula jusque dans le fossé, et là, il se débattait, frappait du talon le sol et puis soudain, il parut immobile.

— Eh bien ? dit l'abbé revenu à eux.

Jean-Paul s'était relevé, avait repris la sacoche. Sa main rencontra la lampe électrique. Il pressa le déclic et le cône de lumière dirigé sur la victime la montra les yeux ouverts et qui respirait avec difficulté.

— Salaud ! dit le gendarme.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, un rouquin large d'épaules, au cou très court. Les trois étaient debout devant lui, Jean-Paul toujours son revolver à la main. Puis le capitaine vint se joindre au groupe et il attacha un regard dur sur l'homme étendu. Deviner ce qu'il pensait, ils le devinèrent tous trois, mais Wanda se tint immobile et l'abbé se détourna, tandis que Jean-Paul, lui, qui ne quittait pas des yeux son homme, souriait.

— A tout hasard, grogna l'abbé.

Et de son coin d'ombre, d'un geste bref, il donna l'absolution :

— *Sub conditione*, murmura-t-il. Nous n'avons pas le temps de faire mieux.

Puis Jean-Paul éteignit sa lampe, se pencha, appuya le revolver à tâtons sur la tempe. L'homme sentant le froid de l'arme rejeta sa tête de côté, poussa un faible cri. Mais son mouvement fit pénétrer le canon dans l'oreille. Le coup partit que l'abbé ne s'était pas encore rendu compte du geste.

— Monstre ! cria-t-il en levant les poings.

Jean-Paul haussa les épaules.

— Allons, l'abbé, dit Wanda, nous avons autre chose à faire.

Escousse, lui, n'avait pas bronché.

— Nous serons dans une heure à Dijon... dit le capitaine en élevant la voix. Je vous y laisserai, continua-t-il en s'adressant à l'abbé qui tremblait de fureur, et vous y reprendrez le train pour Marseille. Vous avez tous les

papiers en main, je compte sur vous, mon cher, pour obtenir le nécessaire de la Cour de Rome. Soyez prudent au moins. Déposez d'abord le butin dans une banque. Montrez des copies, des photographies si vous voulez, prises par vous si possible. Et exigez d'être payé comptant...

Puis à voix plus basse, en le prenant par les épaules :

— Calmez-vous, que diable, cœur tendre que vous êtes...

La lune parut soudain au-dessus des collines et on vit briller comme un bizarre soleil l'une des roues de la bicyclette, tandis que les deux jambes du cadavre s'allongeaient à leurs yeux, sur l'herbe. Tous, instinctivement, se penchèrent. Alors, Escousse pour les arracher à l'idée assombrissante :

— Jean-Paul et mademoiselle reprendront le train à Dijon pour Paris. Moi je continuerai sur Paris, seul, en auto, comme si je venais directement de Marseille.

Tout son monde embarqué, il mit sa voiture en troisième vitesse, laissa passer quelque temps, et se penchant tout à coup vers son compagnon de droite :

— Beau début, Jean-Paul !

Jean-Paul ne tourna pas la tête, et regarda soupçonneusement le capitaine du coin de l'œil, mais tout de suite il admit la sincérité d'Escousse. Alors, il sourit et s'endormit presque aussitôt avec la pleine conscience du devoir accompli.

VI

CHASSE AU LION

Le lendemain de leur arrivée à Paris, un jour triste d'automne, comme, dans l'ombre tombante, Jean-Paul et Valette, assis l'un en face de l'autre, et semblables à des soldats au bivouac, fumaient en silence, Escousse entra. Et tout de suite, les deux compagnons sentirent se gonfler leurs muscles dans l'espérance d'une bataille nouvelle.

La nuit autour d'eux s'épaississait avec rapidité. Le capitaine se mit à marcher de long en large. Tout à coup il s'arrêta net en face de Jean-Paul.

— Une proposition à te faire, dit-il. (Un instant, un long instant de silence, puis, les yeux bien plantés dans ceux du Corse) : Un pamphlet contre Marbeaux. Hein ? Marbeaux ! Gros gibier !

Alors, tout en allant et venant sans arrêt, grillant cigarette sur cigarette qu'il jetait après les premières bouffées, il se mit à raconter des histoires de millions amassés, d'impôts injustement prélevés, de persécutions, de vols, de rapts, d'assassinats, à déballer tout le bagage criminel d'un ancien gouverneur d'Indo-Chine.

— Un proconsul, dit-il, un Verrès. Ah ! là, là ! Une défense des Indo-Chinois ! Des *Petites lettres* annamites ! Il nous les faudrait dans huit jours. Oui ou non? Je te signale qu'il y a du danger... Tu joues là ton honneur, mon garçon, parce que tu comprends bien qu'en matière de polémique, le mensonge et la calomnie sont armes de choix. Tu joues ta liberté et peut-être ta peau. Et ton avenir que j'oubliais, car pour 150 pages, 1.500 ennemis, j'entends de taille. Alors, oui ou non?

Valette imita, les poings fermés, le roulement de tambour qui clôt aux foires le boniment. Escousse tenait ses yeux fixés sur les yeux de Jean-Paul. Il savait bien l'effet qu'allait produire sur son bonhomme cette brusque proposition. Au fur et à mesure qu'il développait le sujet il avait suivi sur le visage de Jean-Paul la montée de l'enthousiasme. Par son caractère d'attaque à outrance, l'idée empoignait le jeune homme qui écrivait mentalement en même temps que l'autre parlait. Des chapitres naissaient ; des périodes surgissaient ; des tableaux s'ordonnaient ; la brochure vivait, fraîche imprimée devant lui, criant à la fois toutes ses rages. Pour le danger, Jean-Paul y songeait si peu qu'il avait dédaigné jusqu'alors de demander où en était l'enquête relative à l'attentat de l'express de Genève et qu'il ne lisait même pas les journaux qui le racontaient. Ou plutôt si, il songeait au danger à courir demain et à la volupté qui en résulterait.

Alors, Escousse tira lentement de sa serviette une liasse de papiers placés dans une chemise et déposa le dossier sur la table. Jean-Paul n'avait point bougé.

— Oui ou non? dit Escousse.

— Cette question !

Jean-Paul haussa les épaules. On ne répondait pas à une telle sottise.

— Oui ou non? répéta Escousse.

Et il avança la main comme pour reprendre la liasse.

— *Cristacciù !* hurla le Corse en donnant un coup de poing sur la table.

Ce blasphème des charretiers de son pays retentit comme le rugissement d'un lion.

Escousse regarda un instant le jeune homme et sortit. Valette emboîta le pas au capitaine, et Jean-Paul se trouva seul. Alors, pareil au fauve dont on venait d'entendre le cri, il fut sur le dossier, d'abord le pesant, le parcourant, l'avalant sans le mâcher, à grands coups, et riant tout seul à voir l'importance des pièces. Puis il recommença la lecture, lentement, mais déjà les phrases surgissaient, se poussaient en montant du fond de sa pensée et crevaient à la surface en des éclaboussements de mots violents et d'images brusques. Il jeta sur le papier deux ou trois invectives qui lui plurent, une image autour de laquelle une proposition s'ordonna. Dix hommes semblaient parler dans sa tête qui s'interrompaient mutuellement, s'efforçaient de crier l'un plus haut que l'autre, et ils s'insultaient parfois. Un ensemble lui apparut, vif et clair, s'effaça, et, difficilement repêché, reparut flou et morne. Un beau début ample et sonore s'offrit qui gargouilla dans des âneries. Jean-Paul tâtonna dans des commentaires, s'empêtra dans des développements, chercha des rapports, inventa des histoires, combina un roman. Soudain aplati sur le lit, le ventre sur la mollesse

des couvertures, il se sentait aux mains d'une grande paresse et sous les baisers d'un grand plaisir. Un frisson aux reins le fit se relever. Il regarda la carte de l'Indo-Chine, en trois traits ébaucha un ensemble, se perdit dans l'imagination du contentement d'Escousse ou de la terreur que jetterait cette espèce de cri de guerre au camp des radicaux, se frotta les mains, rit tout haut, perdit pied et se trouva, avant même qu'il y eut pensé, traîner après lui un scénario vaste et musclé. On y voyait dans un décor de palais pointus et de jardins à la chinoise, un proconsul très civilisé entouré d'une escorte brune et or de courtisanes et de porte-flambeaux, tuer, torturer, violenter, parmi des cris que couvraient les hymnes des bonzes et l'éclat des tams-tams. Des histoires de Pavillons-Noirs revinrent à Jean-Paul : Courbet se dessina avec ses favoris ; des pals de bambous se dressèrent autour des pagodes ; il songea à des amours de congaï dans les rizières ; aux Japonais de Port-Arthur ; aux Boxers dans les Légations ; à des barbes de missionnaires, raidies par le sang coagulé ; à des typhons soulevant des océans noirs sous des ciels d'encre, au bord de terrasses fleuries qu'on eût dit suspendues au-dessus des enfers ; et cela lui rappela tous les voyages de la terre, les ports, Marseille, ses oliviers et ses vaisseaux.

Alors, il rêva d'être lui-même un proconsul, d'aller là-bas et de revenir avec trente millions, comme ce Marbeaux, précisément ! Comme ce Marbeaux ! et pouvoir jouer comme lui du bel instrument de l'or. Ah ! certes il fallait l'admirer ! Gagner par des moyens à la portée du premier venu un argent qu'on dépense ensuite à faire

danser des Cambodgiennes, à entretenir des grues d'Hanoï, ça n'avait jamais été l'affaire de Marbeaux. De quoi a-t-il bien pu rêver, cet homme là-bas? Quand il débarqua, l'époque était passée de se tailler un empire; mais du moins au milieu des paravents, des soies, des vases de Chine, des armes, de toute la quincaillerie rehaussée d'ivoire qu'il permettait à ses lieutenants d'entasser, sans doute intriguait-il ! Japon, Chine, Siam, et le reste, qu'a-t-il désiré, haï, trompé, séduit là-bas? Quel était son plan? Soumettre le Laos, rattacher le Yunnan, peut-être protéger Bangkok et surtout se faire donner d'année en année un pouvoir de plus en plus discrétionnaire. Seigneur de vingt millions d'habitants, exactement le nombre d'âmes que régentait Louis XIV, libéré de tout contrôle, maître absolu des hommes et des femmes, des soldats et des miliciens, des négociants, des artisans, des laboureurs, des prêtres, des mandarins, des princes, mainteneur dans l'obéissance d'un roi et d'un empereur, dominateur en complet de flanelle blanche d'empires et de royaumes, voilà une figure dont l'ampleur prend Jean-Paul à la gorge et au ventre. Hein ! dans cet air étranger, si bien hausser sa taille et développer sa carrure qu'on ne puisse plus, vingt fois millionnaire et vice-roi, rentrer dans sa boîte quand on revient, et que le séjour là-bas ne paraisse plus qu'un apprentissage ! Apprentissage de quel métier? bon Dieu !

Jean-Paul froissait les documents lus dans des explosions de rage et de jalousie contre une telle ampleur de vues, une telle richesse de moyens. Une grande colère le prenait contre Marbeaux, non parce que cet homme

avait enlevé des filles, fouetté des lettrés, bazardé des Bouddhas, pillé des pagodes, cambriolé des temples, fait empaler des paysans, mais parce qu'il avait fait tout cela dans un style merveilleux de Mongol mâtiné de Pétrone, soutenu par le plus vaste et le plus dur esprit de domination qui fût. Sensation d'être du beau marbre dont les Grecs faisaient les statues des héros. Larmes de rage, cœur qui se rompt. Une nuit emplie de vols d'aigles, et les griffes des chimères criant sur les murs quand, Jean-Paul, comme Thémistocle, les lauriers de Miltiade t'empêchent de dormir !

*
* *

Le soir, ce fut Wanda qui revint apportant la photo. Elle s'attarda un peu, assise librement au bord du lit, à fumer deux ou trois cigarettes. Ils parlèrent de la philosophie de l'amour et il n'y eut pas une allusion à l'histoire des documents enlevés. Vieille affaire, n'est-ce pas? Le passé. Ils n'ignoraient pas que les documents avaient été remis à l'abbé Salviani qui les avait portés au Vatican, et que cette opération valait aujourd'hui à leur ami sa nomination de prélat domestique avec la croix de commandeur de Saint-Grégoire, à Grégory Staline le versement de 25 % de la somme promise. La maquette du journal était à demi faite. La société anonyme en voie de constitution. La maison d'éditions commençait de fonctionner, par rachat d'un certain nombre de collections à des maisons qui battaient de l'aile, et l'organisation de l'imprimerie allait son train. Mais comme ils savaient tous

deux ces choses ils en jouissaient secrètement et chacun gardait pour soi son plaisir.

Son dîner expédié qu'il avait pris avec la photo de Marbeaux debout devant lui, comme si l'ancien gouverneur et lui dînaient en tête-à-tête, Jean-Paul, dans l'obscurité qui commençait d'emplir la chambre, sentit les idées monter et bruire dans son crâne soudainement peuplé d'une foule peu à peu disciplinée. Il en venait de toutes parts qui prenaient leur rang. Le temps coula ; si le visage de carton s'était fondu maintenant dans l'ombre, l'image de l'homme était debout devant lui dans sa force, et Jean-Paul sentait la menace se préciser. Mais il n'avait pas une âme à capituler. Il rentra légèrement la tête entre les épaules, ricana et la photo à la main :

— A nous deux !

Il alluma la lampe, l'œil sur sa victime et prit sa plume comme un poignard. Et il rit en s'abattant sur son papier comme sur une proie... Quelqu'un en lui dictait intarissablement.

*
* *

Jean-Paul est dans un coin de chambre, seul, sans maîtresse, sans argent, sans assurance contre le lendemain, mal nippé, devant un monceau de documents. Il n'est point soutenu par une haine d'homme à homme, (ce serait pourtant une bonne béquille,) puisqu'il ne connaît point Marbeaux. Il déchire cependant l'ancien gouverneur avec passion, et cet acte dilate son cœur, réchauffe ses membres, lui met le sang au visage, lui donne

très exactement le plaisir intellectuel que lui donnerait la contemplation d'une belle statue ou le dévêtement d'une jolie fille. A aucun moment de ce travail il n'a eu l'idée que Marbeaux allait souffrir, qu'il pouvait avoir une femme, une maîtresse, des enfants, des amis, qui souffriraient. C'est peut-être que Jean-Paul est inaccessible au sentiment de pitié. Le sentiment de l'injustice non plus ne l'a pas atteint. C'est peut-être qu'il ne croit guère à la justice. Il est comme ceux de la Renaissance *un loup intelligent*, et toute la question est de savoir qui de Marbeaux ou de lui possède le plus de muscles ou le plus de ruse.

*
* *

Pourtant, il a sa faiblesse. Veut-on la voir? Mais il faut attendre qu'il soit éreinté, qu'il roule sous la table, ivre de travail et de fatigue, tandis que les meubles dansent autour de lui. Alors, il grogne : « Ah ! faut-il que je sois à bout ! » Et le voilà furieux après lui-même.

Alors aussi, en même temps qu'une lassitude, une crainte du monde le prend, et puis un besoin de silence, un dégoût des hommes et de la vie ; il rêve, il se souvient, il imagine... et qui?... Françoise. Un lion, avons-nous dit. Le voilà pourtant qui lâche sa proie dévastée pour se repaître d'un nuage... Françoise se présente à lui légère et fluide comme une déesse, et, dans la clarté de la lampe, il la voit couronnée d'anges qui sont peut-être des enfants...

Telle est l'imperceptible fêlure de ce grand cœur, le

minuscule défaut de ce magnifique motif de marbre rouge ; c'est peut-être par là que l'on pourrait vaincre Jean-Paul ; son goût naturel pour la chair des femmes se double d'une particulière tendresse pour Françoise ; si un jour il doit commettre une erreur, il la commettra sur ce terrain-là. Et peut-être déjà l'a-t-il commise en permettant à sa mémoire de lui représenter l'image nuisible. Seulement ses ennemis l'ignorent et Françoise elle-même qui, à Marseille, se tord les bras, ne se doute pas que devant elle et à condition qu'une fatigue jouât contre Jean-Paul, pourrait fléchir son héros.



Trois êtres pourtant avaient déjà deviné cette faiblesse : Escousse, Wanda et Valette. Escousse, sombre et dur, considérait Jean-Paul comme une arme de précision, et, voulant qu'elle demeurât en état, hochait la tête à entrevoir cet amour ; Valette qui faisait collection de monstres (il entendait par là ces exemplaires d'humanité supérieure qui se conduisent dans les sociétés comme un brochet dans un vivier, et mangent la belle chair des autres,) Valette lui, regardait en curieux, se demandant ce que cette paille dans la lame allait pouvoir causer ; enfin Wanda trouvait Jean-Paul trop intelligent et trop courageux pour ne pas souffrir de ce défaut d'un beau métal.

Les intellectuelles préludent volontiers par l'admiration à des amours d'une extrême vivacité. Au fond, elles ont des sens, mais elles les nient ; elles ne s'avouent pas que c'est un instinct profond, le même que celui dont

nous voyons la chienne possédée qui les dirige vers un homme ; elles disent : il est si intelligent, si subtil, si éloquent ! Et cela devient, de discussions en discussions, une merveilleuse communauté d'idées. Mais à ce point, elles patineraient volontiers sur place, et il faut qu'un être brutal soit là, qui les accouche de leur désir. Voilà l'emploi trouvé du cynisme de Valette.

Valette dira donc à Wanda, après deux heures de cœur à cœur pendant lesquelles il a commencé, en bon érotique, par essayer de la séduire :

— Mais vous l'aimez, mademoiselle !

— Je l'aime?

— Oh ! je ne vais pas vous traiter en petite fille. Parlons franc. Vous le désirez...

— Valette...

— Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom?

Et en soi-même, après avoir souri, Valette songe : « Premier avantage : une belle étude d'âme, car je serai le confident des deux. Deuxième avantage : nous retenons Jean-Paul ».

Exquises voluptés des heures de nuit, quand, après le travail quotidien, ces deux-là entrecroisent leurs pensées lentes...

VII

FRANÇOISE A PARIS

Une fois seulement, Escousse était venu rendre visite à Jean-Paul. Il s'était assis en silence. Alors le jeune homme, tapant sur le dossier :

— Dites-moi, qu'y a-t-il de vrai là-dedans?

— Bah ! la moitié !

— Tant que cela?

— Oui, si l'on veut. Forcément on a retouché, ajouté. Que veux-tu? c'est l'habitude. En revanche, cela facilite beaucoup la tâche du pamphlétaire. Tu passes d'abord sous silence tout ce que l'homme a fait de juste et de grand et tu soulignes ses erreurs de gros traits noirs. Si l'on a médit, calomnié, tu ramasses tout : médisances et calomnies, et tu relances à la volée. Quelques allusions par endroits à des coins sombres comme il y en a dans la vie de tout mâle et qui peuvent contenir au choix un cadavre ou un peu d'inutile poussière, (mais tu diras que ça sent le cadavre !) Une plaisanterie à propos de mœurs que ta victime n'a pas, mais dont tu parles en parlant d'elle, ce qui lie pour le lecteur l'homme à l'idée. Et puis la sauce de ton style : moutarde et piment. Et tous les palais sont brûlés.

— Oh ! ce que j'en dis !... c'est histoire de parler. Car, que ce soit vrai ou non...

— Naturellement ! L'essentiel est que le pamphlet soit bon, n'est-ce pas ? Notre rôle est d'étrangler Marbeaux. Il n'y a pas de cordes vraies ou fausses, mais de bonnes et de mauvaises. C'est à nous de choisir la nôtre. Nous sommes payés pour cela.

*
* *

Le pamphlet fut écrit en huit jours. Jean-Paul, durant ce temps, ne sortit pas de chez lui. Il prenait ses repas dans sa chambre. Wanda et Valette montaient la garde et se partageaient les besognes de secrétaire. Et chaque jour, ils sentaient se renforcer le lien bien plus fort que l'amour, qui unit entre eux sous le signe de la mort les camarades de combat. Le sixième jour, Valette intercepta une lettre de Françoise. Sur l'ordre d'Escousse il ne la remit pas à Jean-Paul. Puis une seconde, une troisième arrivèrent. Le quinzième jour qui suivit leur départ de Marseille, Françoise écrivait que, lassée d'attendre une réponse, elle partait pour Paris.

Ainsi, Jean-Paul avait voulu jouer la difficulté et s'était bien gardé de cacher son adresse. Non qu'il ne fut pas décidé à ne jamais revoir Françoise, mais il lui répugnait de paraître se dérober.

— Notre homme, dit Valette, aime les obstacles. C'est une politique à se casser les reins.

*
* *

Dès que la dernière ligne du pamphlet fut écrite, Jean-Paul se trouva dans l'état d'âme de l'assassin qui n'a même plus la force de se tuer. Immobile devant sa victime, il boit un verre de vin en s'essuyant les doigts. Toute son énergie est passée dans l'acte de frapper. Et dans cette âme à marée basse, mille choses laides ou tristes affleurent.

Le soir où elle reçut les feuillets, Wanda contempla d'abord le pamphlétaire avec une gravité silencieuse et chaude. Puis elle lui parla de ce qui fait la grandeur des hommes de clan, loyauté, fidélité, courage, et de ce regard perpétuellement jeté comme une certitude de renfort sur le camarade de combat. Mais...

— Comment voulez-vous, dit Jean-Paul, que je croie encore à ces choses?

Mon Dieu, cet air lassé qu'il avait... Et, de but en blanc, il conta à la jeune femme l'histoire de Françoise, disant qu'il avait laissé sa maîtresse à Marseille et qu'elle ne lui avait pas même écrit. Au fond, Jean-Paul était bien parti sans espoir de retour, mais il attendait une réaction et n'imaginait pas qu'on put se passer de lui sans cris ni larmes. Une bouffée d'orgueil.

Wanda ne répondit rien. Elle recevait cette âme entre ses mains et tout doucement, découvrait la blessure. C'était, irritée par la fatigue extrême de ces huit jours, une pauvre blessure toute superficielle, une grande écorchure, une plaie d'amour-propre, celle du soldat qui

offre le combat et à qui on le refuse. Wanda devina que pour calmer Jean-Paul il n'y avait qu'à lui dire la vérité et que la découverte de la douleur de Françoise le remettrait en selle. Eh bien, tant pis ! qu'il souffrît donc ! Si l'on avait intercepté toutes les lettres de la femme, c'était après tout pour éviter l'effet de ce qu'il fallait bien appeler l'imprudence de Jean-Paul. Puis, à s'analyser elle-même, elle pensa qu'il était bon que cette Françoise ne se trouvât plus corporellement entre elle et Jean-Paul ce soir, et qu'enfin cette amie des anciens jours fut comme morte. Elle se demanda : « Suis-je donc jalouse? » et sourit. « Si je l'étais, c'est que... Non, non. » Et les paupières plissées, elle regarda l'avenir plein d'embûches, prête à combattre. Mais voici un poids sur son épaule. C'est, eh oui ! cette brute de Jean-Paul qui vient d'y poser sa tête tout simplement, qui prend les mains de la jeune femme avec tendresse et qui lui dit :

— Il faut que vous ne me quittiez plus...

Ce que Wanda promit précipitamment.

*
* *

Dépression qui ne pouvait être bien longue. Déjà l'énergie commençait d'affluer en bouillonnant dans cette âme au moment même que le niveau y était le plus bas.

La dernière lettre qu'envoya Françoise fut, le soir même de cette conversation, prise par Jean-Paul. Il y trouva la preuve que d'autres avaient été reçues et alla très simplement les demander à Valette qui lui rendit le tout en bredouillant. Jean-Paul haussa les épaules :

— Regarde, imbécile, dit-il.

Et les déchirant sans les ouvrir, il les jeta au feu.

Le lendemain, Valette alla trouver Françoise à l'hôtel où elle était descendue. Tout de suite, la sveltesse maigre de sa partenaire l'enchanta. Comme il disait, on aime que les adversaires soient de même classe. Elle ne paraissait pas abattue, mais au contraire, elle était très souriante ; une joie lui coulait le long des joues, illuminait sa face où les yeux paraissaient plus profonds, la bouche plus grande. Dès que Valette se fut présenté :

— Comment va, dit-elle, Jean-Paul? et pourquoi n'est-il pas venu?

Tout occupée de lui, inquiète seulement de savoir ce qu'il faisait, curieuse du moindre détail, avec un visage tendu vers la bouche éloquente de Valette, elle s'acharnait à construire fragment par fragment cette figure d'un Jean-Paul parisien et journaliste qu'elle ne connaissait pas. Dans la rudesse gracieuse de l'interrogation, dans l'attitude de curiosité enthousiaste, Valette trouva mille raisons d'admirer et de craindre Françoise. Un amour débordait d'elle, inépuisable. Il regretta de n'avoir jamais pu, lui, à la plus laide femme du monde, inspirer un tel amour ! A cet instant, il jugeait sévèrement Jean-Paul et approuva maladroitement Françoise quand elle entreprit de lui démontrer combien Jean-Paul avait été dur. Mais alors elle se mit à le défendre avec aigreur. Valette qui jusque-là buvait du lait, regarda Françoise en-dessous et ricana quand elle se mit en colère. Un moment, pour se débarrasser de la jeune femme, il eut l'idée de lui dire qu'elle était trompée, trahie et que le mieux était qu'elle

retournât à Marseille, ou bien même que Jean-Paul était parti en Amérique et qu'il y était mort le lendemain de son arrivée, tué dans une bagarre. Cette gauche provinciale croirait tout. Même, on pourrait lui montrer la photographie d'une tombe, d'une petite croix noire à l'inscription toute neuve...

Elle, cependant, froissait de pauvres lettres de trois lignes écrites sur le premier papier venu, vivement, un soir après le travail, pour se débarrasser d'un vieux souvenir. Les mots étaient à peine dessinés, la phrase sèche, froide, sans grâce, l'on eut dit sans amour. De ces billets d'homme pressé, Françoise en lut deux qui se suivaient à vingt-quatre heures, disant à quelques mots près la même chose, puis un qui avait été pourtant plus longtemps attendu, et qui ne contenait rien que de banal et de convenu.

— Je puis tout vous montrer, disait-elle, il n'y a rien pour moi...

Et elle se plaignait doucement. Pour la calmer un peu, Valette l'emmena au Luxembourg.

— Jean-Paul ! Jean-Paul ! répétait-elle le long du bassin où le berger embrasse Galatée tandis qu'au-dessus d'eux le Cyclope se penche comme un monstrueux destin.

— Jean-Paul ! Jean-Paul !

Il semblait que ce nom contînt pour elle tout ce qu'il y avait de beau sur la terre, tout le maigre soleil du jour, le chant des oiseaux, le vol des pigeons, l'ascension des fumées légères, l'harmonie des terrasses, la joie des enfants autour des pelouses.

— Comment, dit Valette, pouvez-vous l'aimer encore?

— Ah ! mon bon ami... Comment pourrait-il nous abandonner?

Et elle rougit. Ils étaient seuls dans l'allée, avec des pierrots, des pigeons et des merles. « Nous abandonner? » songeait Valette. Eh ! eh ! ainsi ils étaient deux ? Un enfant alors? Pouvait-on imaginer pire que cela?

A demi détournée, Françoise semblait regarder une petite fille qui faisait rouler un cerceau autour du bassin. Une ride naquit au coin de son nez. Puis, ramenant son regard sur Valette, elle sourit, et se trouva soudain les yeux pleins de larmes.

Valette l'observait en se frottant les mains. Il se demandait si Jean-Paul savait, et pourquoi alors il ne lui avait rien dit. Françoise et lui demeurèrent longtemps sans pouvoir prononcer un mot, se regardant curieusement l'un l'autre, tous deux en garde. Qu'allait être ce diable d'inconnu qui allait venir? Valette avait le sentiment d'un danger énorme et magnifique qui menaçait Jean-Paul, d'un obstacle vivant qui allait croître et se développer sur le chemin de l'ambitieux. Il sentait bien qu'il y avait là, en puissance, un adversaire de la pensée et de l'action de son ami et que ce négateur serait indestructible. Il voyait cela comme sur une image d'Épinal : d'un côté, un Jean-Paul licencié en droit, juge suppléant dans une sous-préfecture, correct et pauvre, au bras de qui une Françoise lourde s'appuie ; de l'autre, un Jean-Paul conspirateur et pamphlétaire, maigre, agité et les yeux creux ; et les deux apparences se mesurent du regard, l'une appuyée par la foule, l'autre, seule, fière, hargneuse, féroce.

— Il ne vous avait rien dit? demanda Françoise.

Mais Valette ouvrit les bras, effaré, se mit à protester d'une ignorance qu'il trouvait maintenant ridicule et quitta brusquement Françoise avec de grands serments d'amitié.

*
* *

Valette avait à peu près tout ce qu'il faut pour faire un pamphlétaire, un grand journaliste, peut-être un directeur de journal : intelligence, subtilité, souplesse, curiosité, activité, culture, connaissance des langues étrangères, science profonde de Paris et du monde des journaux, valeur technique qui lui permettait d'être rédacteur en chef ou secrétaire de rédaction, ou chef du service des informations, rédacteur parlementaire, sportif ou financier, critique dramatique ou littéraire. Mais il était paresseux et lâche. Il cachait cela derrière du cynisme et l'on n'était pas sûr qu'il ne souffrît pas à mort de voir ces deux trous en lui, l'étang bourbeux de la paresse, et l'abîme, l'œil noir et sans fond de la lâcheté. Avec cela, sentimental à ses heures, presque faubourien, ami de la Margot du mélo. Jean-Paul l'avait jugé : Un faible, quoi !

Ce qui l'avait poussé d'abord à rencontrer Françoise, ç'avait été le désir d'arranger les choses, comme il disait, mais dès qu'il avait vu, écouté cette fille passionnée, il avait été conquis par ce qu'il avait tant de fois raillé, la violence, la profondeur, le renouvellement constant d'un désir, la fixité de son objet.

Le lendemain donc, Valette trouva naturel d'aller la

revoir. Assis près d'elle, au jardin, il s'avoua prendre plaisir à l'entretien. Un sentiment naissait en lui, qu'il nommait amical et fraternel. Il le cultiva. Deux jours après, il dit à Françoise que Jean-Paul avait demandé à Escousse de quoi subvenir à ses besoins, et que... Et, simple, il tendait un carnet de chèques. Mais d'un revers de main, elle fit sauter le carnet.

— Je ne veux pas de son argent, dit-elle.

Réponse orgueilleuse que Valette trouva juste au plus haut point. Et pour une fois, il regretta de n'être pas riche et le dit sans ménagements. Cela fit rire Françoise et mit de la grâce sur son visage orageux. Mais Valette fut scandalisé de ce rire, car il le prit pour une insulte qui lui fut particulièrement sensible au moment où il s'apercevait que sa vieille indifférence pour les femmes avait fondu.

VIII

MISE A PRIX

Rien d'étonnant à ce que Benjamin Rochelle allât voir Jean-Paul. Toutefois, dès que le Corse vit s'encadrer dans le rectangle noir de la porte ouverte sur le corridor froid cette figure jeune et laide de juif, Jean-Paul se sentit en défiance et se mit en garde à l'instant. La défiance du paysan, du rustre, simple et fort, vis-à-vis de ce fils de commerçants, de banquiers, de changeurs, habitués à rogner les pièces d'or et à masquer leurs regards et leurs âmes. Benjamin, qui dirigeait un périodique hebdomadaire, avait demandé à Jean-Paul un article et celui-ci l'avait donné, mais l'impossibilité où il était maintenant de rien cacher à Wanda lui avait fait tout de suite dire la chose et demander conseil à mademoiselle Staline.

Wanda s'assombrit aussitôt et avec un petit sourire de coin qui ne lui allait pas mal, elle le conjura d'être prudent :

— Ne rien lui confier. Il est intelligent, captieux, sinueux, au fond pas très sûr. Comment vous dirai-je? Il a le besoin de se mêler à toutes les entreprises, de servir partout d'intermédiaire, mais avec cela volontiers un pied dans tous les camps...

— Vous le connaissez bien, mademoiselle Wanda...

Elle fit le geste des deux mains creusées appliquées l'une contre l'autre, puis se séparant comme les deux valves d'une coquille. Wanda voulait dire par là que l'esprit de Rochelle était ouvert devant elle, et conclut :

— Pas un mot...

*
* *

Rochelle avait le front pyramidal, les cheveux crêpelés, et derrière le lorgnon cerclé d'or, les yeux gros, luisants, lourds d'un regard morne. Il entra en coup de vent et tout de suite, brusqua son hôte :

— Eh ! bien, dit-il, Orsi, content, hein? L'affaire de l'express (en baissant la voix) a été splendidement menée. Courage et sang-froid, certes. Et voilà les millions m'a-t-on dit. Dans quelques semaines nous allons avoir un journal, une maison d'éditions. Alors, ça sera l'affichage qu'il faudra faire tape à l'œil, et les Ligues. Oui, oui. Mais qu'est-ce que vous faites, vous, maintenant?

— Bah ! dit Jean-Paul, des essais...

Et en lui-même, il songeait : « Comme c'est ennuyeux que ce Rochelle connaisse l'affaire de l'express ! »

— Des essais, oh ! peu de chose !

— Comme si je ne savais pas ! dit l'autre en riant.

Mais changeant de ton et passant au sérieux, il se mit à faire mille compliments sur le talent de Jean-Paul, grand pamphlétaire qui s'ignorait. Il dit que son périodique n'était pas digne de ce talent qui méritait une tribune plus retentissante. Mais laquelle? C'est ici qu'il

fallait être prudent et ne point trop se hâter de heurter les gens en place.

— Et surtout, dit-il en voyant la grimace de son hôte, il importe de bien choisir ses victimes.

Devant lui, le jeune homme demeurait fort digne et tout à fait silencieux. Rochelle continua en avouant qu'il savait que Jean-Paul préparait une brochure contre Marbeaux, — que voulez-vous, mon cher, tout se sait ! — et que c'était là, toujours d'après les indiscrétions, une œuvre très forte. Il ne dit pas qu'il avait été aussitôt prendre les ordres de Régina Story, une jeune actrice qui était depuis peu une des maîtresses de Marbeaux et qui visait la charge de « sultane première ». Mais où donc une œuvre semblable, si géniale qu'on la supposât, pouvait-elle mener Jean-Paul? Oui, où? Que Marbeaux fût puissant, rien là qui put arrêter quelqu'un d'entreprenant, et certes on pouvait admettre une attaque, même injuste, contre lui, mais enfin, comment se tirerait de là Jean-Paul si les hasards de la guerre le mettaient plus tard dans le camp de l'ancien gouverneur ? Et gravement, comme il savait le diable d'intellectuel auquel il avait affaire, il saisit la *Renaissance* de Gobineau qu'il tenait sous le bras et l'ouvrit à la page où l'envoyé de la République de Venise fait des propositions au condottière.

Maintenant, il lisait :

QUIRINI. — *Vous engageriez-vous à tenir ferme dans les occasions nécessaires, dût-il même vous en coûter du monde ?*

ANGUILLARA. — *Franchise entière !... Contre d'autres condottieri, jamais ! Il serait beau, honnête, loyal, de causer*

des pertes à un camarade qui, le lendemain, m'abîmerait mes troupes et avec lequel je ne pourrais désormais me trouver sous les mêmes drapeaux dans de nouveaux enrôlements ! Jamais, vous dis-je ! mais contre des barbares qui ne ménagent rien, j'irai de bon cœur...

Il interrompit la citation, ferma le livre qu'il avait apporté :

— Marbeaux est-il un barbare?

— Il faut avouer, répondit Jean-Paul, que j'y suis allé de bon cœur, mais Gobineau pour Gobineau (et prenant le volume des mains de Rochelle, il l'ouvrit à l'épisode de *César Borgia)* :

MACHIAVEL. — *Votre Altesse a pour armoiries un dragon dévorant des serpents.*

LE DUC. — *Et l'on dit que je manque de franchise ? Oui, certes, un dragon, messire Nicolas ! Je ne suis pas, comme le triste duc de Milan, une misérable guivre engoulant un nourrisson ! Moi, je suis l'hydre de Lerne, un monstre, si l'on veut, mais qui démembre et engloutit les monstres !*

— En somme, conclut Jean-Paul, Marbeaux et moi sommes de même métal. Il est bien difficile, voyez-vous, qu'il n'y ait pas des condottieri des deux côtés.

— Mais celui-là est terriblement fort.

— J'ai griffes et dents.

— C'est Marbeaux !

Et Rochelle ouvrit les bras tout grands.

— Connaissez-vous mes documents? Et s'ils n'étaient pas terribles, vous enverrait-on vers moi? (Et comme Rochelle faisait un geste de dénégation) : Non, mon vieux, non, dit Jean-Paul en se levant et en tendant la main,

non, mon vieux, ne me racontez pas que vous venez de votre propre mouvement. Dites que Marbeaux le sait déjà et qu'il vous envoie...

Rochelle haussa les épaules et se tut. Il jugeait inutile de dire que Marbeaux ne le savait pas encore et que c'était lui, Rochelle, qui d'accord avec Régina Story, essayait de négocier l'affaire au meilleur prix.

En même temps il releva les yeux et considéra attentivement Jean-Paul. Petit, râblé, tout en torse, les mains dans les poches de son veston, le Corse allait et venait dans la chambre comme une bête en cage, sans paraître s'inquiéter de son hôte. Une bête terriblement musclée, en face de laquelle Rochelle se sentait faible et qu'il ne voulait aborder que de biais, mais qu'il allait pourtant falloir aborder et que, tout de même, il fallait bien lier. Une admiration savamment dissimulée courait sous la ruse : Rochelle admirait Jean-Paul pour sa puissance, mais il en avait peur.

Un instant, le pamphlétaire s'arrêta de marcher, parut lire ce qui se passait dans le cerveau de Rochelle, et s'avançant tout contre le Juif, le saisit délicatement par le revers de son veston :

— Hein? qui donc vous envoie, mon vieux?

— Mon cher monsieur, dit Rochelle, croyez-vous qu'il soit bien agréable de voir une force comme vous se perdre? Condottière, tant que vous voudrez, mais vous êtes au service de qui, s'il vous plaît? De puissances de réaction que vous ne connaissez même pas.

— Est-il besoin de connaître ses enseignes pour se battre?

— Enfin, dit Rochelle en se levant, voilà un homme dont vous ne savez pas s'il peut être utile ou non...

Mais le rire de l'autre lui coupa la parole :

— Hé ! je ne le considère pas comme une force nuisible, je le considère comme un puching-ball, comme un adversaire idéal quoi ! et tout ceci n'est rien qu'un jeu...

— Rien qu'un jeu? Bigre ! Mais songez donc que les pages d'ailleurs admirables que vous avez écrites et que vous allez livrer au public mettent sens dessus dessous son honneur ; bien plus, elles le ridiculisent ; c'est le pire chez les Français.

— Nous y voilà, j'ai frappé juste.

— Parbleu ! qui vous dit le contraire? Vous avez frappé juste, mais frappé le premier. Attendez-vous à être frappé, mon cher !

— Monsieur Rochelle, je n'ai pas la surface de Marbeaux, moi. On peut parer mes coups, on ne peut guère me toucher.

— On peut vous affamer.

— Non, je trouverai toujours un maître.

— Laissez-vous tenter, monsieur Orsi. Celui-là vaut mieux que les autres.

— Monsieur Rochelle, vous me désobligeriez en continuant.

Rochelle devina que Jean-Paul, déjà debout, allait ouvrir la porte. Il murmura quelques phrases de politesse, salua et se retira avec un sourire.

Penché au-dessus de la rampe et le regardant descendre d'un pas tranquille :

« Quelle entremetteuse ! songeait Jean-Paul. Et le mieux est qu'il m'a pris pour une fille. »

*
* *

Le soir, quand Escousse et Valette vinrent, Jean-Paul leur cacha l'entrevue et s'en retourna avec eux chez Staline. Que Rochelle les trahît, c'était l'évidence, mais il ne pensait point qu'il fallût le crier sur les toits. Il éprouvait à la fois comme une crainte obscure et un secret désir de revoir Wanda. Il lui semblait monstrueux qu'elle put se laisser approcher par le juif et il voulait s'assurer (comment d'ailleurs ?) qu'elle n'était pas sa maîtresse. Une souffrance pointait en lui, à cette imagination. Ils se levèrent et partirent.

Le ciel fourmillait d'étoiles. Valette invoquait à part lui la mer et son clapotis léger, le vent dans les olives, toutes les divinités célestes et champêtres qui naissent au soleil, et vivent de l'éternel été ; il les priait d'intéresser à leur sort quelque bande financière puissante, capable d'alimenter leur action et en leur ouvrant ses coffre-forts, de leur assurer l'empire de la terre.

IX

CONSEIL DE GUERRE

Les conspirateurs se tenaient dans une chambre carrée, toute petite, percée d'une seule porte apparente et d'une seule fenêtre. Toutefois, une tapisserie pendante sur un côté faisait penser à une sortie dérobée. Les murs de la pièce étaient entièrement couverts de rayons chargés de livres et de brochures, ce qui diminuait d'autant la place où se tenir. Deux seuls meubles s'encastraient entre ces rayons : un coffre-fort et un cartonnier. Une chaleur presque trop forte pénétrait les assistants.

Leur hôte était un homme déjà vieux avec une grosse tête grise à la fois mélancolique et têtue. Son nez était recourbé, ses larges joues fortement colorées, son front ravagé de rides. Glabre et le crâne ras, il avait l'air d'un forçat intelligent, et la vigueur physique de ce corps énorme et court, de ces mains fortes et poilues dont la chemise étranglait le poignet, de ces gros et larges pieds, paraissait herculéenne. Le vieillard fixait sur eux de petits yeux d'un gris vert au regard fin et dur, malaisé à découvrir, des yeux mobiles, fureteurs, comme en défense sous la caverne d'une forte arcade hérissée de touffes rèches.

Devant lui, les mains derrière le dos, un homme au torse long et aux jambes courtes allait et venait d'un bout de la pièce à l'autre. En quatre pas il joignait le mur, faisait un demi-tour à droite par principe, jetait un coup d'œil fauve sur Escousse, Jean-Paul, Valette, l'abbé Salviani, Rochelle, Wanda et deux étrangers, et puis repartait vers le mur opposé.

— Mais, mon général, lui dit Escousse, on ne fend pas l'oreille comme cela à un homme tel que vous. Après tout, il y a la bataille de Mesnil, et celle de Grandlieu, et la défense des lignes de l'Aisne, et le gouvernement de l'Afrique occidentale.

— Ouat ! répondit le général en haussant une épaule, il n'y a rien pour ces gens-là !

— Le général a raison, proclama d'une petite voix de fausset l'homme qui était assis à la droite d'Escousse. Il n'y a rien de sacré pour ces gens-là. Croyez-moi. Nous ne nous en tirerons qu'en employant la force. Nous avons déjà quatre-vingt-deux comités. (Et se penchant vers Escousse, à voix basse :) Tous les évêques sont avec nous, mais voyons donc ! Assez naturel, n'est-ce pas ?

Le général continuait de se promener, la tête basse.

Le gros homme assis à la gauche d'Escousse parut vouloir prendre la parole et bomba le torse. Mais...

— Peut-être le gouvernement a-t-il fait une sottise, reprit vivement le petit homme en jetant de tous côtés un regard perçant et craintif. Militaire, vous n'étiez pas un danger. Vous en êtes un maintenant.

Et il rit en se frottant les mains. Puis il continua en donnant des chiffres d'une voix monotone et basse.

Une encaisse de trente millions. Deux cent mille francs qui rentraient par jour, en moyenne. De grosses promesses. Deux millions d'adhérents. « Je veux dire deux millions de cotisants, messieurs ! »

Staline, la main en cornet, tendait l'oreille. Les quatre autres écoutaient en silence. Quand il eut fini, on n'entendit plus que le pas du général.

— Celui qui vient de parler, dit Valette à l'oreille de Jean-Paul, c'est Johannot, le fils du grand Johannot, tu sais bien !

Et Jean-Paul l'ayant interrogé du regard :

— Bah ! murmura l'autre, oui, bon écrivain, historien... mais pas homme d'action, et celui-ci, continua-t-il toujours à voix basse en guignant de l'œil le général, et celui-ci qui ne se décide pas !

Jean-Paul avait devant lui un militaire, très probablement capable de conduire une armée en temps de guerre quitte à demander en cas de décision grave, des instructions à Paris. Mais, de toute évidence, cet homme-là ne connaissait pas le Parlement, et même en civil, il était gêné par un uniforme invisible. Gêné par trente-cinq ans de relations hiérarchiquement réglées avec des supérieurs et des inférieurs, il apportait dans le moindre de ses actes et malgré une bonhomie naturelle, une certaine raideur qui l'empêchait de communier avec une foule tandis que son âme se mettait au garde-à-vous devant l'ombre d'un képi de préfet.

Et puis un écrivain, historien, comme disait Valette, académicien, lumière de salon, astre de coupole, plein de vent et qui prétendait régler une révolution comme

il eut réglé le débat sur un prix de littérature, sans se douter que le ciment pour assembler les pierres qui tremblaient sous son pied allait être fait de sang humain. Une petite âme qu'on sentait indécise, une moitié d'homme, cœur et cerveau ratatinés.

Enfin un député, grand, lourd, gonflé d'éloquence à en crever, sorte d'énorme machine à discours que l'on devait rouler sur les estrades les jours de foires à idées.

— Ah ! celui-là, souffla Valette. C'est Narbonne, le tribun.

Narbonne ! Jean-Paul regarda le mufle qui enthousiasmait les foules méridionales, bretonnes, alsaciennes, la grande gueule pleine de lieux communs, le front carré, les cheveux en perpétuel orage, le nez qui coupait l'air comme une étrave de bateau, écouta bruire dans son imagination tout le tumulte héroïque et superficiel que signifiaient cet œil, ce geste et cette bouche... et en lui-même, silencieusement, se mit à rire. Soudain un juron retentit. Le général venait d'interrompre brusquement sa promenade :

— Ces avocats ne doutent de rien, dit-il. L'oreille fendue, vraiment ! Eh bien, nous allons régler ce compte-là.

Jean-Paul observa le visage d'Escousse, froid comme un marbre et celui de Valette où courait une petite ironie.

— Où en sommes-nous, poursuivit le général, pour le journal ?

— L'imprimerie est trouvée, mon général, répondit Valette, rue Tournefort, pourvue d'un matériel neuf, et, ce qui est rare à Paris, installée dans un immeuble

bâti pour contenir une imprimerie. Nous avons les rédacteurs. Les listes des services sont prêtes. Quatre-vingt mille hommes vous connaissant, vous admirant déjà à qui nous adresserons le journal gratuitement chaque jour pendant trois mois. Notez qu'ils font partie de la Ligue et que la plupart le feront lire autour d'eux. C'est une perte sèche de 600.000 francs par mois. Mais au bout de trois mois, nous aurons 40.000 abonnés, sinon 60.000. A ce moment-là, nous mettrons en vente. D'ailleurs, rien ne nous empêchera d'augmenter le nombre de nos services. Notre publicité nous le permettra. Enfin, voici la maquette.

Et il déploya six pages de journal, un journal clair dont la première page était très aérée, éclairée par trois photos et par un dessin. Les titres jaillissaient vers l'œil du lecteur. C'était quelque chose comme une affiche illustrée, facile à lire, reposante pour l'esprit et pleine de goût. Autour de Valette, les cris d'admiration fusèrent. Il tourna lentement les pages. Johannot s'extasiait, balbutiant des mots techniques en tournant son visage successivement vers tous ses voisins. Narbonne grognait de romantiques éloges. Le général avait froncé le sourcil, saisi la maquette ; il tournait les feuilles avec précaution comme mal à son aise devant ce directeur d'une machine de guerre dont lui, général, ne savait point l'emploi. Le brave homme en était resté à Brumaire : un bataillon de grenadiers.

Toutefois, il était allé jusqu'à concevoir la nécessité des Ligues. Il avait approuvé l'organisation de ces formations électorales qui, maintenant, couvraient le pays

et se doublaient d'une solide organisation militaire. Et même, avec une grande activité, il avait participé à la mise au point du système. Mais il se figurait encore la Presse comme le *Moniteur universel* du Second Empire sous quelques centaines de titres, il n'imaginait pas que les journaux, ceux de grande information surtout et les cinémas aussi étaient devenus le pain quotidien de la foule. Aussi, manifestait-il une certaine irritation quand il entendait Staline parler de trente millions pour un journal.

— Trente millions ! disait-il, trente millions ! Je ne sais pas s'il n'y a pas plus pressé que de lancer un quotidien.

Ce jour-là il était un peu irrité contre Valette qu'il sentait aussi fort et plus fort que lui et dont il ne comprenait pas la force. Staline l'épouvantait avec son esprit d'entreprise. Et Escousse avec son air souterrain, Et Jean-Paul avec ses pamphlets. Il les sentait disposés à des aventures gigantesques, et, le cas échéant, sinistres, et son âme sobre et claire, son esprit rudimentaire et têtu, toute sa moralité d'honnête homme pétri de traditions, bourré de respect, se cabraient comme un cheval devant un monstre inconnu.

Valette expliquait toujours, détaillait les rubriques d'une voix monotone. Le général avait lâché la maquette et repris sa promenade et puis soudain, l'œil vague fixé vers le mur, d'un ton brusque, en haussant une épaule :

— Le coup de balai...

Autour de lui, par habitude de l'approbation, Narbonne, Johannot, hochaient des têtes convaincues.

— Le coup de balai... il n'y a que ça !

— Voilà, cria Johannot, comme j'entends les choses. Une imprimerie, une maison d'édition, un quotidien, un hebdomadaire, quatre-vingt-deux groupes avec déjà plus de deux millions d'adhérents, vingt mille inscrits aux Ligues civiques, trente millions en caisse, très bien tout ça, mais il fallait un chef et qui voulût se battre...

Et se tournant vers l'assistance :

— Il est là, le chef. Suivons-le !

Il avait l'air passablement niais, la bouche entr'ouverte au-dessus d'une barbe grise.

Jean-Paul ne le regarda même pas, tout occupé qu'il était de chercher à savoir ce qui vivait de sublime dans la tête de Bordenave et quel était le complot qui s'échafaudait avec, pour but, la conquête de l'État (il jugeait des ambitions du général d'après les siennes), entre les parois de ce crâne.

— Nous avons un chef, continua le petit homme... Il faut lui obéir ! Ah ça ! dame oui !

— Rallions-nous, tonna Narbonne, autour du cerveau qui mettra en mouvement et dirigera toute cette innombrable armée de patriotes qui, pour un combat suprême, se lève du sol sacré de la nation !...

Déjà Johannot s'exaltait, serrant la main du tribun. Et Jean-Paul avait senti comme un archet vibrer sur le bel instrument de son âme.

Soudain, le général s'arrêta et se balançant comme un ours, tendit sa main courte et grasse.

— Pour les modalités, dit-il, je suis seul responsable et vous me permettrez de ne prendre ma décision qu'à

coup sûr. Mais quant à votre révolution, vous l'aurez...

En son âme, au murmure joyeux des cinq hommes, Jean-Paul accorda que c'était bien possible. Pour le reste, il s'en souciait peu. Au matin de la bataille, pourvu d'armes neuves, assisté de bons compagnons, avec devant lui, caracolant, un chef qu'il croit énergique, il appelle de tous ses vœux le combat. Si quelque tentation lui vient de croire les chefs incapables, il la repousse d'abord, et puis l'accepte, certain de si bien batailler lui-même que, vainqueur, son clan le couronnera, et que, vaincu, ses ennemis voudront s'attacher un si rude adversaire. Et il ne se croit pas sceptique pour si peu.

*
* *

Le général et Johannot partis avec Valette et Rochelle, Escousse grogna :

— Alors, Staline?

Staline siffla, lâcha le mur d'un coup d'épaules et vint vers Escousse. Ils étaient seuls. On entendait en haut le rire de Wanda et la voix de Jean-Paul qui venaient de s'éclipser.

— Une affaire : il faut que l'entreprise soit une affaire ou alors je n'en suis pas. Quoi? Oui, inutile de rire, dividendes et compagnie.

Staline, devant le capitaine, dressait un visage enflammé, puis sa fureur soudain tomba. Il s'appuya carrément à son coffre-fort.

— Assurément, dit-il, je peux, avant de mourir, si

l'affaire marche, centupler ce que j'ai, je peux décupler en cinq ans, en deux ans. Mais c'est là un rythme encore trop lent pour moi. Ils ne mettent pas assez dans l'imprimerie et dans le journal, vos gens de Rome et d'ailleurs. Les cinq millions de Salviani, vous me faites rire ! Une goutte d'eau. De quoi assurer les premiers frais. Votre général n'y entend rien. Johannot non plus. Narbonne encore moins. Il faut fonder une société anonyme à trente millions de capital, vous dis-je, trente millons rien que pour nous, pour le quotidien. Et les comités de ces messieurs viendront après.

— Ah ! soupira Escousse en se levant, c'est pour Wanda que vous dites çà ! Elle vous fera damner, Grégory Staline !

Le vieux gronda, tandis que le capitaine riait tout son saoûl. Et puis il sourit, eut l'air de rejeter une image bien-aimée qui ne tenait pas la première place dans son cœur.

— Wanda ! Wanda ! dit-il, sans doute, j'aime bien ma fille. Mais les affaires sont les affaires. Et celle-ci doit donner trente pour cent.

— Ah ! vieil avare, elle doit nous donner l'État.

Grégory Staline ne répondit pas. On entendit claquer la porte de la rue. Alors, élevant une voix criarde et rapide, il commença d'expliquer le mécanisme de la combinaison. Une horloge dans la rue sonna onze heures. Le « creux » de Narbonne roulait sur le quai où, retenant le général par un bouton de son pardessus, il l'adjurait de faire des gestes héroïques. Toute une rhétorique enflammée se répandait sur la berge pacifique et silencieuse et comme

une lourde grêle saccageait la beauté de la nuit. L'oreille close à cette redondance tribunitienne, Jean-Paul, dans la chambre de Wanda, contait à la jeune femme librement allongée sur le divan, immobile et muette, la bizarre visite de Rochelle.

X

LA CHEVELURE DE SAMSON

Jean-Paul ne s'étonna pas outre mesure de voir le lendemain, au beau milieu de l'après-midi, entrer chez lui une jeune femme... Il lâcha les placards qu'il était en train de revoir, et déjà il était debout, s'inclinait, rougissait, se précipitait pour fermer la porte, offrait un siège, assez mécontent de lui-même et pourtant décidé à s'en tirer, le cas échéant, par une insolence.

— Monsieur Jean-Paul Orsi?

Jean-Paul salua. La visiteuse ne dit pas son nom, regarda curieusement de tous côtés, sourit. « Allons, un étudiant, un homme que l'on aurait pu avoir pour un peu d'argent. Comment cet imbécile de Rochelle n'avait-il pas réussi avec de bonnes paroles? Décidément... »

Cependant, et tout en observant, elle prenait un air penché, un peu alangui, et son parfum emplissait la chambre.

« Une belle créature », songeait Jean-Paul, chaste depuis si longtemps. Pourquoi elle venait? La question ne se posait pas. Évidemment pour le pamphlet. Mais qui était-elle ?

— Je suis venue...

Et sa voix musicale sonna de nouveau, pour dire des futilités qui masquaient son désir essentiel, mais cette fois-ci, Jean-Paul put en jouir parce qu'il avait repris son sang-froid et qu'il était aux aguets, prêt à bondir sur sa proie.

— Je sais, dit Jean-Paul. Et qui vous êtes, madame, je le saurai. Je vous avertis seulement que vous allez être dans l'obligation de jouer franc jeu...

Elle haussa légèrement les sourcils. C'était une brune, grande, forte, avec de beaux yeux calmes, qui parlait assez lentement et devait cacher sous une certaine mollesse de gestes une volonté puissante.

— Mais, monsieur, si je n'avais pas cette intention, je ne serais pas venue. (Sa voix se fit dure :) Je viens pour... (Elle hésita). Puis-je me permettre de vous donner un conseil? continua-t-elle en laissant percer un peu de dédain.

— Non, dit Jean-Paul.

Puis il sourit, et son sourire s'acheva en un rire auquel elle fit discrètement écho, peut-être par politique.

— Voyons, dit-elle, en posant son parapluie en travers de ses cuisses, voyons, monsieur Orsi, savez-vous que vous avez un magnifique talent?

Les bras tendus sur ce parapluie comme sur une épée, elle semblait un trop beau gladiateur.

— Est-ce pour cela, madame?...

— Savez-vous, poursuivit-elle, sans se laisser démonter, que vous pourriez tirer ce que vous voudriez de votre plume? Les hommes comme vous êtes sont rares, mon-

sieur Orsi, et quand vous le voudrez vous aurez appartement dans le quartier de l'Étoile et le reste... (Et son regard embrassa la chambre en même temps que sa lèvre inférieure faisait la moue). Mais il faut demander tout cela, hein? la Roll Royce et les meubles, l'Opéra et les millions de la fiancée, à qui peut vous le donner. Actuellement, monsieur Orsi, on se sert de vous. Vous êtes un admirable instrument aux mains de gens qui sont loin de vous valoir. Libérez-vous.

Et toute tendue vers lui, du buste, du visage et des mains, elle se pencha, s'approcha encore.

Jean-Paul sentit qu'il serait maître de la discussion quand il voudrait, mais que la beauté, la grâce, le charme, le parfum de la femme et sans doute aussi sa hardiesse allaient faire effet, et que le mieux était pour lui de séparer les deux choses, de capituler ou de paraître capituler sur le premier point et, pour tout dire, de ne pas discuter, puisque sur le second, il souhaitait d'être vaincu.

Elle continuait de parler :

— Vous devinez bien, dit-elle, ce qui cause ma démarche, mais peut-être vous méprenez-vous sur son objet. Je ne suis pas venue vous demander raison de ce que vous croyez devoir écrire, non. Pas davantage vous prouver que vous avez tort, mais non. Je ne désire que vous montrer combien M. Marbeaux et moi... (Elle rougit. Il se mit à rire). Allons, je me suis vendue. Soyez beau joueur, monsieur Orsi.

Et deux petites larmes lui vinrent aux yeux.

Spectacle assurément touchant, mais qui ne fit pas perdre à Jean-Paul le contrôle de la situation. Il se dit

qu'il ne pouvait y avoir là qu'une comédie. Du diable s'il eut été capable d'oublier qu'on ne vient généralement pas pleurer chez des étudiants, quand on est très précisément la maîtresse probable, jeune et jolie d'ailleurs, d'une des puissances de la République. N'empêche qu'il y a là un rôle à jouer et que Jean-Paul prétend le jouer honorablement. Déjà il est aux genoux de la belle. Il paraît assez neuf et naïf pour accepter la première bourde venue ; c'est qu'il est né comédien, mais s'il dessine avec bonheur un personnage de jeune homme troublé, il n'y a pas de trouble en lui. Il songeait simplement : « Une jolie fille à prendre. Des papiers à ne pas donner ! »

Soudain, il lui prit la tête à deux mains, appuya son front contre l'épaule ronde et grasse.

— Oh ! Monsieur Orsi, je vous en prie...

— Monsieur? répéta-t-il d'un ton de reproche.

Dégagée de ses bras, elle rit, toutefois avec un peu de crainte.

— Vous n'allez pas me dire que vous m'aimez?

— Je dirai que vous êtes belle et que...

Il s'avançait, l'œil brillant. Elle lui appuya la main sur la bouche et il la baisa longuement.

— Divine, disait-il, divine.

Les yeux fermés, elle paraissait ne se défendre que faiblement.

Mais quand il voulut pousser plus loin son avantage et que, l'ayant entourée de ses bras, il mit son front contre le sein de la visiteuse, il la sentit se raidir et s'efforcer de se lever. Alors dans le cerveau de Jean-Paul l'idée surgit...

— Elle est venue pour les documents et ne veut que les documents...

Il rirait s'il était sincère. Du moins, il rit en dedans. Car, à bien réfléchir, la partie est perdue pour la femme. Jean-Paul est très vigoureux. Il peut la renverser. Il aura raison d'elle. Elle ne peut pas appeler ; l'hôtelier, puis la police s'en mêleraient, et, soit que Marbeaux l'ait envoyée, soit qu'il ne sache rien, Marbeaux serait compromis. Mais elle imagine sans doute que Jean-Paul se contentera d'une promesse. « Vous n'allez pas prendre une femme de force... » Voilà ce qu'elle dira. « Aujourd'hui, je ne peux pas. Mais demain, ah ! je vous promets que demain...» Et elle donnera le rendez-vous et donnera aussi sa bouche. Rien de plus. Ça c'est un raisonnement capable de toucher neuf hommes sur dix, mais Jean-Paul est le dixième. Elle doit commencer à comprendre cette petite vérité-là, car elle s'obstine à demeurer debout et le bas de son visage durcit. Il est toujours plaisant de voir durcir le visage d'une femme qui est dans une chambre d'hôtel à la merci d'un homme.

Alors, tout contre elle :

— Quoi ? Que voulez-vous ? Ne voyez-vous pas que je vous aime ?

— Cesserez-vous ce que vous faites ? dit-elle le doigt haut.

Et il devine qu'elle est terriblement émue alors qu'il est si calme. C'est qu'elle n'a plus d'armes en main. Elle ne peut se fier qu'à la loyauté de Jean-Paul. Sans doute son sourire et l'adorable mouvement de sa tête appuyée contre l'épaule de la jeune femme signifient

toutes les promesses, mais s'il donnait tout : documents et texte, ne pourrait-il tout reprendre ensuite? Elle le regarde longuement, voit ses yeux qui s'élargissent, sa bouche qui frémit : « Il est pris ! » songe-t-elle.

Pour lui, il empoigne une des liasses de placards (l'autre, pliée, n'est pas visible) ; il y ajoute son propre brouillon, met tout dans les mains de la tentatrice :

— Voilà le monstre, dit-il, et voilà les épreuves d'imprimerie.

Elle referme les doigts, serre le paquet sur son cœur et s'écrie toute joyeuse :

— Vous ne vous plaindrez pas d'avoir fait ce que je vous demandais.

Et puis un pas en arrière. Pense-t-elle se sauver ainsi?

— Hein? fait Jean-Paul.

Et ployant la femme contre lui, il embrasse, il mordille la belle épaule. Ses lèvres montent, attaquent la nuque... Brusquement, l'autre se dégage. La même physionomie que tout à l'heure, dure, tendue. Elle tente évidemment la dernière manœuvre.

— Pas aujourd'hui, dit-elle. Je vous en prie. Vous n'allez pas prendre une femme de force?

Exactement les paroles qu'il pensait qu'elle prononcerait.

Alors, brusque, il lui fait sauter le paquet des mains. La voilà pâle. Lui, le visage grave, paraît hésiter, s'appuie contre la table. Il se retourne, prend un paquet de feuilles dactylographiées, de brouillons, les roule :

— Les documents, dit-il.

— Mon cher ami...

— Je ne puis pas...

A voir la jeune femme qui maintenant se trouble, Jean-Paul se décerne le brevet papal : *Commediante...*

— Réfléchissez, je vous en supplie, dit-elle, c'est tellement votre intérêt de me donner tout cela. Songez donc à ce que je pourrais dire à M. Marbeaux. Je me ferais votre avocat et avec votre talent...

Son geste montre ouvertes toutes les portes de l'avenir, mais surtout elle s'appuie contre lui, se colle contre lui. Le bon acteur ! il réussit une larme. Une des réussites les plus difficiles quand on n'est pas ému, et quand on rit en dedans.

— Ah ! dit-elle, il pleure ! Mon pauvre petit !

Et lui, il prend le paquet de « documents » qui sont des simples copies sans valeur, le jette dans le feu et tandis que les papiers se tordent, il abat son front contre la joue de la belle, puis se relevant, l'embrasse sur la bouche. C'est fini, elle est une proie. Quelques minutes encore, elle essaiera de se défendre et puis... Il a si parfaitement joué la douleur, elle le croit si jeune et si naïf qu'elle n'a pas une seconde l'impression d'être bernée ; l'extrême simplicité du procédé n'a pu que la tromper davantage. Elle est sûre que le pamphlet est là, à sa portée, et que tous les documents ont brûlé, et puis elle se dit que ce jeune homme va garder de cette entrevue un souvenir si tumultueux qu'il sera désormais à elle, comme un chien. Elle plonge ses yeux dans les yeux de Jean-Paul... froide, calme, ne tenant pas du tout à ce qu'il aille plus loin, mais il ne faut point compter qu'il péchera par timidité. Rien à faire devant cette violence qu'à paraître amoureuse,

à ne rien dire, à fermer les yeux, à subir l'assaut de Jean-Paul...

Mais durant qu'il l'enveloppe de ses bras, qu'il cherche ses yeux et sa bouche, elle, consentant à sa défaite, mais soucieuse de son gain, étend la main vers le paquet. Allons ! Jean-Paul, encore une occasion d'exercer ta ruse ! Jean-Paul prend le paquet de feuilles dactylographiées qui constitue son brouillon, l'un des placards que l'ignorante croit être le seul, lui montre le bon à tirer dans le coin et se tournant vers elle :

— Votre parole, dit-il, que vous remettrez cela à M. Marbeaux !

Absolument comme s'il se défiait d'elle. Le visage inondé de joie, car maintenant elle ne doute plus de son triomphe, elle sourit et sa voix tremble.

— Je vous donne ma parole. Il aura tout ce soir.

Une voix mourante. Il la voit qui frémit, la bouche entr'ouverte, les yeux flambants. Elle n'imagine pas un seul instant que les documents ont déjà été rendus, que le second jeu d'épreuves est là sur la table sous une pile de journaux, que tout à l'heure après son départ, Jean-Paul donnera le bon à tirer et portera le tout à l'imprimerie. Alors tendrement tourné vers elle, et lui prenant les mains :

— Vous êtes contente?

Puis il s'assied et il pleure.

Elle est à côté de lui, maternelle, presque amoureuse. Elle appuie la tête du jeune homme contre sa poitrine :

— Mon petit, dit-elle, mon petit !

Des larmes coulent sur sa main, et puis c'est un baiser

qui glisse. Et soudain, il est debout avec un sourire qui lutte contre ses larmes ; il l'étreint :

— Ton nom ? Dis-moi ton nom !

Elle rougit, ferme les yeux :

— Régina.

— A moi, tu es à moi !

Alors, il la pousse, la ploie, la renverse dans la nuit qui vient de s'écrouler sur eux et tandis que la flamme continue de manger les faux documents, les deux jeunes gens luttent silencieusement, et puis l'on entend leurs plaintes amoureuses.

*
* *

Il l'accompagna jusqu'au boulevard, la mit en voiture, et, en revenant, trouva Escousse et Wanda sur son palier. Le capitaine reniflait avec bruit l'air parfumé. Ce qui força Jean-Paul à conter l'histoire. Rires du capitaine. Moue de Wanda qui pâlit en essayant de sourire.

— Régina Story, dit Escousse. Connu. Beau morceau. Tu t'en es fort bien tiré, ma foi. Mais si tu veux m'en croire, viens-t'en chez Staline. Tu y seras plus en sûreté... Car, après cela, si on peut te casser les reins...

Travail...? Sûreté...? Jean-Paul venait de voir bien autre chose. La figure de Wanda. Oui, c'était pour elle qu'il irait là-bas. Pour elle, dont la main musclée d'homme tremblait devant lui sur la table. Enfin, il se trouverait donc en face d'une liaison qui pouvait être un ornement de son existence et qui ne serait pas une charge ! Ce n'était, de sa part, que le désir brusque d'un victorieux. Mais ce

désir lui paraissait invincible, tellement ce soir-là il était fier d'avoir possédé Régina Story. Plus fier certainement de cela que d'avoir écrit son pamphlet.

Son désir, non pas seulement d'animal, mais d'homme dominateur, il voulait l'appliquer sur Wanda Staline parce que la jeune femme lui paraissait belle, intelligente et forte, et somme toute, une proie de choix. Il alla chez Staline le soir même. Le vieux ne s'était pas encore installé rue Tournefort, il avait gardé momentanément son appartement du quai Bourbon, celui-là même où ils avaient reçu le général, Narbonne et Johannot.

La chambre mansardée où il installa Jean-Paul était une cage étroite et sombre dont la fenêtre garnie de petits carreaux regardait par-dessus la grosse branche du fleuve l'île de la Cité. Cette chambre pouvait passer pour une prison ; Jean-Paul ne demandait qu'une solitude ; ses vœux se trouvaient comblés. Sur la table s'amoncelaient trente volumes sur l'Indo-Chine, un dictionnaire, un atlas géographique et deux dossiers bourrés de coupures de journaux et d'indications sur le proconsulat. Bonnes armes en cas de polémique. Jean-Paul regarda cet attirail avec plaisir. Il entendit le poids du corps de Staline faire crier les marches, le rire aigu d'un enfant nerveux vibrer dans la rue, et la sourde respiration d'un remorqueur grandir mêlée au froissement de l'eau qui, tranchée, fuyait le monstre pour se jeter haute et lourde en paquets pressés sur les pieds noirâtres des quais. Puis les peupliers tressaillirent ensemble au son monotone et sec de leurs dernières feuilles secouées et qui croulaient en petite pluie d'or. Puis ce fut le silence

Par-dessus les maisons du quai voisin, bien alignées sous les chapeaux gris de leurs toits et qui, de leurs lucarnes, fixaient stupidement la Seine, les tours de Notre-Dame qu'on eut dit accolées, formaient un énorme beffroi, couronné d'un vol d'hirondelles. Jean-Paul avait tout le nécessaire : une table, une chaise, un lit ; du silence, de l'ouvrage et du pain.

Quant à la Story, il l'avait oubliée.

XI

LE HÉROS BLESSÉ

Le lendemain, Jean-Paul reçut de Régina Story un chèque de cinq mille francs et une invitation à venir la voir.

— Amusant, pensa-t-il, j'y trouverais Marbeaux...

Mais l'idée de répondre aux propositions de Régina ne l'effleura pas. Un bon mercenaire demeure avec sa bande. Il se souvint de la fille et de sa chair brune et musclée, fit danser quelques minutes devant lui des images érotiques, et renvoya lettre et chèque sans un mot.

*
* *

Moins d'une semaine après, le pamphlet parut, et tout de suite, sa couverture verte fit tache aux étalages. Les gens l'achetaient et l'ouvraient dans la rue, pressés de voir la flagellation, et crispant les coins des lèvres aux pages où la peau sautait sous les verges.

— Vous avez cassé les reins du Marbeaux, dit un soir Staline en prenant le pamphlétaire aux épaules.

Puis il rit d'un rire franc et cynique. Jean-Paul lui fit

écho et se plut à dresser devant lui l'image du grand fauve couvert de sang, réduit pour six mois à se terrer comme un gibier sans force. Et Staline recueilli, devant Valette solennel, qui arborait un air de bedeau :

— Mon vieux, conclut-il en assénant une forte tape au Corse, vous êtes un grand écrivain !

Rien. Aucune réaction. Qu'importait à Jean-Paul? Le coup porté, l'adversaire au sol, en quoi pouvait le toucher un applaudissement imbécile?

— Bon, songeait Valette, il est encore plus fort que je ne pensais. Non seulement il ne se soucie point de Françoise qui doit rôder autour de cette maison, ni de Wanda bien qu'il la poursuive, ni du parti qu'il sert, de la patrie où il vit, ni de son intérêt, mais il ne se soucie même pas de sa gloire. Il pose que rien n'est sérieux, que tout peut passer pour grandes manœuvres et jeu, qu'il importe peu d'être vainqueur ou vaincu pourvu qu'on manœuvre bien, et il nie avec la Vérité tous les dieux des hommes. Excellent pirate. Splendide aventurier.

Car Valette philosophait volontiers une heure par jour depuis qu'il ne dormait plus que six au lieu de sept. C'est dire l'extrême importance qu'il attachait à la philosophie.

*
* *

Une fin d'après-midi, comme Jean-Paul passait les ponts pour gagner la Montagne Sainte-Geneviève et cette rue Tournefort où l'imprimerie était enfin installée, il vit filer perpendiculairement à lui, la silhouette souple de

Wanda. Wanda suivait le quai. Le premier mouvement de Jean-Paul fut de rebrousser chemin et de marcher dans le sillage de la jeune femme, par habitude et par plaisir. Sur la piste il se sentit joyeux. Il humait bruyamment l'air, reniflant un parfum lointain. Il avait oublié Françoise ; il était tout à la joie du moment, réglant son pas sur le pas de la poursuivie, ayant pour but le but de Wanda. Comme ils arrivaient à la hauteur du boulevard, Benjamin parut, dont, après un rapide coup d'œil de côté, elle accepta la compagnie. Ils paraissaient familiers, Rochelle assez froid pourtant, Wanda tournée vers lui et paraissant faire des frais pour lui plaire. Ils filèrent vers le quartier, et comme ils s'enfonçaient derrière Cluny, Jean-Paul la vit passer son bras sous le bras de Benjamin, s'appuyant sur lui et le forçant de se mettre à son pas un peu lent d'amoureuse.

Là-dessus, Jean-Paul grogna, les lâcha, et revint vers la librairie. Il avait eu le désir trop vif de serrer sur sa poitrine musclée la fille de Grégory Staline pour n'être pas rompu par la certitude qu'il venait d'éprouver. Les dernières illusions auxquelles il s'accrochait craquaient dans ses mains. Aucune autre importance d'ailleurs que celle d'une bataille perdue, mais le pire ennui était que son vainqueur se nommait Benjamin Rochelle, l'homme qui avait, en vaincu, descendu son escalier.

Il poussa la porte de l'imprimerie, fit jouer l'électricité ; la grande salle naquit brusquement de l'ombre et s'ordonna d'un coup, vaste, haute comme une église avec son toit de verre, et sa galerie de bois d'où partaient de petits escaliers tournants. Cela sentait bon l'encre

et le papier. Les machines silencieuses, accroupies sur leur lit de béton, allongeaient leurs masses noires ; on eut dit des monstres couchés ; les deux rotatives et, dans le coin, la grande Lambert qui imprimait 64 pages d'un coup. Le plancher sonna sous son pas ; la salle lui parut immense, plus grande qu'il ne l'avait jamais connue. Il la traversa pourtant d'un pas calme, caressa au passage les machines immobiles, luisantes comme des chevaux bien nourris et qu'on sentait, sur un signe, prêtes à reprendre leur formidable labeur. Jusqu'à demain, jusqu'à ce que leur bruit put couvrir tous les autres bruits de la terre, comment faire pour oublier, pour ne pas entendre dans la nuit sur le trottoir sec le double pas des amants?

Jean-Paul entra brusquement dans son bureau, saisit le premier volume qui lui tomba sous la main et qui se trouva être le sombre visage de Blanqui. Mais devant son œil égaré les mots perdaient tout sens, les figures engendrées par son imagination se mêlaient à celles que déterminait le texte... et Jean-Paul se plaignait à l'auteur de ne pouvoir apporter dans les intrigues de telles tragédies domestiques et sociales qu'une âme lyrique, dure et passionnée, et qui ne pouvait se contenter que de la possession ou de la mort.

XII

LA NUIT DE WANDA

Après de tels efforts, le mieux est de se précipiter dans l'action. Quand, huit jours plus tard, Escousse lui proposa de partir avec mademoiselle Staline pour Weimar, Jean-Paul se jeta sur sa valise. Une fois dans le train :

— Le Français moyen, songe Jean-Paul, va-t-il se scandaliser de me voir en tête-à-tête avec un officier de uhlans? Les fossés existent pour certains, pas pour moi. Je suis homme à les combler tous, fût-ce avec des cadavres, n'en déplaise à l'homme de la rue.

Wanda rit de le voir s'irriter ainsi et se parler à lui-même, mais dans le train qui les emporte à Weimar, soudain, il se tourne vers elle :

— Wanda, dit-il, vous l'ai-je jamais avoué? Il m'est pénible de vous avoir près de moi...

— Pénible?

— Oui, parce que je n'aime pas à être battu et que je le suis ce soir, ou si vous préférez, incliné vers vous avec une telle force et si bien déterminé que j'en ai perdu mon indépendance.

Symboliquement, il tend vers elle ses mains, les poignets superposés, comme s'ils étaient liés. Wanda sourit, mais son sourire est triste. Le camarade en elle combat la femme dont elle sent dans son cœur et dans sa chair les puissances obscures se soulever.

— Mais il m'est plus pénible encore de vous quitter. Car l'univers disparaît devant vous ou plutôt, se repliant sur lui-même, il se limite, prend soudain une forme harmonieuse et se réduit à votre corps parfait.

Et parce que Wanda rougit un peu et se détourne, non pas blessée dans sa pudeur mais heureuse de se sentir ainsi exaltée, (hélas, la femme prédomine !) il poursuit, malgré la rougeur de la victorieuse :

— Voulez-vous voir ma bassesse?

Elle fait face de nouveau et le regarde, les yeux plantés dans les yeux de Jean-Paul. C'est lui dire : « Mais tais-toi donc ! Et si nous sommes faibles, n'ayons pas l'air de nous en apercevoir ! » Mais lui, se penchant et baisant passionnément la main longue et forte de Wanda :

— Dans ce geste, dit-il, voyez l'aveu de ma défaite. Je viens de me détourner de l'ambition. Je vous sacrifie les nations et les hommes. Je pensais pouvoir surmonter toutes choses. Mais vous êtes là et je ne surmonte point le désir que j'ai de vous...

— Si cela doit vous délivrer, voulez-vous, dit-elle, que je vous laisse?

Il comprit qu'elle partirait s'il lui disait oui, et se garda bien de le dire. Mais il conclut de cela qu'elle n'aimait point réellement la figure de chair qu'il était, mais seulement l'idéale figure de fer qu'il dressait sur l'horizon.

Constatation qui le rassura sans diminuer le sentiment qui l'agitait. Il désirait le corps de Wanda, mais il y voyait une incarnation neuve de l'ancien objet de son désir. Sans doute, cette fille est grande et belle, mais comme les paysages de Champagne que la nuit et leur course allaient manger, Wanda est le bonheur d'un instant que le temps va promptement réduire à rien. Jean-Paul le sait, mais il sait aussi qu'elle figure le démon de l'amour. Et que ce démon le tient... Kurt Dresden peut, le lendemain, exposer à Jean-Paul tout le thème de l'organisation nationale-socialiste qui s'étale sur l'Europe comme une vaste toile d'araignée, le jeune Français écoute le temps qu'il faut et avec la patience nécessaire, mais cette construction pourtant vaste et merveilleuse, ces pays qui s'articulent, ces forces qui s'équilibrent, le touchent moins que cette autre harmonie sans doute sensible, elle, aux regards, mais qui n'est pas plus facile à définir : la femme.

Aucun étonnement là : les deux proies sont du même ordre. Elles sont du même ordre, mais l'une ne réagit pas : c'est une proie morte, ou du moins elle ne réagit pas d'une façon intelligente. Quand l'homme prend son parti, sa nation ou l'Europe à la gorge, le parti, la nation ni l'Europe ne réagissent comme un adversaire heureux. Ce sont de grandes bêtes, constituées nerveusement comme des méduses. Vous ne trouverez pas de cerveau dans ces corps monstrueux. L'homme reste indépendant jusque dans la défaite. C'est sous un bloc détaché de la montagne qu'il périt. Mais la femme est une proie vivante qui te prend, Jean-Paul, au moment

que tu la prends. Elle te prend, t'entoure et t'épuise ; elle est la tunique de Nessus ; si elle veut, elle sera l'oubli. Tu hausses les épaules en jetant Françoise hors de ta vie. Bon. Mais à condition de ne pas retrouver une Françoise à tout carrefour. Et tu viens de le comprendre ici, dans ce cadre germanique, tu n'es point débarrassé de cette préoccupation-là, et de cet obscur danger.

— Est-il nécessaire que je m'en débarrasse?

— Jean-Paul, crois-moi, sépare l'idée d'amour de celle de possession. Comment? En te montrant capable d'oublier la femme qui vient de se donner, capable, le lendemain quand tu reviendras à son lit, de ne pas la reconnaître, ou si une autre est à sa place, de ne pas t'en apercevoir.

*
* *

Wanda est jeune, blonde, de chair et de caractère ferme. Un beau corps frais, assoupli par le bain quotidien et le sport. Un esprit cultivé, enrichi par les lectures, les voyages et les mille combats qu'elle a livrés en trois langues, en anglais, en russe et en français sur le visage de la terre. Et puis, elle est visiblement l'objet des désirs des hommes, et, sans doute, elle a été déjà possédée par plusieurs. Kurt Dresden et ses amis la couvent, entre deux discussions, d'un regard noir. Cela ne peut manquer d'enflammer Jean-Paul, s'il est vrai que les femmes sont d'autant plus désirables qu'un plus grand nombre d'hommes les ont voulues ou les ont possédées. Mais Jean-Paul sait bien que celle qu'il a aimée, qu'il aime

encore est cette Françoise à qui il est demeuré lié. Françoise est le grain de sable qui fausse les rouages de cette machine puissante. Il n'a pas tué la fille corporellement ni spirituellement. Il pense toujours à elle. Et croyons que si elle-même n'a pas oublié son amant, si elle est revenue à Paris, sans doute c'est parce que l'enfant qu'elle porte est là comme un Signe, mais c'est aussi parce qu'elle sent inconsciemment la pensée de Jean-Paul planer sur elle comme un grand aigle, jour et nuit.

Quand Jean-Paul s'est penché sur Wanda, dans cette chambre d'hôtel, il s'est trouvé excessivement encombré de souvenirs : il a éprouvé aussi, très net, le sentiment du passager. Wanda ne forme avec lui qu'une combinaison heureuse qui, d'intellectuelle et de morale, se fera physique pour paraître complète, mais qui, en définitive, est singulièrement puérile, je veux dire que c'est un château de cartes et le plus vain de tous les efforts.



Kurt Dresden marche dans la chambre à grands pas. Il fait sonner ses talons que l'on s'étonne de ne pas voir éperonnés. Il dit :

— Le général Ludendorff pense comme Hitler, exactement, que l'ennemi, c'est le Juif. Et il ajoute, (vous pouvez noter cela, monsieur Orsi), qu'une autre guerre franco-allemande serait une guerre civile.

Il s'avance et prend Jean-Paul au collet :

— Car nous sommes Aryens, tous, vous et moi, et mademoiselle.

Jean-Paul hoche la tête affirmativement et regarde se mouvoir le grand dolichocéphale blond. Il sait bien ce qu'il y a dans ce crâne allongé, la pensée brève et brute qui remue comme un reptile dans l'eau claire de ces yeux ; c'est que le dolichocéphale grand et blond doit être le maître du monde. Cela d'ailleurs est peu intéressant. L'intérêt du dialogue ce soir réside en ceci : Jean-Paul se demande où il a bien pu rencontrer Dresden, car il l'a rencontré ; il est nécessaire qu'il l'ait rencontré. Qu'a-t-il bien pu faire, ce barbare, en France? Viols, vols, pillages, assassinats, incendies, on lit vingt horreurs sur sa face, inscrites en traits de feu. Ce n'est qu'une bête assurément, mais mue par une idéologie fruste et dure dont on ne peut prévoir l'avenir tumultueux.

Que peuvent bien penser les Français des doctrines que développe Kurt Dresden, ancien commandant de compagnie durant la campagne de France ? Bah ! les Byzantins de Paris trouvent l'idée neuve, en font le tour et passent à une autre. Actuellement en Europe tout se passe de la façon suivante : il y a deux grands chefs de la réaction blanche : Mussolini et Ludendorff. Mais Mussolini est en relations étroites avec Rome et son italianité rétrécit son pouvoir ; Ludendorff, anti-romain, s'appuie sur le protestantisme et porte des œillères germaniques. Et ils se haïssent parce que les deux nationalismes en croissance sur lesquels ils s'appuient se heurtent. Jean-Paul rêve d'un fédérateur, d'un agnostique qui n'aurait ni le préjugé de race, ni celui de religion, ni celui de nationalité. Il songe à son compatriote, à ce Napoléon Bonaparte qui ne se croyait pas plus

Français qu'Italien, qui, jacobin en 1795, musulman en Egypte, était catholique en 1799 et s'intitulait fort naturellement grand-duc de Pologne, roi d'Italie, ou protecteur de la Confédération Germanique, mais peut-être eut préféré manier une masse de 200 millions d'Hindous. Wanda près de Jean-Paul ne bronche pas ; elle ne s'intéresse qu'à la politique. Kurt Dresden se promène toujours ; il expose et commente le programme de Hitler, on entend le mot de Juif, et celui de libre-Allemand qui reviennent comme deux leit-motiv, et cela finit par faire deux guignols tenus à bout de bras par un Dresden, guignols singulièrement agiles et qui, l'un armé du bâton et l'autre serrant les épaules, sont, quelque tragique qu'il y ait dans l'air, comiques à souhait.

*
* *

Les derniers tramways sont passés ; les bruits de la rue sont morts les uns après les autres ; Kurt Dresden, assis, et mal content de l'être, semble un guerrier regrettant les combats ; Wanda, le visage tendu, fume et tire des plans. Jean-Paul comprend que pour elle, l'amour est le délassement de la politique et qu'elle peut, si le travail presse, oublier l'heure du jeu. Voilà ce qui fait le désespoir de Jean-Paul. Entendons qu'il rougit de ne pas lui ressembler.

Elle est très bonne, elle est très douce, de cette douceur forte qui est l'apanage des filles courageuses, mais Jean-Paul sait bien qu'elle ne l'aime pas. Tandis que lui,

s'il écoute le mouvement secret de son cœur, il est bien obligé de se dire que son cœur a des préférences.

C'est l'image de Françoise qui s'impose, ici comme ailleurs. Tuons-la donc, Françoise ! Eh ! oui, que par la volonté de Jean-Paul un instant maître des Destinées, elle meure... Eh bien ! il la retrouvera en toutes les femmes et on le verra ce soir courir la gueuse à un carrefour, en murmurant ce nom derrière des épaules atroces.

*
* *

Voici les rêves de Jean-Paul étendu sur un lit allemand, côte à côte avec Wanda. Car Wanda a cédé, si même elle ne s'est pas promptement prêtée au désir du compagnon. Bah ! elle attache une valeur minime à la chose. L'homme est dans les mêmes sentiments et d'ailleurs c'est là sa faiblesse, car s'il est si peu tourmenté de passion pour Wanda, c'est qu'il songe à une autre. Que le destin doive un jour se retourner contre lui, nul n'en doute, car Jean-Paul n'a pas, quand il le tenait sous son genou, brisé le cou du Destin. Voilà son péché, son péché contre lui-même. Jean-Paul songe : « Françoise », quand il aurait dû faire entrer Françoise dans la mort de l'oubli. Il la retient dans sa mémoire et jouit d'elle. Assurément, c'est un meurtrier qu'il enchaîne à son flanc.

Le sentiment d'être déjà blessé l'agite. Bien plus, il se tourmente à se demander si le dédain, le mépris peut-être de la grande fille blonde qui est étendue à ses côtés ne lui sont pas acquis. Accordons-lui que de tels amours sont des travaux pénibles.

Wanda fait d'ailleurs le départ entre la valeur de Jean-Paul et ses faiblesses, mais elle souhaiterait que la blessure se fermât... Sans doute elle croyait être elle-même le topique, mais tout à l'heure, le cerveau de l'homme a chaviré, et dans la confusion de ses plaintes amoureuses et de ses soupirs heureux, quel nom a-t-il prononcé?

— Françoise !

Wanda n'a pas bronché, mais maintenant qu'elle est seule dans la nuit qui la presse et l'accable, elle se tord les mains...

Et elle a peur... pas pour elle...

XIII

CHANGEMENT D'ENSEIGNES

Quelques mois passèrent en travaux de journalisme et de conspiration, dont Jean-Paul prit la plus grosse part. Articles, études, pamphlets, une violence froide au service d'une inflexible logique, la volonté du massacre, un style d'or et d'airain. Et puis le goût de l'intrigue, de la sape, de la mine, l'amour du combat à ciel ouvert ou souterrain. Salviani servait toujours de liaison avec Rome ; le Quirinal, la Hongrie, la Bulgarie avaient été touchés et Munich entretenait un émissaire à Paris. Travail difficile et secret que faisaient d'ailleurs des enfants perdus comme Jean-Paul et que les grands chefs, Bordenave en tête, ignoraient. Pour les grands chefs il s'agissait de constituer des comités et des ligues, de nommer à des présidences et à des secrétariats, de jeter des os : mensualités ou titres à des médiocres, et, à chaque instant, ils étaient débordés par toute une juvénile ardeur qu'ils réprouvaient dans leurs conciliabules, mais n'osaient réprimer, de crainte que leurs troupes ne les renvoyassent à leurs Académies, à leurs tribunes et à leurs pensions de retraite.

Et puis leurs formules n'étaient pas celles de la jeunesse. Toute cette jeunesse ivre d'action tournoyait sur elle-même dans le grand cadre français. Assez indécise, elle était polarisée çà et là par l'expression neuve d'une vieille idée, ou mieux par une volonté forte. Escousse, Jean-Paul, Staline et quelques autres se rendaient compte de son besoin d'action, de sa fièvre, de sa faim, du souci qui l'animait d'échapper à la discussion perpétuelle, et, chaque jour plus indépendants, ils devinaient que les vieux n'étaient qu'une apparence, une enseigne à gogos, une carrosserie d'automobile au creux de laquelle s'allonge une décrépitude et que c'étaient eux le moteur. Même, depuis quelque temps, certains des plus intelligents des Ligues de droite parlaient de fonder une Ligue nouvelle avec des capitaines de vingt ans et des généraux de trente. Jean-Paul donnait dans ces idées-là.

Un matin, avec assez de brusquerie, Escousse parla de Benavidès, l'ami intime de Marbeaux.

— Un malin, celui-là, tu sais, Jean-Paul ! Un esprit clair servi par un verbe abondant et sonore. Et du sens politique à pleine cervelle...

Jean-Paul se souvint avec plaisir d'avoir tracé de l'homme, un Algérois d'origine espagnole, chauve et livide, avec au menton une barbe crépue, un portrait infernal.

— Il s'agirait... oh ! très simple, au fond ! mais, ajouta Escousse en souriant, tu t'étonnerais peut-être si nous marchions avec Benavidès? et avec Marbeaux? As-tu une idée là-dessus ?

Et son regard se posa sur Jean-Paul, tandis qu'un sourire tordait sa lèvre mince.

— Bah ! dit le jeune homme, celui-ci ou celui-là...

— Bien, dit Escousse, et puis, n'est-ce pas, tu vois ce qu'a fait le général jusqu'à présent... Rien. Tu sais, les civils sont quelquefois plus batailleurs que les militaires. Sans doute, c'est ennuyeux pour toi d'avoir écrit ce diable de pamphlet, comme c'est ennuyeux pour nous de l'avoir lancé, et à 110.000, je te prie. Mais d'abord, est-ce vraiment ennuyeux ?

— Oui, dit Jean-Paul, si Marbeaux est un imbécile. Mais en me battant contre lui, j'ai eu l'impression qu'il était intelligent.

Jean-Paul songeait que l'essentiel était de prendre place sur le pont d'un bon corsaire et de ne plus quitter le bord. Vivement les gros temps et les batailles ! Entre hommes de cœur, on ne craint rien, car sombrer, c'est la fin du jeu, une fin en quatre coups, au moins aussi intéressante que si l'on prolongeait trop la partie pour conclure en pourrissant au fond d'un port. Quant au nom du bateau, ce serait le Christ ou Mahomet, n'importe quel assemblage de syllabes.

— Ah ! dame, conclut Escousse, entends-moi bien. Le général et ses hommes ne monteront certainement pas, bien qu'étant deux millions, à l'assaut du pouvoir. Ils se gardent de la balle et du couteau comme de la peste, et si une fois, dit-il en baissant la voix, tu as versé le sang, et si plus d'une fois nous avons tant soit peu falsifié des documents, ce ne fut jamais avec l'approbation de nos chefs. En somme il n'y avait rien à craindre avec Borde-

nave et Cie, mais ce coup-ci! C'est la véritable *condotta*, comme on l'entendait dans l'Italie de la Renaissance. Pas d'idées, là, comprends-tu? Pas d'idées, monarchiques ou républicaines, catholiques ou laïques, capitalistes, socialistes ou communistes. Évidemment on prend une étiquette, il en faut une, mais on est avant tout pratique. But : gouverner. Sous quel nom? Peu importe. Au nom de quelles idées? Peu importe encore. En somme, une politique de clan. Bon. Un clan demande : un chef, un groupe de lieutenants fidèles, énergiques, intelligents, quelques places dans l'hémicycle de la Chambre, un journal, un budget. Or : Staline, Valette et toi, vous tenez l'imprimerie et le journal. D'autre part, Marbeaux et Benavidès sont députés, ont des amis au Palais-Bourbon. Nos troupes? Que Marbeaux ne se laisse accaparer par aucun parti politique et beaucoup de nos hommes, les meilleurs des mercenaires nous suivront. Le budget? Nous avons déjà des fonds. Notre succès sera assez grand, le journal assez lu, et nos noms sont d'ailleurs assez connus, pour que l'argent nous vienne. La certitude où l'on est que nous gagnerons fera le reste.

Il rit, soudain joyeux :

— Farceur, (il tapait sur l'épaule du jeune homme), tu en as de la chance ! Moi, à ton âge, j'étais, dans des Soudans, un petit lieutenant qui devait faire le pied de grue pour devenir capitaine. Toi, tu n'as pas de galons, mais aucune hiérarchie ne t'arrête, te voilà au bas de l'échelle, les mains sur les montants et tu peux sauter des barreaux. Ah ! j'oubliais ! Un changement d'enseigne

est toujours une affaire délicate. C'est Rochelle qui a servi d'intermédiaire.

— Bon, dit Jean-Paul, comme cela, de quelque temps, il ne trahira plus. Mais je crois qu'il faudra le surveiller

— Le compromettre, reprit Escousse. Le placer au premier rang, avec un ami à moi derrière, revolver au poing.

D'ailleurs, ils admiraient fort l'un et l'autre le jeu qu'avait mené Rochelle et même ils admiraient l'homme, car s'ils se défiaient de lui, on les eut fort embarrassés en leur demandant s'ils estimaient ce Juif.

— Qu'est-ce que l'estime? eussent-ils répondu. Ou si vous préférez, qu'est-ce que la morale? Vous voyez bien que pour nous l'idée est un haillon, le drapeau un signe et que nous changeons librement de parti, si la raison nous y pousse, et sans croire pour cela nous déshonorer.

Telles étaient les pensées des deux hommes. Escousse rompit cette méditation en racontant soudain :

— Il y a quinze ans, Benavidès était sur les quais de Marseille, employé de la « Transatlantique », à treize cents francs par an, avec une pièce à son fond de culotte et des souliers troués. Il avait déjà sa belle barbe, mais pas de peigne, et tirait après lui une femme habillée... il fallait voir ça ! et qu'il avait ramassée je ne sais où. Le long de la Cannebière il cherchait aux terrasses des figures d'amis (qui souvent se détournaient), pour se faire offrir l'apéritif et se payer le luxe d'une chaise de paille et d'un coin frais à l'ombre de la tente. Ce furent ses heures de bagne. Il a lâché le bagne. Mais peut-être il y retournera. En attendant, il emplit le Palais-Bourbon des éclats

de sa voix, il a de l'argent, de l'autorité, et, avec son accent, son ignorance, ses façons rustiques et son mauvais goût (tu vois, je ne me fais pas d'illusions sur son compte !) eh bien, avec tout ça, il est le grand Benavidès.

Jean-Paul connaissait de réputation le lieutenant de Marbeaux, cet enragé parleur et hardi compagnon, parti de si bas et monté, peut-être pas encore très haut, mais à portée de tous les honneurs et la main déjà sur toutes les gloires. Son titre de second, Benavidès y tenait. Contrairement aux imbéciles qui ne se mettent à l'ombre d'un grand homme que pour essayer d'étouffer celui qui justement fait leur force, ce fils de pauvres émigrés castillans demeurait fidèle à l'esprit de sa race. Écuyer loyal, conseiller à l'amitié un peu ombrageuse, vassal au sens où l'entendait le Moyen-Age, intransigeant et soumis, écouté et obéissant, il était le confident de tous les instants, et l'appui de toutes les fortunes. On ne pouvait pas dire qu'un lien idéologique le liât à Marbeaux, Benavidès n'avait pas d'idées qui fussent personnelles, mais ces deux forces étaient indissolublement unies ; ces deux hommes marchaient d'accord, l'un capitaine et l'autre lieutenant à la même compagnie ; et comme il se doit, le lieutenant se contentait d'exécuter dans la certitude que jamais ordre ne pouvait être plus heureux que celui donné par son chef.

Benavidès avait été jadis mauvais élève dans la boîte marseillaise où Jean-Paul avait appris son latin, et où maintenant, sans doute, se promenaient gravement entre les arbres, par deux ou trois, avec des mines d'hommes faits, de jeunes garçons imberbes qui citaient le député

comme un homme extraordinaire, un fabuleux conquérant chargé d'or, et, l'un excitant l'autre, l'exemple de Benavidès toujours en vue, copiaient, les yeux sur l'idole, le ton tranchant, le port de tête, la jovialité paysanne et cet air un peu rodomont dans des gilets de velours noir.

Escousse, la main pendante hors du lit, rêvait, son verre achevé d'un coup, les yeux au plafond, une langue râpeuse passée lentement sur la lèvre, et Jean-Paul, affalé dans un fauteuil, suivait devant lui un défilé de figures héroïques :

— Toute une armée, disait Escousse. Naturellement, la grosse masse de la bande vient de n'importe où. C'est canaille et compagnie. Nous, les guides, nous ne serons pas nombreux. Tu comprends, on les choisit un par un. Ce qu'il faut former, c'est un bataillon sacré, gens de sac et de corde (tu permets, hein ?) et de tous les métiers : d'abord les duellistes, chefs d'escouade, hommes de main, et puis les avocats, hommes d'affaires, courtiers, intermédiaires, tous ceux qui ont un cadavre dans leur serviette, et puis les pamphlétaires, les reporters, les insulteurs à gages, les aboyeurs, et puis les tribuns, députés, secrétaires de députés capables d'espionner leurs patrons, attachés de cabinet capables de subtiliser un dossier, et puis les chefs de claque, les marquis rouges, les faux syndicalistes, et la sacro-sainte compagnie des marchands et des banquiers. Catholiques, protestants, juifs, réactionnaires ou socialistes. Mais tous des hommes !... fidèles, décidés, confiants, riches de muscles et de volonté, bien payés et assurés d'une part de butin !

« Ainsi donc, continua-t-il fouetté par l'alcool et sou-

dain accroupi entre ses oreillers empoignés et secoués, Marbeaux aura la présidence, Benavidès l'Intérieur, un autre une préfecture, celui-ci une direction de théâtre, celui-là un conseil d'administration, moi... un gouvernement aux colonies, une royauté nègre là-bas sur le Niger, ou bien, si je me trouve trop vieux, si mon foie me gêne, une petite villa à Villefranche avec une petite rente autour ; (il plissa les yeux, regarda son rêve, puis revenant à Jean-Paul), toi... toi... (il hésita une seconde), toi... mais, tu n'auras qu'à le dire, mon garçon, ce que tu veux! tu n'auras qu'à prendre!



— Et que veux-tu, toi, grand homme? disait à Jean-Paul Wanda, le soir.

— Eh bien, je n'en sais rien, je veux dominer, voilà tout !

— Bravo ! C'est ainsi qu'on vous aime.

XIV

UN GRAND CONDOTTIERE

Le lendemain, dans le petit salon qui précédait le cabinet de Marbeaux, Jean-Paul et Benavidès étaient seuls. Benavidès parlait une langue fruste, pauvre, avec un fort accent espagnol. Il multipliait les gestes inutiles et savait mal se servir de sa voix, une voix chaude de comédien qui dominait aisément quand il la poussait à l'aigu, mais dont beaucoup d'inflexions portaient à faux. Il était grand et large d'épaules, chauve comme un caillou avec une barbe rousse et de petits yeux perçants. Rien que de commun dans le visage, mais une surabondance de vie éclatait dans les yeux et roulait sous la peau, comme une belle eau torrentueuse. Il était vêtu avec recherche bien que son linge fût douteux, et il avait trop de bagues à des doigts dont les ongles étaient noirs, mais Jean-Paul ne releva pas un tel détail, inaccoutumé qu'il était encore aux soins minutieux de sa personne et à juger des hommes d'après leur netteté corporelle.

Benavidès se jeta en quelque sorte sur Jean-Paul comme un chien, le prenant aux épaules, lui serrant furieusement les mains, le poussant vers un fauteuil où il le

fit tomber rudement assis, et puis il s'écrasa sur un autre qu'il tira nerveusement jusqu'à toucher de ses genoux les genoux du jeune homme. Vif, prompt jusqu'à l'excès, riant, s'assombrissant, déclamant, mêlant mille sujets, mille façons d'être et de parler, multipliant les masques, il incarnait si rapidement les images de la joie, du chagrin, de la peur, de l'envie, de la colère et bien d'autres encore que Jean-Paul ne parvenait pas à détacher de lui son regard. Tout en capturant ainsi l'âme de son partenaire, comme aurait fait un singe, par ses jeux, Benavidès lui tapait sur les cuisses, l'accablait de rires et de paroles pressées et, soudain debout, d'un bond, les mains aux goussets, étalant son gilet de velours, le port de tête hautain, il débitait des insolences, et puis, se rejetant sur son siège, subitement affalé, les jambes croisées, se détendait paresseusement à l'orientale, jusqu'à paraître un chiffon jeté là, dans un alanguissement subit de tout son être.

Quand soudain entra un homme de taille moyenne, au front plus large que haut, chauve lui aussi, gris déjà aux tempes et qui avait certainement passé la cinquantaine bien qu'il eut conservé dans la taille, le port de tête un peu hautain, l'œil impérieux et clair, et le sourire, un air d'extrême jeunesse. Le menton était fort ; dans un masque déjà empâté, les maxillaires se révélaient puissants autour d'une bouche dont les lèvres minces ne cachaient pas assez l'apparence de gueule, et s'appuyaient sur un cou fort et rond comme une tour. Marbeaux. Présentations rapidement faites. Benavidès disait en montrant Jean-Paul :

— Un talent comme on en voit peu, mon cher Président. De la flamme, de la vigueur, disons le mot juste : un génie polémique.

— Je sais, dit l'autre, j'ai lu... (et un sourire plissa sa face dure).

Jean-Paul ne prétendait point capituler.

— Le pamphlet... acheva-t-il.

Benavidès eut un geste pour en écarter l'idée et il ouvrait déjà la bouche.

— Le pamphlet, monsieur le Président, continua Jean-Paul, était un coup fort justement donné puisque j'étais dans l'autre camp.

Marbeaux sourit. Benavidès rit avec bruit et hochant la tête :

— Oh ! c'est une bonne race, une forte race que ces Corses, et d'une fidélité à toute épreuve.

Le Président fit oui de la tête. Il les connaissait. Il en avait eu beaucoup en Indo-Chine sous ses ordres.

Jean-Paul cherchait à soulever le masque du personnage sans trop oser le regarder en face, étourdi par Benavidès qui continuait d'affirmer, de comparer, de promettre, citant des mots, racontant des histoires... Et il se rendait compte que ce bavardage du lieutenant était voulu et permettait au chef d'étudier l'homme qu'on lui présentait. Alors, pour se venger de cet examen silencieux, le jeune homme, avec le sens très aigu qu'il avait des situations dramatiques, imaginait Marbeaux rentrant chez lui le soir de la mise en vente du pamphlet, butant dans sa maîtresse, la pauvre Régina Story, évanouie à la terrible annonce, ou bien, le lendemain, au fond des couloirs de la

Chambre, seul dans l'embrasure d'une fenêtre, lisant, le doigt au menton, et jouant la comédie de sourire, tandis que vingt paires d'yeux observent une lividité qu'il ne peut cacher, devinent, comblés de joie, les battements plus précipités de son cœur.

Au sourire triomphant de Jean-Paul, Benavidès comprend à quoi pense le pamphlétaire :

— Eh bien ! dit-il en marchant sur lui, croiriez-vous que je bavais de joie, moi, alors, et que le Président a eu là quelques-unes des plus belles heures de sa vie ? N'est-ce pas, mon cher Président ?

— Peut-être, dit Marbeaux, monsieur Orsi, vous en doutiez-vous? C'est que, voyez-vous, j'aime me battre. Dieu ! que vous fûtes injuste, ajoute-t-il en souriant, mais injuste en si beau style !

Jean-Paul salue de la tête et conclut :

— Je comprends votre plaisir. Il est doux de jouer sa tête.

Sourires. Le Président pose encore quelques questions, s'enquiert de divers détails... puis Benavidès :

— Voyons, monsieur Orsi, parlons de nos affaires. Vous savez le regroupement que nous avons entrepris et dont vous serez un des principaux agents. Nous partons de l'observation d'un fait : Étant donnée la nature de la matière à travailler : la foule française de l'après-guerre, fortement mêlée d'éléments étrangers, et placée au centre de l'Europe avec autour d'elle des peuples pleins d'ambition ou de haine, les seules méthodes possibles sont les méthodes de force. L'idéologie monarchiste mise à part, comme impraticable, trois idéologies demeurent : fasciste,

communiste, jacobine. Or, la France nous paraît profondément anticommuniste et nettement anticléricale. Conclusion : l'idéologie jacobine est la nôtre parce que, maniée avec souplesse, elle est celle qui détermine avec le minimum de heurts les mouvements de la grande masse du peuple français. Cette idéologie n'est autre que la démocratique et nous lui donnons simplement, en la nommant jacobine, une figure plus tragique et plus tendue, susceptible de frapper fortement l'imagination des foules.

« Notez qu'elle est délaissée par l'élite, comme étant rudimentaire et sans prolongements spirituels, que déjà la masse commence à lui trouver l'air anti-ouvrier, mais, en la mettant sur pied de guerre, nous la rapprochons au moins par l'apparence des deux idéologies qui ont l'avenir pour elles, la fasciste et la communiste. En somme, tout en gardant les idées et les formules démocratiques, (ce qui ne signifie rien, mais nous conserve le cœur du peuple, plus traditionnel, plus esclave de ses habitudes qu'un petit rentier), nous employons les méthodes monarchistes, césariennes, fascistes ou communistes, soviétiques si vous préférez, (ce sont les mêmes), seules capables de sauver l'État.

« L'erreur de nos adversaires, voyez-vous, est de croire qu'il suffit de créer un pouvoir et puis, va comme je te pousse! Dans un pays neuf, peut-être. En France, non. Il faut aussi donner à ce pouvoir une légitimité. En France, le Droit pousse comme blé en Beauce. D'ailleurs, si vous créez une monnaie nouvelle, il faut lui donner aussi un pouvoir d'achat, et que les places étran-

gères l'acceptent. Je sais bien qu'en matière politique on peut toujours essayer l'appel au peuple, mais l'appel au peuple postérieurement fait est entaché de suspicion. Le succès momentané par acclamation populaire ne saurait passer pour une légitimation. Reste le Parlement, j'entends le Parlement actuel. Sans puissance par lui-même et bien qu'il soit notablement déconsidéré, il ressemble à l'ancien Sénat romain dont l'adhésion servait de Saint-Chrême aux Empereurs, il est la source de toute légitimité. Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas?

« Sur les formules que je vous indique, il s'agit de rallier l'opinion, c'est l'affaire du quotidien, des hebdomadaires, des tracts, des conférences, c'est l'affaire de Staline, la vôtre, etc. Moi, de mon côté, je constituerai, je constitue déjà un groupe parlementaire actif et décidé qui, le cas échéant, servira de noyau pour rallier une majorité personnelle. Enfin, et c'est là où l'homme d'action que vous êtes trouvera un second emploi (le premier étant celui de pamphlétaire), il faudra constituer une formation armée susceptible de servir à un coup de force. Vous voyez que je ne vous cache rien. Je connais d'ailleurs votre loyauté. Notez bien que vous n'aurez pas les masses et ne devrez pas les chercher ; il s'agit de former quelques bandes solides qui puissent, soit protéger une Chambre, soit procéder à deux ou trois descentes brusques de police, soit occuper certains points essentiels. Beaucoup de gens se sont déjà ralliés à nous ; des déchets d'humanité, nous en avons à la pelle. Mais des hommes libres de toute crainte? Ils sont rares, monsieur Orsi. Et nous comptons sur vous.

Jean-Paul s'inclina.

— Encore quelques mois, ajouta Benavidès...

— Et notre tour viendra... dit Marbeaux.

Le ton de cette voix décelait une certitude absolue. Benavidès, comme subitement apaisé, se ratatina sur son fauteuil, et Marbeaux vint se placer en pleine lumière, accoté à la cheminée, les mains derrière le dos, la tête un peu renversée en arrière. On voyait, aux commissures de ses lèvres, les muscles trembler légèrement.

— Partout, dit-il, où il y a, partout où il y eut des États, les hommes obéissent, ont obéi. Civilisation égale bien-être. Tant qu'ils seront déterminés par le souci de leur bonheur, ils obéiront. Ils demandent à obéir comme à manger. L'homme soupire après l'ordre. Il réclame la règle et la loi. A nous de la lui fournir. Seulement, étant assez rusés pour lui faire accepter la nôtre, il faut être assez forts pour lui maintenir le joug sur le cou, le joug bienfaisant, symbole d'écurie chaude et de râtelier plein. N'est-ce point votre avis? dit-il soudain, abaissant son regard vers le jeune homme.

Jean-Paul s'inclina à nouveau, pâlit, et l'autre continua :

— Car ce groupe d'hommes forts, intelligents, ambitieux, liés par un pacte, s'appuyant les uns sur les autres, ayant intérêt au maintien de l'ordre établi, ces cadres d'une armée de mercenaires, nous ne pouvons en demander la formule à la naissance, à la seule richesse, à la seule intelligence, ni même à la communauté d'une foi, quoique nous puissions avoir intérêt à nous servir du fanatisme. Il s'agit de la conquête du pouvoir et de se partager (en le maintenant) l'État. Une solde? Bon pour la masse.

C'est mieux qu'une solde que je vous donnerai : c'est une participation aux bénéfices, un morceau du pays.

Jean-Paul écoutait, tourmenté d'un immense malaise, à la fois splendide et très doux comme si une marée montait en lui, formidable, arrachant à des abîmes inexplorés des galions chavirés depuis des siècles et les poussant à la grève. La proclamation de Bonaparte chantait dans sa tête : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus. Je vais vous conduire dans les plus riches plaines du monde... » Tout comme celui dont il venait d'évoquer l'image, Marbeaux lui parut une belle âme de condottière, comédien et rhéteur autant que soldat, et il désira d'avoir un tel chef.

La bouche mince tordit de nouveau son arc et Jean-Paul entendit :

— Trois hommes unis, mais c'est le levier d'Archimède. Mercenaires, c'est un méchant mot qu'on nous jette comme une pierre. (Jean-Paul sourit et se trouva, lui qui acceptait le mot comme une couronne, plus fort que le chef.) Et encore, ce que nous voulons fonder, c'est plutôt un clan dans son sens primitif de famille étendue à tous ceux que groupent les mêmes intérêts. Voilà ce que nous sommes : une famille. N'est-ce pas, Benavidès?

Et il se détacha de la cheminée pour venir auprès d'eux. On l'entendit respirer. Jean-Paul regardait comme un spectacle étrangement nouveau ses cils battre, et se tordre sa lèvre.

— Un morceau du pays, reprit Marbeaux d'une voix rauque.

Et il observait ce que ferait Jean-Paul devant l'appeau,

s'il se jetterait là-dessus comme un affamé, ou comme un enthousiaste fou. Dans les deux cas, mauvaise note.

Jean-Paul haussa les épaules.

— Je sais, dit doucement Marbeaux, vous allez me dire que le jeu vous suffit. Et que, vive le risque, voilà qui fait dîner... L'un n'empêche pas l'autre. Allons, au revoir, monsieur Orsi.

Ce mot, il l'avait prononcé avec une intonation très douce, soulignée d'un regard tendre, en offrant la main à Jean-Paul, par un mouvement dont le jeune homme saisit toute la volontaire amitié.

Et Benavidès tourné vers Jean-Paul, à mi-voix :

— Ce que vous voudrez...

Marbeaux montrait déjà les épaules. Il entendit et, sans se détourner, fit signe que oui. Le geste parut à Jean-Paul qui se souvint des promesses d'Escousse sur la terrasse, embrasser le monde.

Marbeaux était entré dans son cabinet. Jean-Paul descendait l'escalier assez content de l'attitude qu'il avait prise quand une main lui frappa brusquement l'épaule.

— Eh bien, mon petit, dit Benavidès, eh bien?

Le pamphlétaire ouvrit les bras :

— Un grand bonhomme !

Benavidès fit oui de la tête. Ils demeurèrent ainsi sur le palier, se regardant l'un l'autre et semblant dévisager leur Destin. Ils écoutaient tous deux, le député alangui et le jeune homme crispé, la voix qui répétait : « Trois hommes unis, c'est le levier d'Archimède ! » Et Jean-Paul se disait que, bien plus que les paysans de là-bas, les parents, la petite sœur naïve, les citadins de la sous-

préfecture, Françoise enfin dont les images rustiques surnagent soudain comme des épaves sur l'eau démontée de son cœur et qu'il rejette violemment aux abîmes, c'était là, près de cet homme et de ses compagnons qu'il trouverait père et frères et femme et enfants : sa famille. Benavidès coupa ce rêve de soldat qui marche au milieu de ses compagnons d'armes :

— Ah, Orsi ! à propos ! une fille de chez toi est venue me voir ; me demander où tu étais, ce que tu faisais. Moi, naturellement, motus ! « Orsi ? Connais pas. » J'ai fait la bête. Mais elle m'a eu l'air prête à faire d'ici peu un petit Corse, peut-être un petit Jean-Paul, hein ? Ah ! tu sais, ce que je t'en dis, ça ne me regarde pas, mais ça ne serait pas de jeu de te charger comme un mulet au début de la campagne que nous allons mener ! Si jamais elle te repérait (et les femmes ont toutes les malices), pas de sensibleries, hein ? tu m'entends, mon petit, fous-la à la porte !

XV

PORTES DE LA MORT

Allons, le marché était accepté. De bons condottieri sont fidèles aux enseignes de leur *condotta*. Si quelqu'un était venu leur dire que c'était là une variation du noir au blanc et singulièrement immorale, ils eussent ri, et demandé si, aux échecs, l'honorable contradicteur faisait une grosse différence esthétique, scientifique ou morale entre les pièces noires et les blanches.

— Alors, n'est-ce pas, c'est bien entendu, avait dit Benavidès, nous marchons avec tout le mouvement démocratique européen et naturellement avec les républicains allemands...

Donc, c'était entendu. On lâchait les pions catholiques et nationalistes et notamment la possibilité de s'entendre avec Mussolini, Primo de Rivera, Horthy, Tsankoff et les racistes d'outre-Rhin. Formule aussitôt rendue publique, le plus cyniquement du monde. Et huit jours après, ils étaient quatre furieux autour de Jean-Paul. Des têtes passées au papier de verre, le menton ras, les yeux clairs, le teint blond, le crâne allongé. Il fallut le renfort d'Escousse et de quelques autres pour les mâter. Ils criaient avec un accent terrible :

— Nous vous avons donné des copies de rapports, des collections, des journaux, des photographies, envoyé des lettres et fourni toute une documentation, monsieur ! Nous voulons toutes ces pièces.

— Pour qui nous prenez-vous ? dit Jean-Paul.

— Nous sommes de loyaux Allemands...

— C'est entendu...

Et en lui-même il pensait : « Ils nous assomment avec leur type nordique, leur race de maîtres, leur antisémitisme et le reste. Et penser que c'est un des nôtres, Gobineau, qui leur a mis dans la tête qu'ils étaient des surhommes ! Loyaux Allemands ! Quand ils disent cela, ils ont l'air d'avoir les chemises blanches des séraphins. »

Seulement, n'est-ce pas ? le bon mercenaire, en quittant sa *condotta*, rend tout naturellement les armes qu'on lui a confiées. C'est pourquoi Jean-Paul alignait sur la table les pièces, une par une. Les autres comptaient avec des regards sournois. Escousse leur mit sous le nez des tasses de café. Mais ils refusèrent, et comme ils partaient, l'un des mercenaires les entendit se dire :

— Pour être empoisonnés, merci bien !

*
* *

— Oh ! oh ! grogna Jean-Paul, les bonnes gens ! Comme ils sont bien du seizième et le bonheur que ç'eut été de travailler avec ces brutes-là. J'ai peur que Marbeaux ne soit de la piquette à côté.

— Tu veux rire, dit Escousse.

Jean-Paul fut heureux du ton du capitaine. Dans notre

société où ces questions de vie et de mort sont dissimulées avec soin sous un vernis de politesse et réduites officiellement à des piqûres, (les empoisonnements étant secrets), il est beau qu'un homme parle publiquement de meurtre, c'est-à-dire de destruction complète. Il ne dit pas de son adversaire : « Je lui ferai du mal, » mais : « Je l'anéantirai ». C'est ce qui exalte Jean-Paul.

— Alors, Marbeaux?

— Quand je te dis...

— C'est bon. C'est bon. On ne lui demande que d'être un chef.

Jean-Paul a choisi ses enseignes. Peu importe la devise brodée dans la soie. La couleur n'a pas changé, sang et or.

*
* *

Trois jours après, comme il revenait de l'imprimerie assez tard dans la nuit, (il habitait toujours quai de Bourbon), d'un renfoncement où ils s'étaient dissimulés, trois ou quatre hommes jaillirent sans un cri. Jean-Paul eut l'impression que la maison lui tombait sur la tête, un liquide chaud l'aveugla et il sentit brusquement contre ses mains et contre sa face le trottoir rugueux et froid. Et puis il entendit le galop précipité des fuyards. Une vague de froid lui remplit tout le corps. Sensation de quitter la terre, d'être suspendu dans le vide. Et la mort, enfin, de la conscience.

*
* *

Quand il se réveilla, il essaya de soulever la tête. Elle était lourde et douloureuse. Une lampe violette brûlait au-dessus de lui. Une femme était à son chevet qui avait abattu sa tête sur le drap, et dormait, accablée de fatigue. Un reflet de la petite lumière violette tremblait sur son cou. Jean-Paul reconnut Wanda au parfum, fit un mouvement. Brusque, elle se releva et il vit tout près de la sienne la figure surprise, puis inquiète, de la jeune femme :

— Chut ! petit, ne parlez pas !

La tête lui faisait très mal. Une vis qui entrait par le sommet du crâne et qui virait à l'intérieur. Il ne pouvait pas lâcher l'oreiller. Mais il était content de sentir ses jambes et ses bras se mouvoir lentement. Et puis le souvenir lui revint. Il rit soudain vers Wanda.

— Les racistes? demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête.

— J'en étais sûr. Les risques du métier !

Et il retomba dans le sommeil ou la demi-mort dont il sortait, les volets noirs se refermant sur lui.

*
* *

Il faut les voir, ces deux femmes, séparées dans l'espace, mais occupées du même homme, l'une devenue infirmière et qui n'osera jamais dire à Jean-Paul que dans son délire, le seul nom qu'il ait prononcé et crié a été celui de Françoise ; l'autre, isolée dans sa chambre et

qui n'a plus d'espoir, mais se cramponne à un homme qui nage et qu'elle noiera avec elle si elle le peut.

Valette conta l'histoire à Françoise, et il essaya de la tourner en plaisanterie. Mais elle l'écoutait avec tremblement et geignit comme une bête sans oser demander des détails. Valette les donna, circonstanciés et apaisants, et une seconde fois voulut rire.

— Un moment, on a cru que c'était vous qui aviez fait assommer Jean-Paul.

Françoise hausse les épaules.

— J'ai d'abord, murmura-t-elle, à assurer la vie de celui-ci (elle caressa son ventre). Après, nous verrons. En tous cas, je ne veux pas qu'on touche un seul cheveu de la tête de Jean-Paul. L'homme est à moi. Quand l'enfant sera né, nous verrons.

— Bah ! quand il sera né... (Valette s'interrompit). Vous ai-je dit? (il s'interrompit encore). Mademoiselle Françoise, la vie est bien bête, je devrais vous dire...

De l'affection, certes elle en avait pour lui, mais néanmoins elle le regarda comme elle regardait toutes choses, d'un air tragique. Et puis elle laissa tomber ses bras le long de son corps, d'un air lassé.

— Dites toujours... ou plutôt, à quoi bon? mon pauvre Valette !

— Oui, à quoi bon? Mais ça ne fait rien, je puis toujours m'occuper de vous...

Du coup, elle s'humanisa, le temps de quelques secondes, considéra avec pitié ce sceptique, ce fanfaron de cynisme, se pencha sur cette âme racornie qui se mouillait et s'ouvrait pour elle seule :

— Pauvre homme, dit Françoise, vous êtes le meilleur, bien sûr !

Et puis tout de suite elle se méprisa elle-même pour avoir fléchi de la sorte, et comme elle arrachait en un tournemain et rejetait le sentiment à peine exprimé, Valette soupira et sortit.

XVI

LE PLAN TREIZE

Au début de l'été, la vie dans la maison Staline revêtit une allure passionnelle et presque forcenée. Grégory Staline maigrit et prit des tics, rivé à sa tâche, le nombre de ses machines triplé, une équipe de nuit formée, toutes ses réserves d'argent engagées. Ne quittant plus son bureau où sonnait et parlait sans arrêt le téléphone, il faisait furieusement ronfler sa basse dans ce chœur d'agités.

Jean-Paul organisait dans la petite chambre où son pas tard dans la nuit sonnait, un arsenal de pièces, de preuves, de photographies, de rapports ; chaque pièce était une dent, une griffe, un poignard, une poudre, une dynamite affreuse, et portait en soi une œuvre de mort et de sang ; et lui, au milieu de ces bêtes familières prêtes à mordre et à déchirer, se promenait, la main à leurs museaux, relevant les babines, tâtant les pattes, essayant les griffes, étudiant les crocs, relisant, annotant, commentant, et, dans le glapissement des phrases sèches, le murmure assourdi des aveux, l'éclatement des accusations, la fanfare des propos cyniques mêlés aux déclarations d'amour,

riant d'aise et faisant lever du champ des imaginations, à coups de bâton, en vols noirs, les cris funèbres des victimes. Que les victimes fussent pour un bon nombre ses amis de la veille, Jean-Paul n'en avait aucun souci.

Escousse, on ne le voyait plus, empressé qu'il était à une œuvre terrible et souterraine : il avait divisé la France en vingt cercles et levait une armée, aidé de vingt lieutenants et d'un chef d'état-major, Paul Rambert, un ancien officier de carrière, qui avait dû démissionner pour des raisons assez obscures et qui était fait pour commander un bureau d'opérations, « un troisième bureau », comme l'oiseau pour voler. Ce Rambert apportait à l'organisation de la guerre civile sur les bords de Loire ou de Seine les méthodes d'un conquérant du Haut-Niger. Avant tout, il étudiait Paris dont il possédait cinquante cartes dans une chambre qu'il occupait chez Grégory Staline. Il avait marqué les cotes, les défilements, les observatoires, les places d'armes ; il savait la valeur stratégique des gares, du Métro, du canal Saint-Martin, des égouts. Bourses, banques, ministères, préfectures, mairies, gares, lignes de chemins de fer, lignes téléphoniques et télégraphiques, postes de T. S. F., garages, boutiques d'armuriers, casernes, postes de police, sièges des associations politiques, il avait tout cela dans la tête et sur le papier. Et ses hommes de confiance faisaient chaque jour la reconnaissance des rues, des places et des maisons.

Il connaissait en psychologue l'esprit de chaque régiment, et dans les régiments l'esprit de chaque compagnie ; la force de résistance et de discipline de la police, la puis-

sance de chaque syndicat, la moralité et les besoins des chefs, les habitudes et la combativité des ligues, l'activité des groupements politiques. Par dix intermédiaires, il allait atteindre un mécontent aigri, exaspéré, prêt à conquérir par les armes ce qu'il ne pouvait atteindre pacifiquement. Et il nourrissait ce futur lanceur de bombes. Il y avait dans bien des familles un jeune homme, grave et sombre, ricanant à la table du père et qui, le cœur battant, accablé d'insomnies, attendait des choses merveilleuses : la minute qui viendrait promptement où telle figure indifférente croisée deux fois par jour se révèlerait celle d'un camarade de combat, l'heure où il devrait jaillir dans la nuit glacée de l'hiver ou dans le four d'un après-midi de juillet pour jouer au plus beau jeu du monde sa peau par les rues et les places.

Escousse vivait d'alcool et de silence, invisible durant plusieurs jours, et puis soudain réapparaissant dans l'ombre du corridor. Après ces retraites, il devenait bavard pour une demi-journée ; alors il commençait par rire et par se frotter les mains, et puis il exposait par le menu de très minimes détails comme exemples, et laissait entrevoir les grandes lignes de gigantesques opérations. C'était une vaste composition romantique, débordante de personnages, éclatante de couleurs sur lesquelles roulaient des fumées. Il évoquait des mouvements populaires, des acclamations et des tumultes, des défilés criaillants de femmes, ou des balancements de bannières ; les déroulements sous des balcons de pierre de longues foules brutalement coupées dans des cris et ressoudant leurs échines monstrueuses ; des places blanches brusquement noir-

cies d'hommes, les bras ballants et les figures fermées, l'œil dans l'avenir ; des bandes tapies dans un accroupissement bestial éclairé de reflets d'acier ; des tambours battant la générale et d'épouvantables tocsins, tandis que, dans des crépitements de mitrailleuses, des heurts lointains ou de proches déchirements de bombes, une locomotive sifflait, une gare s'emplissait de révoltés, des autos couraient comme des fourmis à la file ; et que des hommes en une cellule de silence, sous la lampe électrique, raccrochaient un téléphone, et cessant de parler à voix basse, éteignaient une toux sèche pour se grouper autour de l'un d'eux penché sur des cartes.

Escousse avait toute une police sous des dehors d'agences privées, disposait de toute une mêlée d'hommes de paille, de sacripants, de chevaliers d'industrie, de joueurs, de filles, d'indicateurs chassés des services publics qui le renseignaient et tremblaient devant lui.

Tout aboutissait à un centre de renseignements que dirigeait un ancien médecin tombé dans la misère et qui s'était découvert cette vocation sur le tard, un Normand, haut, fort, une tête carrée, des yeux inexpressifs derrière le lorgnon, une mâchoire lourde de dogue de Bordeaux et des mains d'étrangleur, sinistrement poilues ; le morticole s'appelait Bezeaux, et regrettait seulement de n'avoir pas sous la main un Louis XI à qui se donner. Ce visage sinistre plut à Jean-Paul et à Staline, pour son audace froide et résolue de vrai brigand, et ce coup d'ailes, cette envergure de vautour, uniquement préoccupé de pillage, mais qui voyait grand. De Bezeaux on aurait dit volontiers une grosse araignée noire au centre de sa toile, enregis-

trant la moindre impulsion, toujours aux aguets d'une proie. Il enveloppait ceux qui venaient le voir d'un regard plein de choses mortes.

Les mercenaires de Marbeaux formaient un groupe admirablement fort : Bezeaux, chef du service des renseignements, Valette, secrétaire de la rédaction du journal, Staline, maître de l'imprimerie et de la publicité, Jean-Paul et Wanda, directeurs de la propagande, Benavidès, agitateur au Parlement, Escousse, Rambert, Jean-Paul encore, organisateurs des formations armées ; tous travaillant dix-huit heures par jour, à faire l'opinion, à conquérir la Chambre, à gagner la sympathie des gens de finance, à créer ces nouvelles bandes républicaines qu'il allait bien falloir opposer à celles qu'on avait créées la veille, dont fort peu de membres les avaient suivis et qui demeuraient groupées sous l'œil vigilant de l'abbé Salviani, autour de Lucien Johannot, fils du grand Johannot, et du général Bordenave. Il est vrai qu'en partant, ils avaient emporté les chefs, la doctrine de guerre, les méthodes et aussi les dépôts d'armes, tous les papiers et, par un coup d'audace, la plus grosse partie de l'argent. Dès leur premier conseil, Marbeaux avait posé :

— Si vous levez des gardes civiques, vous ne pouvez qu'armer tous les partis. Or, les jeunesses vont à l'extrême-droite ou à l'extrême-gauche. Automatiquement, vous courez donc à la ruine en armant vos adversaires. La condition première de la réussite, c'est d'exiger le désarmement de tous les citoyens.

Il s'était tu. Benavidès avait poursuivi :

— Puis, appuyé sur certaines complicités parlemen-

taires et policières, il faut faire en sorte que 10.000 volontaires (entraînés et sûrs) soient prêts et que 10.000 fusils avec 100.000 grenades et 500 mitrailleuses soient stockés. Or, 10.000 fusils tiennent en 2.000 caisses et 2.000 caisses tiennent en 20 caves. Et Lénine a pris Pétrograd avec quelques milliers d'hommes, Bela-Kuhn, Buda-Pesth, avec 15.000.

Une même fièvre les faisait tous trembler, quand, assis à la table de bois blanc sur laquelle se dressait l'image de Marbeaux, absent et présent à la fois, dont l'âme forte et vorace battait leurs fronts, Staline, Benavidès, Jean-Paul, Escousse, Rambert, Bezeaux, Wanda, se cramponnaient à leur terrible ambition sous les yeux de Valette enthousiaste qui évaluait leurs muscles et pesait leurs volontés. Rochelle assistait rarement à ces dîners où l'on mangeait vivement par habitude en quelque sorte et pour avoir la force de s'exalter. Son élégance, son ironie, son égoïsme eussent fait tache au milieu de cette soldatesque. Il le sentait, et eux en étaient arrivés à ne pas cacher leur joie de son absence. Secrétaire et factotum de Marbeaux avec la promesse d'être son chef de cabinet, il se trouvait incapable de comprendre le style héroïque qui était celui de ses compagnons et de jouer le bagne d'un front serein. Il eût voulu que l'on employât la méthode du marchand qui dépouille dans les limites où le permet le Code, quand eux prétendaient arrêter le char de l'État comme des brigands, jadis, arrêtaient une diligence. Il servait de frein au chef. Cela causait des mécontentements. La maîtresse de Marbeaux, Régina Story, appuyait le Juif qui la servait auprès du patron.

Une lutte sourde commençait parmi les mercenaires sans pourtant nuire à leur cohésion et c'était à qui aurait, absolue, la confiance de Marbeaux.

Jean-Paul seul ne la désirait pas. Et pourtant quand Marbeaux rêvait d'un dauphin, que d'ailleurs il eut volontiers abattu, il regardait Jean-Paul.



— Eh bien, dit un jour l'abbé en entrant dans l'imprimerie, on conspire?

— L'abbé ! s'écria Escousse. Eh là ! qu'on lui verse à boire !

— Je suis entré en passant. Merci, je ne bois pas...

— C'est vrai, encore un vice ! Asseyez-vous ! A propos, l'abbé, dites donc, qu'avez-vous gagné dans l'affaire?

— L'affaire de l'express? Bah ! le titre de prélat domestique et la croix de Saint-Grégoire. Et puis quelque crédit. Des promesses. (Il déblaya tout cela d'un geste insouciant). Alors, on conspire?

— Et vous?

— Oh ! nous continuons à grouper nos sociétés de préparation militaire... On forme une centurie par jour. Les journaux ont dû vous renseigner.

— C'est réciproque.

— Cela finira par une bataille rangée, mon cher capitaine.

— Y tenez-vous, l'abbé?

— Mon cher, prononça lentement l'abbé, en politique c'est comme aux échecs ; mon avis est de jouer avec

prudence, et de bien ménager les coups. D'ailleurs les noirs valent les blancs, les blancs valent les noirs, tout cela n'est qu'une affaire de sport. L'essentiel, n'est-il pas vrai? c'est de ne pas abîmer les pièces, de prendre garde, quand on est vainqueur, à ne pas abuser de la victoire, et, quand on a été vaincu, de le reconnaître loyalement.

Escousse se mit à rire.

— Quand nous nous rencontrerons... dit-il.

— Nous manœuvrerons de notre mieux, acheva l'abbé, et puis il y aura un vainqueur et un vaincu.

Jean-Paul trouvait assez fort ce mépris souverain pour les idées dont le commun des hommes fait ses choux gras spirituels. Il ne pouvait se défendre d'admirer ces deux là qui en étaient arrivés à ce point d'avoir mis bas toute métaphysique au moins dans l'ordre politique ; de considérer les partis, les individus, comme des forces en action ; de remplacer la vérité par la loyauté ; et d'être, en un mot, des hommes de clan et des mercenaires. Il était heureux et fier d'être un de ceux-là, un des plus forts, et de sentir chaque jour s'élargir et durcir son âme de maître.

*
* *

Wanda desservait auprès de son père son amant, le seul sinistrement habile de tous ces forts, le seul rusé, mais d'une ruse petite, amateur de petits moyens. Elle continuait cependant de le voir régulièrement, par habitude et pour le surveiller.

— Benjamin, lui dit-elle un jour qu'en pyjama, il posait

avec des gestes sûrs son lorgnon sur la table de nuit, toi, je ne te vois pas en grand fauve !

— Ma petite, répondit Benjamin vaguement vexé, je ne suis qu'un homme et qui réussira.

— Eh ! eh ! Jean-Paul aussi, reprit Wanda.

La parade était venue, si brusquement, qu'elle rougit sur le coup.

Rochelle la regarda en dessous, jugea que le Corse avait impressionné cette imbécile, haussa les épaules et laissant flotter sa pensée, songea que Jean-Paul, instinctif, brutal et sauvage, avec un jargon puissant de pamphlétaire, mourrait assassiné ou épuisé par sa fureur. Pour Wanda, ennuyée d'avoir sacrifié à un enfantin désir de toucher l'adversaire, elle interrompit son mouvement qui était d'enlever ses bas. Elle eut envie de les remettre. Puis, tout occupée de ce qu'elle appelait ses devoirs, soucieuse de rester en place plus que de rencontrer son plaisir, elle prit un air digne, remisa ses enthousiasmes, fit signe à ses dégoûts de se taire, et devant Rochelle qui la regardait, enfoncé dans son fauteuil et la cigarette aux doigts, elle laissa tomber sa chemise avec une grâce parfaite et un indicible naturel. Alors, elle s'étira comme une chatte et bâilla en se mettant au lit.

Elle était grande et belle, les hanches un peu trop fortes, peut-être, les seins un peu trop lourds déjà, mais avec sa tête énergique, bien plantée sur un cou fort, ses épaules grasses, sa peau fine et blanche de blonde bien soignée, ses bras ronds, ses jambes longues, puissantes et musclées, son air de santé, sa robustesse, sa carnation de femme du Nord, son rire enfin, cette Staline était

certainement une des plus jolies filles que Rochelle eut possédées. Avec cela, de la tenue, de l'élégance, pas de méchanceté, son bon poids de finesse, héritage du père, et du tempérament. Rochelle que Wanda battait par le bon sens, la netteté et l'ampleur de ses vues, le goût des idées générales, mettait une assez basse vanité à l'estimer au-dessous de sa valeur. Peut-être aussi, impuissant à sortir de lui-même, ne savait-il rien voir. Il la jugeait tout juste une belle fille et encore ne le lui disait pas.

Mais, quand elle était seule dans sa chambre, Wanda tout en larmes, presque criante de fureur voluptueuse, disait et montrait aux murs quelle amante aux mains de Jean-Paul elle eut fourni. Les deux ou trois nuits qu'elle avait été sa maîtresse, elle ne l'avait point aimé et maintenant pourtant, le souvenir de ces voluptés trop brèves la transportait de bonheur. Parfois l'écrivain se laissait lui aussi recouvrir par cette vague de sentimentalité. La faiblesse passagère de Jean-Paul donnait libre champ à l'exaltation de Wanda. C'est ainsi que les voisins pouvaient parler d'un amour. D'ailleurs elle ni son ami ne s'apercevaient que leurs attitudes étaient observées, commentées, passées au crible. Il n'y avait plus que le père Staline pour vivre encore sur un mot du dernier hiver : « Jean-Paul n'a pas de maîtresse ! c'est une sacré force ! »

Seul un jour avec Jean-Paul, Escousse hasarda après avoir conté l'histoire :

— Ah ! cette garce de Wanda a mis le grappin sur Rochelle, mais le juif est malin ; il sait qu'il a mieux à faire ; quand il aura assez d'elle, il la repassera à un imbécile !

Les femmes, vois-tu, Jean-Paul !... (Il faisait la moue et hochait la tête). Les femmes, peuh ! c'est comme l'absinthe ou comme l'opium ! Si j'avais un conseil à te donner ! Mais je n'ai pas de conseil à te donner, tu es un homme !

Jean-Paul avait écouté sans souffrance, et une fois le premier réflexe éteint, sans étonnement. Mais il imaginait avec vivacité ces gestes qu'il ne verrait jamais et dont la représentation lui donnait la sensation d'un froid de couteau ou cœur. Eh ! il le savait bien que Wanda était la maîtresse de Rochelle ! Il regrettait seulement de ne pas connaître l'endroit où cela se passait, où cette belle fille se donnait à Rochelle, et peut-être en ce moment ; de ne pas pouvoir déshabiller mentalement Wanda avec assez de netteté, de ne pas vivre la scène avec plus de précision qu'il la vivait d'habitude, tout seul dans sa chambre, le front dans ses paumes. Ce regret-là, cette capitulation aux mains d'on ne sait quel démon intérieur, n'est-ce pas aussi une faiblesse, pire que l'autre? Jusqu'où va-t-il crouler, Jean-Paul?

— Tu es un homme ! répétait Escousse.

— Oui, oui, je suis un homme.

Mais, le capitaine avait à peine détourné son regard morne de grand reptile cruel que Jean-Paul cherchait à apercevoir avec un bizarre plaisir mêlé de rage inassouvie le glissement d'une jupe le long de deux belles jambes, un dégrafement sec sous un geste brusque, le craquement d'un meuble, un mot d'amour noyé dans un baiser, un froissement de toile, un soupir...

XVII

CONFIDENCES AU CRÉPUSCULE

Valette et Wanda accoudés au parapet regardaient mourir le jour, la Seine, de rose devenir opaline et les reflets rouges des lanternes trembler sur le dos humide du fleuve. La nuit mangeait les cimes des arbres et les toits des maisons. Paris piquait dans la nuit ses mille étoiles, tandis que le cœur désolé de Wanda s'accordait dans l'ombre avec le cœur tendre et musical du bohème embarqué pour la grande aventure.

La jeune femme, ce soir-là, faisait à Valette confidence de sa liaison avec Rochelle. Elle espérait qu'en échange Valette lui dirait ce qu'il savait de Françoise. Car Wanda tremblait pour Jean-Paul. Elle traversait ce terrible moment où l'amante la plus énergique affaiblit l'homme qu'elle aime, étant toujours à le tirer par le bras quand il se propose d'agir. Et puis, inconsciemment, elle livrait ce pauvre secret pour pouvoir mieux cacher la plaie de son cœur. Et ce sacrifice lui paraissait nécessaire.

Elle s'écoutait parler avec irritation et se dépêchait, car elle sentait grandir dans son cœur, à chaque minute,

la tentation de se taire et cependant elle désirait être parfaitement comprise et connue. Elle négligea le nom de l'amant, mais Valette le lui dit avec simplicité, et comme, brusquement inquiète, elle s'écartait un peu, son ami lui prit tendrement les mains :

— Paris, dit-il, est plein d'embûches, et l'on se trouve parfois espion malgré soi. Je vous ai vue, mademoiselle Wanda, embrasser Benjamin Rochelle sur la bouche et vous le dis tout net. C'est un spectacle assez commun dans cette ville, et vous ne m'en voyez pas autrement ému. Ce Benjamin a l'air honnête, instruit et fin.

— Il est peut-être, dit Wanda avec un léger tremblement dans la voix, bien qu'elle eut vite pris son parti de l'histoire du baiser, il est peut-être instruit et fin, mais sûrement, Valette, il n'est pas honnête. C'est une espèce de mari dont je ne devrais point dire du mal, mais je le crois faux.

Valette dit qu'il se pouvait. Et Wanda acheva :

— Heureusement que je le surveille !

Puis ils parlèrent de Valette. Le journaliste s'étendit sur ses nombreuses bonnes fortunes qui n'étaient dues, selon lui, qu'à la prompte intervention de l'argent. Et de fil en aiguille, sans trop s'en apercevoir, inépuisable en anecdotes, il mit Jean-Paul sur le tapis, raconta la vie du Corse dans Marseille, comme Escousse et Jean-Paul lui-même la lui avaient racontée, en sorte que Françoise s'étant naturellement introduite dans le récit, son portrait fut tracé, ses amours contées, puis son voyage. Enfin, dans la nuit qui les enveloppait, perdu au sein des ténèbres qui lui voilaient le trouble de son amie, Valette, enfiévré

d'éloquence, annonça la naissance prochaine de l'enfant.

Il disait qu'au bout de quelques semaines de Paris, pressée de questions, accablée de lettres par ses parents, menacée de visites, réduite à cacher son logement comme une bête apeurée, honteuse de son état, impuissante à rien gagner, traquée à la fois par les siens et par ses propres remords, pauvre, faible et comme cassée, Françoise s'était laissée couler dans le trou d'eau du désespoir. Valette l'avait vue écrire, posément, dans des attitudes résignées, lui confier des lettres, faire des paquets. Parfois il se jurait qu'il parlerait, mais que dire? Ouvrait-il la bouche ? elle venait tout contre lui, le regardait bien en face, haussait les épaules, se remettait à ses préparatifs de mort. Puis soudain elle avait des crises de sanglots, essayait de serrer désespérément sa taille, ne demandait plus de nouvelles de Jean-Paul, maigrissait de tout le corps, sauf de ce ventre qu'elle considérait avec stupeur, enlaidie de visage, de formes et de démarche, lourde et embarrassée. Un jour elle avoua, elle cria son désir d'en finir.

A ce point de son récit, Valette s'arrête, lève le doigt en l'air et dit :

— Si j'eus été un bon ami !...

— Mais, interrompt Wanda, les mains plaquées aux épaules maigres, assurément vous avez été un bon homme... hein? mon vieux...

Sa voix tremble, et Valette plus bas :

— Assurément et voilà ma faiblesse. Car j'eus dû soupirer et détourner les yeux. Entendez-vous Françoise me dire : « Oui, n'est-ce pas? C'est le mieux. » La voyez-vous

descendre l'escalier, le bruit de son pas décroissant sur les marches tandis que, penché sur la rampe, votre Valette aurait salué l'ombre de la victime dansant dans le corridor? Et puis, dix ou quinze jours après, je serais allé la reconnaître à la Morgue. Solution qu'elle trouvait alors raisonnable... La liberté pour Jean-Paul, et pour Françoise le grand bonheur. Car celui qui doit venir... (il hocha la tête) le pauvre !...

— Ah ! dit Wanda extatique et regardant par-dessus les toits dans un ciel criblé d'étoiles, il sera brun avec des yeux noirs ; je le vois rire... du rire de son père, et vers ses quinze ans promener sur les quais grouillants du Paris de demain (ce quai-ci peut-être?) la même ardeur fiévreuse et la même soif de pouvoir...

— La sentimentale ! songe Valette ennuyé et charmé. Mais moi-même...? (Et il continue :) Le jour que la pauvre petite là-bas, m'avoua ses idées de suicide, je la pris par le bras, je lui dis : « Françoise ! »

— Françoise? (Wanda se penche, ivre d'amour.)

— Françoise, vous ne ferez pas cela. En finir? Ah ! mon petit, attendez trois mois. Dégager la route devant Jean-Paul? Eh ! ma chère, nous élèverons l'enfant, et jamais lui ni le père ne sauront rien. Vivre en attendant? Françoise, ne suis-je pas là?

Wanda en est aux larmes. Le regard dont elle caresse le compagnon de sa promenade est le plus doux que Valette ait jamais connu. Des deux mains elle s'appuie sur ce bras osseux, et, à écouter ce grand fou, elle oublie de respirer !

— Elle ne m'eut pas obéi, continue Valette, bien que

pourtant j'aie cru devoir lui représenter la mort, toutes les morts de façon si terrible, avec des mots tellement crus d'anatomiste et vraiment une telle impudeur que je la voyais affolée et criante presque, hérissée de tout son poil, non elle ne m'eut pas obéi ce soir-là et peut-être... quand soudain, ses yeux s'agrandirent, elle demeura immobile, la main étendue, un divin sourire embellissant son visage. Doucement, avec des mouvements tendres, elle se dévêtit à demi et demeura, m'imposant silence, étendue sur le lit dans l'attente de je ne savais quel merveilleux événement. Soudain, les yeux perdus dans l'infini, elle prit ma main et l'appuya, à travers sa chemise, sur le ventre déjà gros, rond et dur comme un ballon.

« — Ah ! disait-elle, ah ! mon ami !...

« Et son visage s'éclairait. La bouche, les joues maigres et le cou gonflé étaient décorés d'une immense ferveur. Contre ma paume, quelque chose frappa, oh ! un coup léger, indécis, puis ce fut contre la pulpe de mes doigts, un ballottement vague, incertain, et enfin, avec un étonnement mêlé de quelque dégoût vite rejeté, je sentis, surpris, retenant mon souffle, immobilisé sous le regard charmé de Françoise qui, la bouche ouverte, m'épiait maintenant et semblait jouir de toute sa chair, je perçus comme le remuement d'un être invisible qui paraissait ramper, nager, d'un reptile caché, d'un poulpe mystérieux dont ce ventre était la caverne et qui, au beau milieu de notre discours, dressait silencieusement son geste impératif et doux et dictait sa tendre volonté.

« — Ah ! Françoise... lui dis-je.

« — Ainsi soit-il ! répondit-elle.

Valette se tait. A son bras, Wanda s'appuie un peu plus ; elle est toute penchée sur lui maintenant, et son regard d'abord posé sur le conteur, s'éclaire, s'emplit d'eau ; ses yeux alors se tournent vers la terre. Sa main serre la main du journaliste qui, satisfait au fond de la voir toute semblable à lui, songe, empêtré de logique :

— Parce que j'ai été bête, bien bête (pardonnez-moi, déesses des politiques et des ambitieux !), cette fille plus sentimentale encore que moi, m'admire et m'aime. Ah ! Jean-Paul ! beau cœur inflexible et dur !

Il hausse les épaules, et, déchargé de son secret, il se hisse lentement à petits coups, des abîmes de la crainte, puis tout heureux, au bord du quai, se redresse et siffle entre ses dents. Quelque part, dix heures sonnent. Wanda et Valette s'en reviennent, doucement, multipliant de petits pas très heureux, et plus grands amis que jamais, puisqu'ils n'ont plus rien maintenant de caché l'un pour l'autre.

XVIII

LE PIÈGE A RENARD

Jean-Paul éccuta buter et jurer dans le corridor. Un inconnu qui ignorait la mauvaise marche, et qui maintenant grognait et jurait encore. Le jeune homme ouvrit la porte et devant lui se détachèrent la silhouette haute et la barbe rouge d'un Benavidès essoufflé.

La main au côté, plié sur la droite, Benavidès se jeta dans le fauteuil et Jean-Paul se tint debout devant lui. Le député, maigre encore d'une longue convalescence, (une pleurésie purulente après un coup d'épée dans la poitrine), avait la mine mauvaise du lutteur vaincu, avec un air par là-dessus d'homme qui se défie, espionné et traqué, que Jean-Paul ne lui connaissait pas. Les saluts échangés, il regarda les notes, les documents, quelques lignes manuscrites, et, sa respiration reprise, la main posée à plat sur l'amas des dossiers, il hocha la tête et dit d'une voix courte :

— Évidemment, nous avons contre eux bien des papiers, mais, mon petit, (il cligna de l'œil), si tu savais ce qu'ils ont !

Jean-Paul ne broncha point. Peut-être qu'il imaginait mal.

— Concussionnaire ! reprit Benavidès, mais qui n'est pas concussionnaire? Comment peut-on, au cours de dix années de vie publique, et si l'on a voulu le succès prompt et total, n'être point concussionnaire? La morale publique n'est point la morale privée, que diable ! et bien que l'on ne doive nous juger, nous, hommes politiques, que selon la morale de nos assemblées, un beau jour, n'est-ce pas? trente bourgeois excités par un capucin vous traînent devant trois juges.

Il se tut, rouge, porta de nouveau la main à son côté, et respira plus rapidement.

— Des histoires? s'informa Jean-Paul d'un ton léger.

— Tout le monde, reprit Benavidès, est concussionnaire. Tout le monde a eu des relations avec l'étranger, voire avec l'ennemi. Et pourtant, mon cher, Bezeaux le sait, le dossier contre nous est constitué.

Jean-Paul ne broncha point davantage, se contraignant à l'immobilité et au silence, toujours debout. Mais il eut la vision brusque de cette cave Staline où douze cents brownings étaient rangés près de vingt mille cartouches et de cent caisses de grenades (et ce n'était pas la seule qui eût été transformée en arsenal)... ; il revit d'un coup toutes ces « Sociétés de tir » dont les membres s'exerçaient tous les dimanches à Meudon, à Charenton, à Bagneux, à l'Haÿ, toutes ces permanences, et les trente centuries déjà formées ; et puis l'organisation bleue avec ses cartes, ses plans, ses archives et son état-major, et il comprit tout de suite que la moindre perquisition entraînerait la ruine du système. Rapidement son esprit fit défiler les hypothèses. Que Cahuzac, le ministre de

l'Intérieur voulut désarmer les Bleus, comme se nommaient les hommes de Marbeaux, évidemment non, surtout au moment où le péril communiste se faisait pressant. Mais Cahuzac ne pouvait-il pas essayer d'arrêter Marbeaux pour entente avec l'étranger, quitte ensuite, lui, à devenir le chef des Bleus ? Le geste eut bien été dans la manière du Gascon.

— Où il est ce dossier? criait l'autre. Tu demandes où il est? Eh bien, je vais te le dire ; il est chez Cahuzac. J'entends dans ses papiers personnels. Seulement, voilà ! Tout le monde le paierait un million. Mais Cahuzac sait que nous le paierions deux, et il a besoin d'argent pour ses garces. Et puis il guigne la présidence et se demande, l'imbécile, s'il ne pourrait pas s'entendre avec nous. Et puis aussi il craint, s'il avait en mains l'armée bleue, de ne pas savoir s'en servir. Alors, il hésite, pris entre le fauteuil et la jupe. Ce que pourrait le Gascon, si nous ne payons pas, c'est produire le dossier lui-même. Or, mise au jour égale bataille et nous avons des crocs. Sûr de la victoire, sûr, entends-tu? puisqu'il combat au canon contre des poignards, il craint tout de même nos cris et nos dents. Il n'est pas un homme à scandales, vigoureux, véhément et dur, et il préférerait composer. L'imbécile ! Les pièces sont d'une netteté parfaite ! Qu'il les produise et il n'y aura pas un de nos hommes sur cent qui se détournera de nous parce que nous avons de bons mercenaires, mais adieu l'opinion publique ! Des pièces sérieuses ? Ah ! Jean-Paul, si nous avions les mêmes contre eux ! C'est écrit, mon fils, comme sur un tableau noir. Les preuves de notre complot,

comme ils disent, ils les ont, et le résumé de toutes nos affaires de Bourse par-dessus le marché. Et une vingtaine de dossiers constitués au hasard des protections parlementaires. Nos adversaires nous diront en roulant des yeux : « Vous avez trafiqué de votre influence ! » Eh ! oui, n'est-ce pas, mon influence ! Comme si ce n'était pas mon capital à moi ? Mais jamais ils ne voudront comprendre.

Ici Benavidès se renversa sur sa chaise et rit en se tapant les cuisses. Puis il reprit, plus grave, avec une certaine ampleur :

— Mais il y a pire. Trafic d'influence, ce n'est rien. On nous reproche : 1° nos relations avec l'étranger, surtout celles que nous avons nouées en Allemagne ; 2° l'enlèvement de la réserve que les droites avaient en banque (çà, c'est ton crime, paraît-il, à toi, Jean-Paul, pillard ! Et il faut avouer que tu as bien tout raflé) ; 3° certaines constitutions irrégulières de sociétés et les levées d'argent que nous avons faites ; 4° enfin, notre organisation armée dont on voudrait faire une organisation d'État ayant son chef à l'intérieur, soit Cahuzac. Liée à cela, l'idée d'un complot. Inutile de te dire que nous accepterions facilement de faire passer nos formations armées sous le contrôle de l'État si nous avions l'Intérieur et pour longtemps. Sinon, nous ne saurions l'accepter. Tu me diras qu'en toute hypothèse nous ne craignons pas grand'chose parce que nous pouvons toujours faire marcher notre garde civique contre l'État. Nous ne pouvons pas, Jean-Paul. Notre garde civique est peu nombreuse. Cahuzac dispose à Paris de 15.000 policiers et de 30.000 hommes. Un coup de barre

à droite, et il aura en deux jours tous les hommes de Bordenave. Un coup de barre à gauche, et toutes les centuries communistes marcheront avec lui. Dans la rue, la police contre nous, nous serons battus. Et puis nous n'avons pas intérêt à verser le sang. Brumaire n'a pas été sanglant. En somme, nous ne pouvons pas employer la force et il ne faut cependant pas que ces papiers-là restent dans la poche du Gascon. Comprends-tu ? Nous sommes sur un tonneau de poudre, à la merci d'une allumette, et l'allumette, c'est Cahuzac qui la tient !

Dans le silence, la porte s'entr'ouvrit et l'on entendit le tumulte sourd et voilé des marchines qui ronflaient, tandis que criaient les feuilles fraîchement imprimées.

— Je poursuis, dit Benavidès maintenant debout... Assieds-toi, continua-t-il, en jetant par habitude un regard féroce sur Jean-Paul. Et puis il commença d'arpenter la chambre un assez longtemps sans parler. — Primo ! le dossier est constitué ! Secundo, Cahuzac a mis de côté et probablement gardé sur lui les deux ou trois pièces essentielles. Tertio, nous ne voulons acheter ni composer, sinon à toute extrémité. Pénétrer chez lui pendant son absence. Ça ne donnerait rien. L'assassiner? Trop grosse affaire pour un si petit bonhomme ! L'enlever? Eh ! eh !... en tous cas, il faudrait faire vite... Le mieux ne serait-il pas...? Il faudrait régler l'affaire sans que Cahuzac s'en aperçut... (Et Jean-Paul demeurant silencieux). — Une femme ! lui jeta-t-il dans la figure.

Ils se taisaient. Benavidès occupé maintenant à considérer le dos d'un livre paraissait indifférent à la question.

Et dans la cervelle de Jean-Paul, l'image se dessinait d'une femme forte au cœur d'homme, d'une Judith enlevant non point la vie, mais tout de même la puissance de nuire à ce nouvel Holopherne. Seulement, cette femme demeurait dans l'ombre, cette figure héroïque n'était qu'un souvenir de collège qui n'avait point d'état-civil :

— Une femme? mais vous seul pourriez la connaître.

— Enfant ! dit Benavidès soudain riant. Je te parle d'une femme sûre, sûre, répéta-t-il.

Le visage de Jean-Paul reflétait la plus parfaite ignorance. Et le député :

— Il y en a une qui... enfin, oui... ferait l'affaire, et que tu connais, mon petit... et que tu as pensé peut-être même... (il rit) non?

Jean-Paul soudain la vit dans un éclair des yeux de Benavidès. Elle passa une seconde et disparut, mais il ne put retenir son nom :

— Wanda !

Puis il s'écouta le crier, et finit sur un beau sourire de dédain. Il se souvint de mots très doux, de pressements de main, de baisers, de troubles, de rougeurs, de toute cette défroque de l'amour à quoi l'on s'attarde, oripeaux évidemment, mais qui vous costument joliment, qui vous changent à vos propres yeux, vous font dire plus tard :

— Tout de même, quel joli carnaval !

Qu'il désirât encore Wanda, pourquoi se le cacher à soi-même? Mais que vaut-il, ce désir? N'est-ce pas le simple instinct du mâle? Et réellement l'objet est-il

unique? D'ailleurs, avoir laissé Françoise pour prendre Wanda, quel manque de logique, et comme ce serait indigne d'un homme! Et s'il était juste et bon d'avoir abandonné la première, ne serait-il pas ridicule, toute morale à part, de porter quelque intérêt à l'autre? Qu'avait donc dit Escousse? « Rochelle la passera, quand il sera fatigué d'elle, à un imbécile ». Ah ! ah ! on ne connaissait pas Jean-Paul ! Où Escousse avait-il pris que Jean-Paul fût amoureux de Wanda? Restaient les sens. Bah ! les sens en politique !...

Jean-Paul se crispa dans le sérieux, jusqu'à ce que Benavidès eut effacé son sourire un peu sot, et puis il se leva et dit avec une pointe d'insolence :

— Impossible de mieux choisir, cher ami ! Voulez-vous que je vous envoie la fille?

Valette eut été là, il eut applaudi à ce ton. La phrase parut à Jean-Paul aisée et forte. Il se la répéta intérieurement. Pouvait-on mieux dire à la fois qu'on était maître de Wanda et qu'à cette esclave après tout, on ne tenait pas? Brusque, il la pria par téléphone de venir. L'instant d'après, elle était là. Et tout de suite, Benavidès parla, présenta le problème, définit l'unique solution.

Tandis qu'il parlait, Wanda assise, les jambes croisées, paraissait ignorer Jean-Paul. De vrai, elle ne pensait qu'à lui. Elle ne délibérait pourtant pas. Son parti avait été pris dès le premier mot de Benavidès. La nécessité du sacrifice lui était apparue, mais elle n'y attachait pas un prix énorme et n'imaginait point qu'elle put être après cela méprisable aux yeux du Corse. Tout de même, elle voyait là l'évidente conclusion d'une intimité très

douce, et cette brusque rupture l'émouvait au point qu'elle cherchait à s'étourdir par la discussion. Et puis le danger était là : Françoise. Wanda pouvait passer pour un antidote, mais maintenant... Il n'y aurait plus que Françoise et la politique face à face. Qu'un échec survienne et qui sait ce que fera Jean-Paul? S'il ne versera pas dans l'ornière d'une vie médiocre? S'il ne retournera pas à ce qu'elle appelle le fumier, sous le signe de Françoise ?

Wanda, la voix brève, tranchante, interrompait par instants le député, demandait une précision, réclamait une date, prenait des notes, mâle, autoritaire, avec toujours ses yeux durs sur l'homme comme une double garde, un double espion. Cela dura deux heures et tourna à l'interrogatoire. Benavidès debout et assez gêné pour essayer de couvrir son embarras de gestes inutiles, faisait effort pour répondre clairement. A la fin, Wanda ne paraissait point fatiguée, mais ivre d'une sorte de fureur joyeuse. La voix du député s'enroua. Il voulut conclure :

— Alors, mademoiselle, c'est dit?

— J'en fais mon affaire !

Et tandis qu'il poussait un soupir de bien-être, les yeux clos soudain, prêt à demeurer là et à chauffer sa paresse, elle se leva.

Comme ils traversaient le jardin, Benavidès ne put y tenir. Le politicien joyeux d'avoir mené à bien sa négociation, le sensuel excité d'être demeuré si longtemps de nuit, dans le silence, en présence d'une belle fille et sans avoir obtenu un sourire d'elle, le mauvais psychologue persuadé que cette fille qui allait risquer le coup avec

Cahuzac et qui avait passé par les bras de Rochelle et peut-être par ceux de Jean-Paul, ne pouvait être farouche à son égard, ces trois êtres-là se réunirent et furent du même sot avis.

Bien qu'embarrassé de son manteau et de sa canne, Benavidès, prenant Wanda à bras-le-corps, lui posa brusquement un baiser sur la nuque. D'un coup d'épaules brutal, elle se dégagea et les poings serrés, tournant vers lui un visage empourpré :

— Imbécile, dit-elle.

Il la vit faire quelques pas, ouvrir sa porte, pénétrer chez elle, jugea que tout était gâché, qu'il avait perdu la partie, ou pour le moins compromis la victoire, quand elle se retourna, les traits soudain reposés, dressa le doigt :

— N'oubliez pas d'avertir Bezeaux, demain... dit-elle. Qu'il mette au point cette affaire là...

Et comme il saluait, et que cette voix mâle vrillait encore ses grandes oreilles, Wanda lui claqua la porte au nez.

*
* *

En s'éloignant, il croise une silhouette falote sur le trottoir. C'est Valette, retour d'une petite chambre du Quartier Latin où coud une lourde jeune femme que le journaliste endort à peu près tous les soirs de gais propos et de bonnes raisons. Eh oui ! Le cynique Valette n'a pas été retrouver une maîtresse d'occasion, mais parler à une jeune fille active, désolée et farouche. Car, au fond de la scène où s'agitent Jean-Paul et les autres,

une petite forme noire se tient, immobile, qui n'a pas de rôle à jouer, et ne doit que se tenir là. Elle fait partie du décor, figure inconnue des acteurs, et assiste aux éclats d'une fureur qu'elle ne comprend pas, aux efforts d'une ambition qu'elle méprise. Presque tous les jours, Valette se détache de la scène pour mettre Françoise au courant. Elle attend, prostrée, toute à sa douleur, bornant sa vie à suivre des yeux la course d'un jeune homme exaspéré. Mais elle ne le perd point de vue. Dans son ventre quelque chose roule et se heurte aux parois, décoche un coup de poing ou un coup de pied. Chacun de ces coups est un rappel à la fois et un avertissement, coup porté à son orgueil, enseignement de haine qui convulse un beau visage et fait se tordre des mains folles. Elle a peur parfois de ce qui va arriver nécessairement, elle voudrait comme revenir en arrière. Ce danger si près d'elle la fait humainement trembler ; elle pleure, pleure... puis se calme, reprend son front barré... tout lui paraît bien... elle attend. Elle attend, et l'oreille tendue, comme tout le public, à la voix de Jean-Paul, elle se tient dans l'ombre de l'arrière-scène, immobile, figure inconnue des acteurs, assise au pied d'un portant.

XIX

ON FORGE L'ÂME ET LA CHAIR

Cahuzac était de ces hommes qui ne sont pas tout d'une pièce, ne fonderont jamais leur unité, n'y songent pas d'ailleurs, et desquels on peut tout attendre ou tout craindre selon qu'ils sacrifient à une brusque fringale d'ambition, ou à de certaines passions basses. Venus par erreur à la politique, étant nés pour être des amoureux, et se maintenant aux affaires plutôt par snobisme et vanité d'acteur que par véritable passion du pouvoir, ils ne savent renoncer à l'état qu'ils ont rencontré d'aventure, ni tuer en eux le vieil homme, aimable, superficiel, sceptique et libertin.

Celui-ci, devenu député et ministre, honnête homme au surplus selon le monde et les Parlements, et tenant dans ses mains toutes les foudres de l'État avec devant lui le bel exemple de Fouché et pas un Napoléon pour le traiter de scélérat, ignorait Fouché et ne savait que faire des foudres. Au pouvoir, il montrait sous une éloquence abondante et facile, une âme molle d'amant mondain. Ce faux aventurier, intimement mêlé à la bohème où s'était roulée sa jeunesse, gardait du vieil étudiant cette lubricité

solitaire qui le poussait le soir, dans le désert des petites rues, à la recherche de quelque jupe. Il perdait son temps, ministre à quarante ans, à faire la cour à la première venue : marquise, danseuse, mannequin, trottin ou femme de chambre, dans le style d'un collégien. Pourvu d'élégance plus que de beauté, de vanité plus que d'orgueil, d'éloquence plus que d'intelligence, il était avec cela comme hésitant toujours entre un geste d'autorité et celui du hussard troussant la fille qui passe à portée. Au fond, d'une lâcheté qui n'était que mollesse et paresse, capricieux, féminin, amoureux d'opéras et des mille grâces de la plastique, esprit en arabesques, riche, mais sans rigidité, et qui ne cherchait qu'à s'ordonner autour du trait droit d'une âme forte, comme les serpents de Mercure autour du caducée.

On disait Cahuzac un homme d'État pour une certaine habileté de riposte et quelque véhémence oratoire. Il laissait dire, heureux de ce rôle de dernière réserve de la République, probablement convaincu. A la Chambre, il affectait un air presque militaire, un port de tête à la Barras, insolent et hautain. Réellement la lutte ne lui plaisait pas, trop sec pour aimer et trop énervé pour haïr, ne sachant point se dévouer, sceptique à l'égard des dévouements d'autrui, considérant d'ailleurs tout homme comme bâti d'une chair aussi molle que la sienne, d'un esprit aussi lâche que le sien. Il détestait Marbeaux à qui il était indifférent, mais moins que tel bellâtre qui lui prenait de ses maîtresses, et il ne réagissait guère que par des mots plus plaisants que cruels. Par ennui de se battre, pour le désarmer, volontiers il l'eut pourvu. On lui savait

de vieilles liaisons qu'il traînait après lui, dans un bruit de chantages, et jusqu'à ce jour, ce caractère faible, cet amant des mille et une, trop lourd de boisson un soir sur deux, n'avait point rencontré l'ambitieuse ardente et dure, Maintenon, Châteauroux, Tallien, qui l'eût jeté en selle et forcé de courir.

Marbeaux, informé par Benavidès de l'acceptation de Wanda et après avoir vu la fille de Grégory Staline, avait dit à Jean-Paul :

— Il est heureux qu'elle soit des nôtres et partisane jusqu'à un certain point, car sa violence de sentiments et son intelligence ambitieuse serviraient d'excellentes béquilles à Cahuzac. C'est une de ces femmes qui savent jouer de leur chair, et ne se donner qu'au prix du pouvoir. Et elle renforcerait sérieusement ce ministre-là. Elle montrerait des muscles trop saillants en prenant le volant, et pour tout dire aurait un peu trop de poigne, mais quelle merveilleuse allure, souple et forte, de bel animal, et dans cette activité d'aristocrate, dans cette promptitude à commander, quel ruissellement de sang !

Cela d'un air assez inquiet. Jean-Paul avait souri en haussant les épaules.

*
* *

Wanda s'amollissait aux mains des masseuses. Elle soignait son corps, et, dévêtue devant la psyché, admirait le bel instrument de mort qui allait tuer Cahuzac. La joie du prochain triomphe assouplissait sa taille et faisait plus voluptueusement rouler ses hanches. Dans sa chambre

elle répétait son rôle avec devant elle un imaginaire Gascon. Près d'elle, Jean-Paul se troublait, impuissant à rien faire, trop orgueilleux pour rien s'avouer, la fuyant au point d'aller coucher à l'hôtel, et Valette, quand passait près de lui cette déesse de l'amour enfiévré, sautait sur son chapeau et courait voir des filles. Un jour qu'elle traversait devant eux qui travaillaient, le bureau de Staline :

— Je la marierai, dit le vieux à mi-voix, avec un ministre.

Et Valette, levant de dessus les papiers qu'il froissait un œil lubrique, lui accorda qu'elle était digne plus que d'un ministre, d'un roi.

— Théodora, dit-il, n'était qu'une servante, mais qui rencontra Justinien. Souhaitons à Mademoiselle Wanda une heureuse rencontre et soyons en paix sur elle qui possède presque autant d'esprit que de tempérament !

Jean-Paul se demandait, quand il se surveillait mal, quel pouvait être l'état d'esprit de Wanda qu'il voulait voir héroïque et sacrifiée. Il la savait pourtant maîtresse de Rochelle, figure maintenant pour lui de cette bourgeoisie égoïste avec déjà au ventre les vers qui la mangeront. Et puis, il se traitait d'imbécile pour se préoccuper de pareilles niaiseries, mais, cette idée poussée hors de sa tête, aucune autre n'y rentrait ; un vide effrayant s'installait, et Jean-Paul demeurait à vivre sans savoir qu'il vivait, des heures et des jours. Wanda avait demandé qu'on ne mît pas dans le secret Rochelle, seul ainsi avec Staline à ne rien savoir. Cela n'avait pas été sans plaire à Jean-Paul. Pour Marbeaux, il paraissait tout ignorer, alors qu'il était au courant de tout, capable de ne rien

montrer, mais l'œil arrêté depuis quelques jours sur la jeune femme.

Craignant que son amant eut quelque soupçon, elle continuait d'aller chez lui qui semblait lassé d'elle, n'osait le lui dire, et se bornait à la laisser seule fréquemment dans sa garçonnière. Trop plein de lui-même pour observer et pénétrer sa maîtresse, Rochelle craignait tout bêtement un collage et songeait à rompre. Il eut souhaité des reproches. Elle se gardait de lui en faire et ne voulait rien voir ; plus souriante et plus facile que jamais, elle passait ses après-midi chez Rochelle sur une chaise-longue à fumer des cigarettes, et semblant avoir complètement oublié la politique, elle croissait chaque jour en grâce voluptueuse et en beauté.

Valette n'accordait pas à l'amour plus qu'il ne mérite, et comptait le prix des œuvres de chair au plus juste. Toutefois le sacrifice de Wanda qu'il comparait à celui d'Iphigénie lui paraissait surhumain. La vérité est qu'il aimait à la fois Jean-Paul et mademoiselle Staline et qu'il avait découvert, si myope qu'il fut, la lutte que menait Wanda contre son amour, le supplice de ce fauve enchaîné que la jeune femme enfermait, battait, martyrisait, mais qui tout de même rugissait par instants. Seulement il comprenait mal un tel martyre, n'en voyait pas la profonde nécessité. Son affection pour les deux n'en était pas diminuée, mais chaque soir, il se jurait d'empêcher Wanda de... De quoi faire, imbécile?... Valette se disait à lui-même :

— Valette, tu es un homme, un pauvre homme, rien de plus ; ceux-ci : le garçon et la fille, sont des demi-dieux ;

ne te hasarde pas à mettre entre ces disputes de roi le paravent de ta sotte pitié.

Ainsi raisonnait la sagesse de Valette. Un jour il se dépouilla d'elle pour dire à Wanda, et, philosophiquement parlant, il était tout nu, couronné de folie petite et sordide :

— Mademoiselle Wanda...

— Je sais.

— Mademoiselle Wanda, répéta ce fou, presque fermement, ce que vous comptez sacrifier sans doute est peu de chose, mais songez quel ridicule si vous alliez échouer !

— Aussi n'échouerai-je pas.

Valette chercha dans son esprit un solide argument et n'en trouva que de religieux ou de moraux qui ne pouvaient avoir aucune prise sur l'esprit de la jeune femme. Tandis qu'il s'évertuait :

— Judith, lui dit-elle, ne fit-elle pas ainsi au siège de Béthulie contre le chef de bandes Holopherne? avec cette différence et cette aggravation qu'elle tua l'homme. Ne sommes-nous pas d'accord sur le but? Quant aux moyens, la perte est nulle... Alors?

— Allez donc, avoua Valette, et dépouillez ce ministre. Je ne sais plus m'étonner. On nous parle, continua-t-il à la cantonade, du XVI[e] siècle et des Borgia : la République ne me semble rien devoir aux pires des Papes, et nous vivons vraiment sous le règne de Claude l'imbécile gouverné par Messaline et quelques drôles affranchis !

Wanda rit et demanda, soudain très petite fille :

— Croyez-vous qu'il m'aime?

— Possible, mais il aime encore mieux le pouvoir. C'est là sa supériorité sur Cahuzac.

Wanda le regarda longuement, fit oui de la tête et reprit avec une nuance de dépit :

— Benavidès a essayé de m'embrasser dans l'escalier.

— Aussi, n'a-t-il qu'un rôle de second ordre et vous voyez que Marbeaux ne le regarde pas comme le dauphin. Il n'a pas l'éducation des maîtres.

— Pauv' papa ! soupira Wanda.

— Monsieur Staline, répondit Valette, en tant que partisan, ne saurait être mécontent de l'aubaine ; en tant que père, il pourra se fâcher ; c'est l'ordinaire des hommes que les filles de leur esprit leur paraissent odieuses quand elles prennent l'apparence des filles de leur chair.

Elle rit du mot, et son rire s'acheva en un frémissement douloureux des lèvres, car elle avait soudain perçu sous le comique, la cruauté de la chose. Valette se trouvait ému et dans le silence où ils se complaisaient tous deux, le bohème hissait une par une du fonds de sa mémoire les images des femmes qu'il avait aimées, et les comparait avec dégoût à cette belle fille.

Il n'en avait pas ressuscité vingt que Wanda le quitta, rompant la chaîne. La nuit d'après, Valette fit transporter Françoise à la Maternité.

XX

DÉCHIREMENTS

Pendant deux jours, Wanda fut éprouvée d'accès de tristesse la traînant presque jusqu'aux larmes, et coupés d'accès de gaieté dont les éclats retentissant aux oreilles de Jean-Paul, jetaient une sombre fureur dans son âme. Puis soudain Wanda redevenait mélancolique et le jeune homme accablé. Entre temps elle forçait Valette à lui servir de partenaire. Comme le père Staline cette saison-là courait Paris, Wanda venait dans le bureau du premier étage où travaillait le journaliste et, prenant un livre, paraissait lire une heure durant. Mais une heure durant elle écoutait le pas de Jean-Paul sonner dans la chambre au-dessus. Jean-Paul inactif, inquiet, préoccupé, la devinait en bas, et pour tout l'univers ne fut pas descendu. Allant vers une sorte de mort, elle souhaitait que Jean-Paul l'aimât auparavant, parce qu'elle croyait pouvoir puiser du courage dans cet amour et goûter là un dernier bonheur, mais lui, savait qu'à s'attacher à cette belle fille, même par les seuls sens, il se fut irrémédiablement affaibli.

Car, au moment même où il allait sacrifier Wanda,

Jean-Paul s'apercevait bien que s'il la sacrifiait si aisément, ce n'était pas par héroïsme. Essayant de se donner une définition de l'amour, il se proposait celle-ci : on aime quand on ne met rien au-dessus de l'objet aimé. Or il s'avouait que l'objet aimé était le pouvoir et la volupté d'agir étroitement embrassés, que combattait une forme légère, une image incertaine : celle de Françoise. Pour Wanda, elle est une des mille choses précieuses de la création que le soldat laisse au bivouac.

Seulement, il lui fallait tout de même faire effort pour l'abandonner, et c'est pourquoi il fuyait la jeune femme, mais la solitude ne suffisait pas à le calmer ; alors il se livrait au souvenir de Françoise qui montait en lui à grands flots sourds comme l'eau dans une écluse, et en quelques instants effaçait le reste du monde.

Un jour, après une de ces attentes trop longues, durant laquelle vingt fois la porte de la salle de rédaction s'était ouverte sans que jamais le pas ferme du jeune homme suivît le cri lamentable du vieux bois, Wanda, revenue dans sa chambre avec Valette devant elle qui lui faisait des contes, prit prétexte d'une phrase futile pour se fâcher. Ce fut aussi rapide qu'un coup de feu, et d'emblée, cette fureur qui ronfla une ou deux minutes, atteignit son maximum.

Elle avait saisi Valette au collet. Elle lui reprochait, une écume aux lèvres, de n'avoir point de cœur puisqu'il ne voyait pas combien elle souffrait, en un mot, de ne pas l'aimer.

— Menteur ! menteur ! lui cria-t-elle. (Puis sa fureur tombant soudain :) Hélas ! je suis votre instrument !

Ainsi, revenue sur sa chaise-longue, et toute penchée, elle montrait une beauté mourante et sur laquelle il fallait bien pleurer. Valette émerveillé sentait sourdre en lui un sentiment puissant et harmonieux et tout un spectacle inconnu, pétri de douceur, s'ordonnait autour de cet axe d'une vie nouvelle.

Elle se plaignait, disant, à quel invisible? : « La politique? une belle affaire ! Les aventures? Eh ! les plus belles sont celles que nous vivrions ensemble en les diversifiant au gré de nos gestes et de nos baisers. Il y a, mon ami, tout un monde en nous, tout un univers d'amitié. »

Et fermant à demi les yeux dans l'ombre que créaient les rideaux baissés devant le regard trop vif et trop chaud de l'été maintenu à l'écart de son corps alangui : « Je suis le plaisir, semblait-elle dire, la coupe toujours pleine qu'aucune lèvre ne pourra jamais vider. Pourquoi permettre...? »

Et puis leurs imaginations à tous deux devenaient vagues, incertaines, attachées, celle impérieuse de Valette à Wanda, celle de Wanda à l'on ne savait quoi d'éternellement doux.

Elle demeurait immobile, la tête renversée, le bras sous la nuque, la bouche entr'ouverte et les yeux mi-clos. Lui, aux pieds de cette Omphale, Hercule maigre et fluet, dont la tête seule eut été divine encore que mal soutenue, filait le rouet des désirs superflus. Il n'osait cependant se déterminer, goûtant une joie parfaite à cette intimité mélancolique et parfumée. Ce soir-là, n'y tenant plus, il la supplia d'oublier son projet.

— Trahir? demanda-t-elle.

— Eh ! non, répondit Valette, abandonner...

Comme elle ouvrait des yeux calmes où rien ne se laissait voir de ses terribles incertitudes :

— Allons, continua-t-il, à la campagne d'Ile-de-France, dans une petite maison de paysans, pas très loin de Paris. Vous y vivrez dans la solitude au milieu des jasmins et des roses, et nous y fonderons un foyer joyeux. Laissons là des ambitions fausses, des désirs qui ne seront jamais comblés : vivons heureux !

Mais il n'acheva pas.

— Je suis agitée, dit Wanda, infiniment trop. C'est que, depuis quelques jours, j'imagine avec violence. Je suis sûre que la réalité sera moins atroce que mes imaginations.

— Allons donc ! elle sera affreuse ! affirma Valette, soudain dressé.

Et, merveilleusement éloquent, voici qu'il lui fait un horrible portrait du Gascon Cahuzac, bourré de tous les vices et de quelques maladies hideuses ; il rappelle et juge avec sévérité le baiser de Benavidès ; il insinue que Marbeaux se soucie fort peu de Wanda, la raille dans l'intimité, et qu'Escousse, alcoolique et froid, doit bien rire en compagnie de ses bravi ; il pose un silence pour juger de l'effet, admet que s'il savait la chose, le père Staline en mourrait, le cher homme, et conclut qu'enfin Wanda est aimée...

— Vraiment? dit-elle.

Debout et grave, Valette prononce un serment. Du trouble de sa partenaire, il jouit avec vivacité. Quelque

chose d'infiniment doux, une petite pluie d'été à travers les branchages se met à tomber sur le cœur de Wanda ; elle imagine toute une construction telle que les basses parties de son âme, celles qui la font aimante et sentimentale quand elle se lasse de sa vie de soldat, peuvent la disposer, une construction poétique et sans grand style, mais avec un certain air d'intimité, de douceur et de repos. Un instant, elle fait le geste de s'asseoir là pour y vivre et pour y mourir.

— Eh ! bien, dit-elle, allez dire à mon père, à Jean-Paul...

— A Jean-Paul ?

Elle se relève brusquement, découvre ce masque convulsé de vieil amoureux, essaye de comprendre, et réprimant un sourire, se tait. Elle se regarde tomber du haut de son rêve dans une très comique et très pitoyable affaire. Elle sourit. Le menton de Valette tremble. Bien des choses en lui doivent trembler, tout un échafaudage de Pierrot, hâtivement dressé pour prendre la lune... Valette? Un méprisable obstacle qu'elle franchira sans le voir. Elle fait une moue qui s'allonge, cruelle. Jean-Paul, lui du moins, n'a pas essayé de la diminuer. Sa sempiternelle question lui revient aux lèvres, mais volontairement blessante, cette fois :

— Croyez-vous qu'il m'aime?

Valette se lève, fait un geste, (on croit l'entendre dire, bourru : « Allez le lui demander vous-même ! ») Mais, non, rien ne sort de sa gorge contractée, et, se levant, il gagne la porte. Déjà Wanda se précipite, mais il court sur le trottoir. Alors, poussée par une force obscure,

sans y songer, elle revient, enfile l'escalier, le monte quatre à quatre, va vers une porte qui s'ouvrira pour lui fournir sans doute sa pleine charge de douleur, mais cela vaut mieux certainement, car, (faiblesse ou mot dur de Jean-Paul), en redescendant, Wanda ne peut qu'être redevenue ou bien l'esclave du jeune homme ou bien maîtresse d'elle-même. Dans les deux cas au pouvoir d'une volonté.

Mademoiselle Staline avait ce soir-là des mules rouges ; elle portait une robe d'intérieur, mais elle était à demi nue là-dessous, parfumée et tentatrice, amoureuse de sa jeune chair, avec un mélange équivoque et troublant de timidité et d'audace libertine. En montant, elle se penchait, baisait son épaule et s'affolait, écroulée de volupté sur la rampe. Sans frapper, elle entra, rougit et s'arrêta, la porte repoussée brusquement derrière elle, la tête et la poitrine en avant, comme offertes. Les promesses faites à Benavidès pesaient peu en ce moment-là. Et pour ne pas reculer elle avait fermé les yeux.

— Ah ! dit Jean-Paul.

Il se leva, vint à elle, d'un pas lassé, avec un pli au coin de la lèvre qui pouvait être un sourire. Wanda crut un instant que trop timide pour venir la prendre chez elle, et l'enlever, l'emporter loin de Paris, il n'attendait que cette invite. Mais il parut tarder. Elle ouvrit les yeux. Sans un regard pour l'admirer, avec seulement malgré lui une aspiration bruyante vers ce parfum violent, Jean-Paul, sec et sévère, cherchait maintenant un papier sur la table. Sa main errait comme à l'aveuglette, mal

conduite par un esprit troublé. Wanda, instinctivement, avait refermé sa robe.

— Une note de Bezeaux, mademoiselle, dit-il.

Il tendait presque à bout de bras ce papier qui tremblait au bout de ses doigts. Elle avait cru voir qu'il était pâle, mais n'osait plus le regarder.

Il l'avait laissée debout, et peu à peu elle reculait jusqu'à toucher du dos la porte, cette note à la main, tandis qu'il se tenait devant elle, non pas indifférent, non pas impassible, terriblement ému au contraire, mais donnant si bien l'impression du combat à mort contre lui-même qu'elle n'osa pas affronter de trop près cette volonté de fer. Toutefois elle ne voulut pas quitter le bureau sans prendre connaissance du papier. C'était une note de Bezeaux, manière de compte rendu, explicite et court, avertissant que l'on avait compromis la maîtresse ordinaire de Cahuzac, qu'elle avait été renvoyée, que Cahuzac dînait en ville le lendemain, et que, probablement, libéré depuis douze heures et joyeux de l'être, il reprendrait une vieille habitude, et cherchait en sortant, sur le trottoir, une aventure.

Les phrases étaient merveilleusement claires. La scène se déroulait d'avance, très vite, dans l'esprit de la jeune femme. Jean-Paul évita de regarder la décomposition rapide de ce qu'il savait être un amour. Le visage de Wanda avait semblé soudain ravagé, et puis, revenu à son calme, mais les yeux gardant un air d'orage, il apparut mouillé d'une sueur légère, beau d'une beauté malade, plus noble et plus touchante que jamais. A ce moment Jean Paul, silencieux, s'imposa de regarder le sol. En

sorte qu'il ne vit point sortir la jeune femme qui partit elle-même sans lever les yeux.

Demeuré seul, la tête dans ses mains, Jean-Paul songeait à tout ce qu'il fallait abattre dans ce fertile jardin du cœur, couper, sarcler, blesser, à chaque heure de chaque jour, pour maintenir droite la plante royale, l'ambition, que les pampres, les chèvrefeuilles et les lierres entourent d'ordinaire et assaillent jusqu'à la courber dans la boue, et qui, nue et haute, apparaît comme le signe des élus aux humains prosternés.

XXI

FANTÔMES

Jean-Paul reconnut qu'il était encore un homme et non pas le maître qu'il eut souhaité d'être, à ce terrible signe que, Wanda partie, il ne cessa plus de la voir. L'aventure avec Cahuzac alla comme elle put, mais lui la rebâtit pour lui, dans sa tête, et plus charnelle que dans la réalité avec chacun des gestes et chacune des paroles. Il reconstitua tout mot à mot, attitude par attitude, il n'ébaucha pas, il fignola, il fut penché sur cet amour comme il l'aurait été sur une page. Toute l'horreur de cet acte érotique, il la conçut et se l'exprima. Il vit le lit, le déshabillage, la nudité, toucha le sein, la cuisse, la croupe de Wanda, et coucha la femme dans le lit. Il huma le parfum, mit l'électricité en veilleuse et il alla chercher l'image de Cahuzac. Lui aussi, il le déshabilla et quand ils furent sur le même oreiller, Cahuzac tout contre elle, prenant à pleins bras la belle chair et disposant de cette bouche qui, pour Jean-Paul, était la fleur de toute amitié, l'écrivain démolit rageusement ce qu'il venait d'édifier. Mais pour recommencer l'instant d'après. Le soir même il avait quitté Paris. Huit nuits de suite, étendu dans une

petite chambre au rez-de-chaussée de la maison paysanne qu'Escousse lui avait abandonnée, par cet été orageux et lourd avec, à sa porte, des alternatives de soleil brûlant et d'averses furieuses... Seul. A côté de lui, quelques livres qu'il prenait et rejetait tout aussitôt. Entre les lignes surgissait à chaque minute la double forme nue.

Mais quand l'imagination atteint la réalisation la plus nette, et qu'elle va être, qu'elle est une hallucination que pourtant Jean-Paul manie et gouverne, les traits de l'amante condamnée se dessinent. Quelquefois, c'est le nez droit, le teint frais, l'œil clair de Wanda ; mais quelquefois c'est votre nez aquilin, votre visage plus maigre, votre teint mat et votre œil noir, Françoise abandonnée ! Alors Jean-Paul laisse errer son âme, laisse jouer son esprit comme les navigateurs laissent flotter des témoins sur l'immense océan pour en découvrir les courants. Selon qu'apparaissent l'un ou l'autre visage, son cœur et son esprit réagissent différemment : lorsque domine Wanda, le rêveur est blessé d'une jalousie tout instinctive, et la pique dont il sent le fer dans son cœur n'est que le reste de superstitions barbares ; il se plaint de ce qu'un objet de sa tente vient de tomber au pouvoir de l'ennemi ; quand, au contraire, domine Françoise, (et sa domination est bientôt absolue,) la divine pitié intervient, en même temps que la douleur est totale, atteint les sources mêmes de l'être.

Pauvre âme illogique ! Ainsi donc, c'est Wanda qui, sous les yeux de Jean-Paul, va être sacrifiée et c'est Françoise que le jeune homme veut voir dans le rôle douloureux et touchant d'Iphigénie. Se dit-il, (lui qui ne

sait rien du séjour de sa maîtresse à Paris, qui ne se souvient même plus de la confidence qu'elle lui fit, la veille de son départ), se dit-il que Françoise l'a oublié? que la vie a exigé d'elle un sacrifice encore ignoré de Jean-Paul, mais quotidien peut-être, celui justement dont le sacrifice de Wanda est la figure passagère? Nous touchons ici la douleur profonde de Jean-Paul. Il aime Françoise. Aucun mouvement cependant pour la retrouver. Il n'est point de bronze, cet ambitieux, puisqu'il souffre. Mais s'il accepte que leurs souffrances à tous deux durent, qu'on ne lui en dise pas l'inutilité. Il répondra qu'elles sont assez belles pour qu'on se taise en les contemplant. Pas assez grand pour les ignorer, il est assez fort pour exiger leur persistance.

Il est là, dans une salle à manger de campagne, écroulé dans son fauteuil, et ses souliers poussiéreux contre les chenets. Il dort presque tout le jour. Les ombres de la nuit lui servent d'aide pour se forger des songes. Jamais, l'homme et la femme, vous ne vous aimerez autant que vous vous aimez dans la cervelle de Jean-Paul. Le cœur du jeune homme se tord par instants, son visage se crispe, et soudain, pour se libérer, il pousse un cri, un hurlement semblable à celui d'un chien qui hurle à la mort.

Et puis Jean-Paul se redresse, pâle encore et grimaçant, jaillit hors de l'abri. Il vente, il pleut, tant mieux ! Pluie et vent vont s'acharner sur lui, et, en les combattant, Jean-Paul oubliera. Puisqu'il lui faut des ennemis, en voilà deux : la pluie et le vent. Il n'y a qu'eux au-dessus des champs mornes. Mais, à la corne du bois, la pluie

cesse ; un grand hêtre seulement s'égoutte sur lui et soudain, de l'ombre du bois, du creux des fossés, du revers des talus, l'image vient, remonte, à demi noyée, l'image des deux êtres roulés l'un sur l'autre. Alors, le Corse découvre que l'homme n'est pas Cahuzac, que c'est Un Tel ; que la femme n'est pas Wanda, que c'est Françoise. Ah ! la voici la vérité ! Cahuzac et Wanda réunis sont l'occasion d'une souffrance qui n'est point causée par eux. Oui, oui, c'est cela. Et c'est pourquoi, ce dur, ce victorieux Jean-Paul, mercenaire et condottiere, pour qui l'État ce soir-là n'est rien, ni la terre, ni le vaste corps du ciel, se détourne de ses proies familières, oublie Paris, chevauche plus vivement son imagination pressée, retourne d'un coup d'aile à Marseille, court, cherche, imagine, appelle Françoise, sanglote sur son souvenir.

XXII

UNE JUDITH

Sa voiture quittée, Cahuzac s'en allait par les rues dans cette nuit d'été, tiède et douce, heureux d'être seul, au Paris du XXe siècle, railleur et libertin. Il avait pris le pas du flâneur, et jouissait de tout sans rien remarquer, pêchant au fond de sa tête et vidant pêle-mêle dans l'air léger des souvenirs, des espoirs, des refrains de café-concert, des anecdotes, pas une crainte. Il descendit par la rue Royale, tout droit vers l'eau, sans autre raison qu'un certain besoin d'ombre et de silence, après cette soirée de lumières et de bruit. La place de la Concorde était vide. Des autos passaient en trombe à distance l'une de l'autre, comme des bêtes plus apeurées qu'effrayantes avec leurs gros phares blancs, et elles se perdaient dans la nuit. Le ministre clignait des yeux ou dilatait ses prunelles au hasard des lumières. Arrivé au quai, il tourna à gauche, remontant le fleuve. Peu à peu, les promeneurs s'étaient faits rares, et maintenant il se trouvait seul ou à peu près, entre le parapet et la terrasse des Tuileries. Il se pencha, écoutant le clapotement doux de la Seine, dans son grand lit, le plus grand de la ville, et où l'on trouve la seule volupté qui ne finisse pas.

Sur ce quai, il n'y avait pas même de filles. Cahuzac jouissait d'être inconnu, roi délivré des courtisans. D'abord il niait Cahuzac, il l'enlevait comme un accessoire, imaginait Paris sans Cahuzac avec le fauteuil ministériel présidant la vie complexe de l'État. L'État continuait de vivre et le cœur de Paris continuait de battre du même rythme puissant et régulier. Plaisir de se sentir presque inutile. Et puis cela le distrayait, lui, le Gascon, d'ausculter ce cœur en touriste, au lieu de se donner l'illusion d'être celui qui charrie le flot vigoureux du sang dans les artères. Donc, Cahuzac n'était plus ministre. Alors, il s'amusait à s'imaginer, clerc de notaire ou employé, rentrant d'une petite fête entre hommes, et allant retrouver au fond d'un petit logement au cinquième une jeune femme douce, inclinée vers une lampe, et qui renverse une tête blonde sur un oreiller frais. Elle s'exclame en le voyant, tend ses beaux bras, le gronde et lui fait place au lit. La vision de ce bonheur aimable le fit sourire. Il ne regretta point de ne l'avoir pas connu, sachant son impuissance à goûter longtemps le plus doux, mais il songea avec ennui à sa maîtresse abandonnée, avec satisfaction au bon dîner qu'il venait de faire, avec malice à Marbeaux qu'il tenait en arrêt par les trois papiers de sa poche, presque avec sérieux à une jeune femme qu'il avait distinguée à un dîner et puis avec un ennui nouveau à son discours du lendemain.

Il avançait sans hâte. Devant le Louvre des Valois, il se retrouva jeune, rêva un instant d'être président du Conseil, et fit une prière à des dieux peut-être existants pour que cette nuit fraîche ne finit point. Toujours seul,

il venait de compter, outre un bourgeois attardé, trois agents cyclistes, quand un bruit de jupes grandit derrière lui, et une jeune femme passa, qui ne paraissait point excessivement pressée, mais n'eut cependant aucune peine à le doubler, lui qui se traînait mollement dans la lumière de la lune. Cahuzac huma son parfum et pressa le pas instinctivement pour ne pas la perdre ; après cela, il lui souvint qu'il était libre, et qu'il était fâché avec sa maîtresse. Et puis il oublia maîtresse et ministère pour ne plus rien voir que celle qu'il suivait. Elle était grande et paraissait jeune, forte et bien faite. Ils étaient seuls ; une fille se fut approchée ; elle n'avait point détourné la tête, ce n'était donc point une fille. Elle marchait à son pas, sans paraître seulement l'avoir vu. Sans doute, une jeune femme qui revenait paisiblement d'un rendez-vous. Elle suivait le quai. A la hauteur du Louvre, elle prit le pont des Arts, le ministre sur ses talons. Elle entendait certainement derrière elle le bruit de la marche de l'homme, mais elle continuait sans paraître s'apercevoir de rien, le visage à demi tourné vers la Seine.

Il pressa le pas, parvint à sa hauteur, et l'admira, forte d'épaules, de seins et de hanches, droite et grande. Le rythme de sa marche demeura identique, mais elle jeta sur Cahuzac un regard qui n'était pas effrayé, ni sévère, ni porteur de désir, mais calme, un peu scrutateur, un brin malicieux.

Il eut alors, l'espace de quelques secondes, le sentiment qu'elle l'attendait, et que l'affaire était réglée d'avance, mais au lieu de tourner en soupçon, ce mouvement devint vanité. Ayant salué, il se mit à parler et à

sourire. Sans sourire, elle répondit avec autant d'aisance que si l'on eut été en plein jour et qu'elle fut habituée de voir Cahuzac depuis longtemps. A peine ralentit-elle le pas. Le ministre la trouvait belle, calme, avec un beau timbre de voix. Habitué à ce que les femmes se jetassent sur lui, il ne se décidait pas encore à faire des avances, mais la jeune femme ne semblait pas de celles qui en font. Aux questions que très inconsidérément il posa (au risque de se faire envoyer à tous les diables) sur les raisons qui la faisaient ainsi sortir le soir, sur l'endroit où elle allait, elle répondit à tout coup par un sourire qui s'achevait en un petit rire très doux.

Cahuzac lui passa la main sous le bras : elle ne facilita pas le geste et ne sembla pas seulement s'en être aperçue, mais soudain ils se mirent au même pas, et sans avoir l'air de lui rien confier, au cours de la conversation que ce curieux des femmes commença de mener, elle se laissa arracher par bribes qu'elle était mariée, que son mari était absent pour deux jours, et qu'il avait une place avec laquelle il était difficile de vivre à Paris. Alors? Elle n'insista pas. Cahuzac d'abord criait bien haut que c'était trop juste ; il l'assurait de son amitié ; (cet Alcibiade de la Troisième République pouvait avoir quelques dettes et il ne pensait point que cette belle de nuit les accroîtrait beaucoup). Il lui parut qu'ils s'étaient mutuellement compris tous les deux, bien qu'elle eut essayé comme une vague protestation d'honnêteté. Elle s'appuyait maintenant, légère, à son bras et ne semblait point pressée d'arriver. Elle dit encore, comme ils remontaient le quai des Grands-Augustins, que Cahuzac avait l'air d'un journa-

liste, et Cahuzac avoua qu'il l'était en effet, joyeux de voir sous tous les becs de gaz son incognito respecté. Alors il se mit dans la peau du journaliste et commença de conter à sa compagne quantité d'histoires folles, d'enquêtes et d'interviews, et de citer les journaux où il avait écrit. Elle parut avoir pour lui une considération plus grande.

Ils arrivèrent ainsi à ne plus pouvoir pousser le long des quais de cette rive gauche, sans courir le risque de sortir du Quartier Latin. Déjà la masse de Notre-Dame se dessinait devant eux. Cahuzac, les jambes coupées, mais plastronnant et la joie au cœur, n'avait de longtemps fait une aussi agréable promenade. Il ne voulait pas sentir sa fatigue et n'était le désir très vif de posséder cette femme, il serait demeuré jusqu'à l'aube, à son bras, dans les rues. Cela lui paraissait excessivement nouveau, une petite bourgeoise. Il faillit lui dire : « Pour vous, ma chère, je donnerais mon portefeuille », s'arrêta à temps et sourit. Il se croyait redevenu étudiant. Ce n'était point le ministre cette fois que l'on aimait, mais Cahuzac encore jeune, pardieu ! En mémoire de sa vie passée, il voulut remonter le boulevard. Il n'imaginait pas que sa compagne pût mentir et la sentait délicieusement émue, toute collée contre lui, une petite main agrippée à son bras, et jetant de temps en temps sur le journaliste dont il jouait le rôle, de chauds regards d'amoureuse.

En ce moment, tandis que le ministre en bonne fortune montait vers Bullier, aux quatre coins de l'Europe des guerres se préparaient dans l'ombre ; des rois, des banquiers et des politiciens s'excitaient à faire craquer la

première allumette ; les amis de l'ordre et ceux de l'anarchie s'armaient les uns contre les autres ; des factums incendiaires étaient imprimés ; tous les ferments de guerre civile faisaient lever la pâte populaire ; dans Paris qui dormait à peu près en paix, comme peut dormir un vieux soldat avant la bataille, au pas des agents et des filles, le grand homme des opportunistes, rajeuni de dix ans et redevenu un étudiant débraillé, pendu au bras d'une jolie bourgeoise qui voulait bourgeoisement tromper son mari, montait la côte vers le Panthéon.

Elle paraissait vouloir se laisser conduire. Lui, du d'Harcourt à Bullier, levait à chaque pas des souvenirs. Il la fit aller tant qu'il put, et l'excitait à rire, riant lui-même aux éclats, abondant en bouffonneries et lui pinçant la taille.

— Ah ! politique ! songeait le ministre.

Wanda paraissait être toute à la volupté du moment. De fait, elle jouait son rôle. Elle savait qu'elle tenait son homme du bout de ses doigts, et que son poignet frôlait le côté où étaient les papiers. Elle croyait les sentir à travers l'étoffe. Uniquement occupée de cela, elle était sous le coup de sa passion pour Jean-Paul, d'une passion comme elle ne s'en était jamais connue pour Rochelle, Judith de basse qualité, plus belle que jamais. Elle admirait comme tout avait bien marché jusque-là. Elle avait commencé par regagner sa chambre, puis, elle était sortie vers minuit avec la complicité de Valette, après avoir fourragé dans ses draps pour éviter les racontars des bonnes.

Ainsi tout soupçon était écarté. Elle rit de son habi-

leté, et pressée d'en finir, sentant que son compagnon soufflait déjà, comme ils étaient tout en haut du boulevard, elle déclara sa fatigue, fit l'ennuyée, en sorte qu'ils entrèrent dans le premier hôtel venu.

*
* *

La grande figure de la belle Juive à la chair assouplie par les aromates s'était dressée toute la nuit devant elle, et la différence des gestes ne l'avait pas autrement arrêtée, parce que Wanda, malgré l'excellente éducation qu'elle avait reçue à Lausanne, ne savait pas que les poètes ont magnifié le meurtre et non le vol.

Dieu ! qu'elle avait donc poussé à un amour qui lui faisait horreur ! Qu'elle avait aiguisé le désir de cet homme ! Sur le matin, deux heures peut-être après qu'il fut tombé dans le sommeil, comme les premiers boueux passaient, Wanda se retrouva sur le trottoir d'un boulevard, celui qu'elle montait la veille, mais qu'elle ne reconnut seulement pas. Il avait d'abord fallu, après les premiers gestes convenus du déshabillage et de l'amour, Cahuzac assouvi et endormi, ne pas s'endormir soi-même, attendre, le corps brisé et la tête brûlante, les yeux ouverts dans la nuit, attendre longtemps sans mouvement, avec près de soi cette respiration qui parfois cessait d'être régulière, comme si l'homme allait se réveiller. A deux reprises, il toussa, se retourna ; il n'y avait point de pendule ; Wanda guettait l'aube. Puis, assez tard sur le matin, dès qu'on entendit, bien après les voitures de maraîchers

allant aux Halles, les voitures de boueux, elle se glissa dehors, s'habilla dans le corridor et s'enfuit.

Cahuzac lui avait donné de l'argent et il avait bien fallu l'accepter pour jouer le rôle jusqu'au bout. Même, pour mieux endormir les soupçons du ministre, elle avait payé d'un baiser supplémentaire. C'étaient deux billets de cent francs. Elle entra dans un corridor et les posa par terre, en un petit chiffon qui, de la porte, parut une lettre perdue. A aucun moment la pensée de Wanda ne toucha Rochelle. Rochelle ignorait tout, tandis que Jean-Paul savait, et pourtant c'était Jean-Paul qu'elle avait le sentiment d'avoir trahi. Tandis que la veille il lui semblait pouvoir ainsi lui prouver son courage, (mais il eut fallu que ce pamphlétaire fût sans préjugés), elle eut conscience en descendant, que ce coup-là, Jean-Paul était pour elle bien perdu. Il lui parut qu'elle était réellement ce que Cahuzac avait pensé. Elle se traita de garce et eut envie de pleurer. Et l'envie lui vint, lui étreignit le cœur, lui sécha la gorge, de se laver, de demander pardon.

*
* *

Cependant, à la Maternité, Françoise, le corps découvert, les bras levés, les mains accrochées à la têtière de son lit, la chemise relevée, les jambes écartées selon le conseil de la sage-femme, criait par moments dans l'atroce supplice, et entre deux douleurs, on l'entendait qui se plaignait faiblement en langue corse, avec de petits mots doux pour elle et pour les siens. Elle évoquait l'image

détestable et pourtant chérie de Jean-Paul, celles de ses parents, de gens inconnus qu'elle appelait par leurs noms. Depuis minuit elle était demeurée à peu près seule, et c'est tout juste si de temps en temps on venait voir où c'en était. Mais depuis quelques minutes on s'occupait un peu plus d'elle. Les douleurs étaient presque continues. Parfois moins intensément broyée, elle cessait de crier, geignait doucement, fermait les yeux. Dans un quart d'heure ! avait dit la sage-femme. Le jour était venu, luttant avec les lumières.

Comme on les éteignait, à l'heure où Wanda, errante par les rues, se trouvait brusquement à la porte de Rochelle, que Valette effaré du double imbroglio cherchait en vain le sommeil, et que Jean-Paul tremblait dans l'étreinte de ses rêves, Françoise trouvait la fin de son martyre. Dans la salle blanche et rectangulaire où deux autres femmes attendaient, couchées, l'une silencieuse et regardant avec de grands yeux effrayés, et l'autre déjà gémissante, devant un interne en tablier blanc et une sage-femme en robe rose, impassibles comme des statues, Françoise, avec de grands cris et d'horribles efforts, une tête rejetée en arrière aux yeux révulsés, sentit s'échapper d'elle quelque chose qui, sitôt glissant et roulant entre les doigts de l'interne, gémit... Et puis la mère se tut, respirant doucement avec de petits soupirs.

— C'est un garçon, dit l'infirmière.

Sans lever la main ni tourner la tête, Françoise fit la réponse qu'elles font toutes :

— Tant mieux ! une fille c'est si malheureux !

Elle vivait, heureuse, flottante dans la chaleur et dans

la paix : le jour éteignait la dernière lampe, on tira les rideaux ; elle se laissait couler dans une sorte d'abîme de lumière, et, sans aucun mouvement du corps ni de l'esprit, sans amour et sans haine, avec près d'elle le petit, et rien devant les yeux que de tendres images, elle jouissait d'un bonheur qui semblait bien ne pouvoir jamais finir.

XXIII

REMORDS A L'AUBE

Que Wanda fut un cerveau politique, on n'en pouvait douter ; il suffisait pour cela de lire ses correspondances dans les journaux anglo-saxons, ou les leaders qu'elle avait donnés à la *Vérité*. Mais, la nuit qui venait de s'écouler l'avait dépouillée d'esprit, de mesure, de sang-froid, de bien d'autres choses encore, disons de toute virilité, l'avait en quelque sorte réduite à son sexe.

Jusqu'alors ce sexe lui était apparu comme un ornement sculpté sur son corps, lui-même esclave de sa pensée. Maintenant, voici que son intelligence lui apparaissait comme enroulée non pas même à son corps, mais à son sexe. Elle avait cette honte de ne plus être un homme, à peine un être humain, tout juste le jouet dansant du mâle.

Et ce qui, hier, lui semblait un acte banal dont on n'avait pas à se souvenir, devenait soudain l'acte essentiel, le rite aux obligations multiples et dont l'observance ne souffrait point d'oublis. Oui, une certaine bassesse dans tout cela. Mais quoi ! c'est la loi. Alors maintenant, il n'y a plus qu'à courir chez l'amant pour s'humilier. Chez l'amant ? Mais qui est l'amant ? Rochelle ? Ou l'autre

là-bas qui souffre dans sa petite maison d'Ile-de-France, aux prises avec quel démon?

Un taxi. Et la course dans la nuit. Que sa douleur seule l'accompagne. La jeune femme ne sait plus. L'ancienne Wanda, la politique, est morte. Il faudrait donner un nouveau nom à cette nouvelle apparence d'elle-même, qui est écroulée dans le coin du taxi et dont le matin tôt levé éclaire le visage livide. Elle ne pleure point, ne réfléchit point. Des images contradictoires passent devant ses yeux, à petits mouvements brusques, comme projetées par un diable malin sur l'écran de sa cervelle. Il n'y en a que deux. L'une chasse l'autre et puis est chassée ; ainsi passent l'image de la nuit, puis celle de Jean-Paul, puis celle encore de la nuit.

Lentement, au cours des années, au-dessus de la Wanda instinctive, une autre s'était créée, seule visible et qui avait conçu et pratiqué cet acte rationnel qu'avait été la conquête de Cahuzac. Mais voici que cet acte ébranlait tout le complexe édifice individuel jusque dans ses fondations. La Wanda acquise comme eut dit un savant, artificielle si l'on veut, l'œuvre de l'éducation avait disparu, soufflée par le vent et comme si vraiment elle n'avait été qu'une apparence, et la seconde devenait visible et s'émouvait, tendre et saignante. C'était cette Wanda souterraine qui, brusquement venue au jour, était effondrée dans un taxi sentant le cigare et des parfums bas. Elle collait un visage défait à la vitre, ne se laissait calmer que difficilement par des paysages brumeux et mesurés et sautait enfin de voiture dans le cadre d'un petit village du Vexin.

Allons ! la grille s'écrie et la porte retombe. L'être politique est mort. Il faudra des jours et des mois pour le reconstituer. Il n'y a plus là qu'une femme tout près des larmes qui court dans ce jardin désert mouillé de rosée.

**
*

La porte de la maison était ouverte. Wanda la poussa et se trouva dans une salle où le feu d'une cheminée jetait une courte lueur qui permettait d'y voir clair. Le temps s'était rafraîchi à la suite des orages et Jean-Paul trempé de pluie avait allumé du feu pour la nuit. A côté de la table, devant le feu, il avait tiré le divan et il s'était jeté dessus tout habillé. Elle donna la lumière. Il ne s'éveilla pas sous la clarté brusque. Alors, elle éteignit, ramena sa mante sur ses épaules et se coula dans l'âtre.

C'était un âtre de campagne, très large, très haut, avec au fond la braise accumulée et rougeoyante par endroits sous la cendre comme un petit tas de lumière chaude. Wanda se coula le plus profondément qu'elle put, car elle avait froid, et le feu qu'elle fit jaillir en jetant des brindilles sur les braises lui rougit le visage et fit danser un petit reflet rouge sur les murs de la pièce. Le temps qu'elle demeura ainsi fut très long. Soudain, elle releva la tête et vit que Jean-Paul, sans remuer pied ni patte, avait ouvert les yeux et la regardait fixement.

Voici ce qui se passait dans le cerveau de Jean-Paul : tout petit, il avait souvent vu les femmes du village,

les vieilles surtout, se mettre sous le manteau de la cheminée pour écumer le pot ou pour souffler le feu. Étendu sur le côté droit, face à l'âtre lumineux, il imaginait qu'il était en Corse et que Françoise était devant lui. Wanda ne bronchait pas. Jean-Paul ne distinguait que la silhouette de la visiteuse nocturne. Il tendit la main, lui toucha la robe.

— Françoise... dit-il.

Et aussitôt toute la construction se défit au hurlement de douleur qu'elle poussa. Jean-Paul fit éclater la lumière. Le buste renversé, la main encore sur le bouton électrique, les cheveux ébouriffés, pâle et les yeux hagards, le héros n'avait point son masque glorieux. Mais d'un bond, Wanda avait jailli de l'âtre et elle était affaissée sur le tapis, à genoux contre le lit, les cheveux près de crouler, pitoyable et défaite, dans son corsage ouvert et sa jupe mal attachée, le visage rouge, boursouflé, fatigué, lavé maintenant de grosses larmes, et autant que l'on en pouvait juger, laide. Avant qu'il eut pu articuler un mot, ni même revenir de sa surprise, elle parlait entre ses larmes d'une voix chevrotante qu'un sanglot parfois faisait hoqueter.

— Jean-Paul ! disait-elle, je n'aurais pas dû ! Je te demande pardon, je n'aurais pas dû ! Je sais bien que tu ne me pardonneras pas, mais je voulais te demander pardon...

Ses sanglots redoublèrent, créant un ridicule tumulte qu'essayait en vain de rythmer la régulière palpitation de la pendule.

— Allons ! allons ! dit Jean-Paul très froid.

Mais violemment, les mains tendues, la voix plus aiguë, elle répétait, très exactement comme le prêtre à l'autel, ce qui fit lever dans le cerveau de Jean-Paul, catholicisé dès l'enfance, une foule d'images éclatantes et parfumées :

— C'est ma faute, c'est ma faute... c'est ma faute...

Alors retentit une tempête de sanglots, à travers laquelle elle essaya en vain de continuer, et Wanda ne fut plus qu'une tête blonde entre deux épaules qui se soulevaient à coups furieux jusqu'à ce que, dans ce délire, les cheveux croulèrent sur le front, le cou, la couverture sur laquelle elle s'appuyait. Elle les prenait à deux mains, et tragique, les rejetait en arrière.

— C'est ma faute...

— Allons ! allons !

— C'est ma faute... ! J'ai été folle. Pardon, Jean-Paul, pardon !

Son cri montait, dépassant les plafonds, traversant les cloisons légères. Mais Jean-Paul demeurait de glace, assis sur le divan, tandis qu'elle criait sa douleur. Après quelques minutes il se mit en colère :

— Assez, quoi ! assez ! cria-t-il.

Elle crut qu'enfin la fureur montait et fit le souhait qu'il se jetât sur elle et la battit. Mais il ne bougea point.

— Ah ! lâche ! hurla-t-elle.

Car dans cette immobilité elle voulait voir une injure. Il était trop évident que Jean-Paul ne l'aimait plus si même il l'avait jamais aimée.

— Quoi ! dit-elle, eh ! bien, bats-moi, au moins...

Mais il s'avança sur elle, écarta ses cheveux, la regarda curieusement et se mit à rire.

Non, Jean-Paul ne souffrait pas de ce que la jeune femme venait de faire, et la seule qui occupait son esprit était bien Françoise. L'arrivée de Wanda calmait la tempête qui venait de l'agiter huit jours durant. Wanda voyait l'image de la jeune Corse courir au fond des yeux sombres, et le souvenir des nuits de Marseille se tordre au coin des lèvres rases. Une haine se mit à grandir en elle, l'emplit toute, la fit rougir, crispa ses poings et la mit soudain en bataille, tragique et tendue.

Le pire pour Wanda ce n'était pas de voir l'homme la quitter pour une autre, de sentir que jamais il ne lui avait même appartenu, c'était de comprendre que demeurait fraîche l'odieuse blessure ouverte par Françoise dans la chair et le cœur de Jean-Paul. Ainsi donc, cet homme qui avait paru rompre tous liens visibles était lié encore par d'invisibles chaînes. Demain, au combat, il sentirait sur ses épaules un souffle qui le ferait vaciller. On ne savait quel stupide rappel d'un obscur et laid devoir allait, demain, troubler le mouvement de cette grande âme. Dans l'instant même que Jean-Paul porterait la main sur une idole, incendierait un temple ou romprait les tables des lois, on oserait lui parler d'une petite cage bourgeoise où s'enfermer, les ailes pliées, le menton aux genoux. Et comme il n'y avait que lui qui fut de taille, après Marbeaux, à grouper les mercenaires et à continuer la lutte, il suffirait que Marbeaux fut rompu d'une part par la Story, et Jean-Paul de l'autre par Françoise pour que l'humiliation de cette nuit, le spectacle affreux que Wanda s'était donné à elle-même ne servit absolument de rien. Alors, sa fureur lui mordit l'âme.

Avant seulement de s'en être rendu compte, elle se jeta sur lui, furieusement, les poings en avant, comme un homme, et cogna. Son premier coup, du gauche, porta à la mâchoire et ne fut pas décisif grâce au seul instinct de Jean-Paul qui, n'ayant pas eu le temps de se couvrir, baissa le menton et l'appuya sur sa poitrine. Son coup du droit fut paré, et un coup de Jean-Paul dont peut-être on eut pu dire qu'il était un peu bas envoya Wanda au tapis.

Elle ne se releva que sur les genoux et demeurait là, le corps un peu penché en avant, écrasée de honte.

Alors il bondit sur elle comme une bête de proie sur une antilope, la prit par ses habits, à pleine peau même, la jeta sur le lit et, à genoux devant elle :

— Se mettre à genoux, murmurait-il, il le faut bien, mais pour te dire qu'on t'admire...

— Hélas ! dit Wanda.

Et elle pleurait silencieusement.

XXIV

EXERCICES D'ÉTAT-MAJOR

Leurs âmes s'apaisèrent après cette aventure, leurs trois âmes amoureuses : celle de Wanda fière et forte, qui poussait dru, arrosée de douleur ; celle de Valette, de texture plus lâche et moins régulière, avec les accrocs mal reprisés d'une bohémienne existence ; celle de Jean-Paul sombrement grimaçante, à l'aspect démoniaque parfois. Staline avait passé ces jours troubles dans son rêve de gloire et de fortune, sans voir ceux qui vivaient sous son toit autrement que comme des masses incertaines de peupliers un matin de brouillard, et Wanda, faite pour aimer, maintenant que Rochelle ne lui était plus rien et que Jean-Paul se repliait derrière des travaux solitaires, se rabattait sur son père et sur Valette. Staline la fournissait d'enthousiasme, Valette de gais propos et de bonnes raisons.

Devenu rédacteur en chef du *Progrès*, le quotidien fondé par Staline, le journaliste était maintenant le compagnon habituel de Wanda. Promenades du soir reprises dans les crépuscules de l'été, et qu'elle continua plus tard par les grisailles des soirs d'automne avec sur l'épaule ou le sein la chute soudaine d'une feuille jaunie, dans ce

Paris de la rive gauche où les lumières moins nombreuses, plus respectueuses de la nuit aux mains calmes semblaient les sœurs des étoiles. Valette lui disait en substance, chaque soir, sous une forme nouvelle, ce qu'il fallait que cette fille entendit pour se jeter avec plus d'ardeur dans les luttes politiques, d'abord que Jean-Paul au fond de soi l'aimait et qu'il fallait comprendre ce silence d'un jeune ambitieux, trop préoccupé d'arriver pour bien songer à elle ; ensuite que la bande alerte et forte allait conquérir l'État.

Wanda l'écoutait avec plaisir enfler la voix pour parler de coups de mains hasardeux et de tumultes héroïques. On se tenait d'ailleurs maintenant dans l'ombre de Jean-Paul, les yeux de Valette et de la jeune femme fixés sur le Corse qu'exaltait au possible cette attitude de fidèles partisans. Jean-Paul, lancé dans la polémique comme dans une chasse barbare, se montrait un des meilleurs dépeceurs d'hommes qu'on eut vus depuis longtemps. Il alliait à la fidélité envers les chefs, l'amour du coup de griffe et de dent, le plaisir du meurtre, cette sorte de cruauté froide, ce besoin de déchirer indépendant de toute faim à assouvir que l'on peut voir à tous les fauves. Il traversait les couloirs du Palais-Bourbon, silencieux, fermé, hermétique, multipliant par la froideur et l'immobilité de son masque pâle, maigre et dur, l'impression que causait la violence disciplinée de ses articles. Il accompagnait partout Marbeaux et Benavidès, courait Paris toute la journée. Les nuits, il les passait devant sa table, enfiévré d'ambition jusqu'à ce que la fatigue l'abattît.

Deux ou trois fois par semaine, Wanda, Valette, Escousse, Jean-Paul, Bezeaux, Rambert, se réunissaient dans le bureau de Staline. Les bons moments, c'était quand le capitaine déployait ses cartes et discutait. Escousse ne croyait pas à la puissance de la persuasion. Il fallait selon lui forcer le Destin qui, loin d'être de fer, est comparable à un vieillard faible et indécis qu'un homme fort amène aisément à se déclarer pour lui. En France, où Paris est centre unique, cœur et cerveau, le problème lui apparaissait simplifié, puisque le maître de Paris devenait automatiquement le maître de la France. Or, il croyait pouvoir affirmer qu'aucun groupement ne possédait à Paris plus de trois mille combattants résolus. Et qui donc avait des armes? Des masses, il y en avait, mais il s'agissait ou de les empêcher d'agir contre soi ou de les ordonner, poussées en queue, serrées aux flancs, semées de chefs d'escouade. Et d'abord dans ce cas, il fallait mettre en avant d'elles pour jouer le rôle de la tête rigide du python que la détente de son effroyable corps musculeux jette comme un bélier, un noyau conscient de sa direction. La masse aveugle suivrait, et elle irait n'importe où, pourvu que certaines susceptibilités fussent sauvegardées.

Ces méthodes étaient les leurs à tous. Aristocrates de tempérament, ils croyaient à l'existence d'une canaille. La canaille, pour eux, c'était la tourbe de ceux, riches parfois, intelligents ou même intellectuels, qui ne savent pas vouloir.

— Un entêtement agissant, disait Escousse, tout est là. Répétons-le : sur cent hommes, quatre-vingt-dix-neuf sont

indécis, paresseux ou poltrons. Le roi, c'est le centième, un chiffonnier actif, brave et décidé.

Mais l'adhésion de la masse leur paraissait nécessaire.

— Un beau sot, disait le capitaine, celui qui prétendrait, à la suite d'un coup de force exécuté par une bande devant un peuple froid, créer un pouvoir fort. Il enlèvera trois places d'armes, à savoir : le Central télégraphique, la place Beauvau et l'Hôtel de Ville, et le surlendemain s'y fera prendre. D'abord, il faut éveiller l'intérêt de l'opinion, la chauffer, et qu'elle s'exalte. Le flot débordant, il faut créer un courant. Que de mouvements, gros de puissance, non historiques cependant, parce qu'ils n'ont jamais été qu'un tourbillon roulant sur lui-même et s'épuisant par son propre mouvement ! Et le courant créé (c'est alors qu'interviennent nos troupes), il faut le diriger, l'avoir derrière soi et faire peser cette masse au point convenu. Cinq cent mille citoyens ne peuvent, emplissant de cris et de sang les rues, que fournir du travail à la police et de la copie aux journaux ; cinquante mille peuvent enlever Paris et faire de l'histoire ; il leur suffit d'obéir à des têtes claires et de s'engager à fond.

Ce que le capitaine Escousse disait aussi de la valeur de l'individu et de l'assassinat préventif, économique, était merveilleux, mais on ne savait point si c'était paradoxe ; d'habitude, sur ce point, il était discret, glissait, baissait la voix, et se bornait à déplorer le manque de logique des hommes du XXe siècle qui préparent volontiers, déclenchent et conduisent d'un cœur ferme de grands massacres, alors qu'ils ne souffrent point qu'on prépare, qu'on exécute ou seulement qu'on

approuve un meurtre individuel. Il haussait les épaules :

— La vie humaine, disait-il, n'a pas de valeur.

Wanda, torturée de spiritualité, comprenait que l'entreprise des « Bleus » en vue de la conquête du pouvoir et d'un partage éventuel de butin, à première vue de qualité assez basse, se découvrait à la longue avec les apparences d'une véritable grandeur.

— Ce qui magnifie cette organisation, lui disait Valette, c'est sa morale, cette morale féodale de la fidélité absolue des uns, de la confiance absolue des autres, de la sincérité des deux parts, cette haine du mensonge, haine si rare dans la triste société actuelle qu'il faut admirer une compagnie, quel que soit d'ailleurs le but où elle tend, dans le sein de laquelle nul ne trompe. C'est aussi cet amour du jeu, du sport.

Cet après-midi là, Rambert, Bezeaux, Jean-Paul étaient présents. Interrompant Valette :

— Après les élections municipales, continua Escousse, Marbeaux livrera une grosse bataille. Nous lutterons, et ma foi, si nous disposons de toutes les forces de l'État, nous prendrons la Dictature. Alors, pour nos adversaires, des cours martiales. Il est bien douteux que nous puissions avoir un échec. En tous les cas si, comme Boulanger, nous avons un pistolet dans la poche, nous ne le tournerons pas à l'envers. Respect absolu de la vie humaine, la grande hérésie ! (Il jeta un coup d'œil de côté.) C'est bien l'avis de tout le monde?

Ils ne répondirent même pas. C'était l'A. B. C. du métier.

*
* *

Le soir, Jean-Paul rêvait dans la chambre de Wanda. Ils avaient été au théâtre ensemble, et, revenus, demeuraient là, immobiles, engourdis appesantis sous toute la fatigue de la journée. Jean-Paul, tout naturellement, saisit Wanda par la taille, appuya sa tête sur l'épaule de la jeune femme et tenta de pousser plus loin ses avantages. Mais il se heurta à une passivité qui le surprit.

— Non, dit-elle tout à coup.

Le sourire sur sa face n'était douloureux qu'à peine.

Et comme il s'étonnait, elle expliqua :

— Écoute, Jean-Paul, nous ne nous aimons pas ! (Elle n'avait pas osé dire : tu ne m'aimes pas ! et puis d'ailleurs, le mot lâché, connut qu'elle avait dit vrai.) Nous ne nous aimons pas, répéta-t-elle. Je crois qu'il nous faut être loyaux, qu'il faut jouer franc jeu.

— Franc jeu ? répéta-t-il en froissant entre ses doigts le bas de la robe de sa maîtresse.

— Il faut être sage, Jean-Paul.

— Sage ?

— C'est si doux une amitié ! Étions-nous capables d'autre chose?

Il dit alors qu'il perdait tout, mais il voyait bien que sa plainte, si elle émouvait le cœur de Wanda, était impuissante à déplacer cette volonté. Il y avait en face de lui une combinaison de sentiments qu'il ne fallait pas

espérer pouvoir troubler. Wanda secouait doucement la tête.

— Jean-Paul, ce que nous faisons est juste et bon.

Jean-Paul attendit longtemps, laissant couler les heures. Il lui fallait sortir, et il se trouvait bien dans cette chambre pacifiée, et puis il avait ce sentiment d'être brisé, et surtout la vague terreur d'avoir à redescendre dans la nuit, sans raison de vivre qui fut absolument claire, ce soir. Il redescendit pourtant, quand il se fut levé du divan d'un brusque effort. La séparation des deux amants fut silencieuse.

Dehors, Jean-Paul trouva la nuit. Quand il arriva en haut de l'avenue des Champs-Élysées, une petite pluie dure se mit à tomber. Il ne faisait pas de vent ; la pluie tombait perpendiculaire, formait une grille invraisemblablement multipliée. Il lui semblait que tout l'univers s'ordonnait autour de lui et de son cœur. Et puis il descendit l'avenue piquée de lumières, mais, plus il approchait de la Seine, plus la perspective se rapetissait devant lui, plus il rentrait dans la réalité. Avant que d'arriver chez lui et bien que rompu encore de sa chute, il avait rendu à l'ambition toute sa valeur.

XXV

NOSTALGIE

L'hiver qui avait suivi son arrivée à Paris, Jean-Paul avait été trop désireux de réussir, trop crispé sur l'ouvrage pour beaucoup penser à son pays, et puis son pays était encore tout proche de lui, l'agrippant de ses dernières ronces, et pour ainsi dire, plus objet de mépris que d'amour. Le geste était encore tout de fuite et non point de regret. Tout ce qui signifiait libération il le soulignait alors avec joie : un accent qui s'efface, un geste particulier qui s'atténue, une traduction trop littérale qui s'affadit, et quand un irritant compatriote se présente et comme pour rappeler la patrie parle corse, ce mouvement réflexe d'une langue embarrassée déjà, cet effort de remise en état d'une route nerveuse qui n'est plus passagère, et se défonce de jour en jour, cette difficulté d'exprimer des idées par des mots qui ne sont plus familiers.

Mais la race est trop singulière pour, en une génération, perdre tout signe distinctif. Jean-Paul fût-il devenu extérieurement semblable au commun des Français, son âme, il n'aurait pas pu la changer. Et puis il s'aperçut assez vite que le pittoresque avait sa valeur. Enfin, il ne

tarda pas à se découvrir d'aristocratie par le seul fait de son origine, car, au sein d'un peuple abâtardi, c'en est une non reconnue par les lois mais qui s'impose, d'être né d'une race vierge et héroïque, nourrie pendant des siècles de fruits et de laitage dans un cadre de rochers battus par les flots et sanglants du sang des forts.

D'ailleurs, les siens s'accrochaient à lui. Il les sentait hypnotisés par ses premiers succès, et il avait eu beau écrire à sa sœur Dominiquette qu'elle se mariât et le plus tôt possible, que le peu qu'il possédait était pour elle, et qu'il s'endetterait même pour la mieux établir, elle s'obstinait, l'œil fixé sur une vision fantastique, ancrée dans sa foi, à l'attendre revenir chargé d'or et d'honneurs. Se marier? La très fervente ! Elle plaçait tout sur la valeur Jean-Paul, qui devait la faire princesse comme il a été vu pour d'autres dans l'histoire, et chaque fois qu'elle écrivait, elle demandait si son frère n'avait pas besoin d'argent, (il disait non), offrait quand même, (il se fâchait), jusqu'à finir, malgré tous les efforts du jeune homme, par envoyer.

Tout l'hiver, il avait hâtivement parcouru ses lettres, répondant séance tenante un mot court et froid. Mais au printemps, en même temps que la fatigue investissait lentement le corps et l'âme de Jean-Paul, les lettres de Dominiquette s'étaient comme remplies de poésie, ou bien peut-être Jean-Paul les avait plus lentement lues et mieux goûtées : « Toute la première quinzaine de février, écrivait-elle, nous n'avons eu que des beaux jours, comme si le mois d'avril était venu trop tôt. » Puis : « Le mûrier qui est devant notre porte a fleuri ; si tu voyais comme il est

beau ; cette année, nous aurons des mûres. » Et encore : « On a planté deux nouvelles vignes entre le cimetière et le couvent, toutes les pentes sont vertes autour de la ville ; on bêche, on plante, on greffe ; la nôtre est une des plus belles ; les gens l'admirent en passant. » Et enfin : « Notre semaine de Pâques a été douce au possible ; tous les amandiers étaient blancs et roses ; le tombeau du Christ, une merveille ; des plages on avait porté des palmes : c'est l'abbé qui était content ! »

Alors dans sa chambre, chez le père Staline, d'où l'on n'apercevait guère comme vie végétale que quelques marronniers cantonnés entre des grilles, qui essayaient de verdir d'un feuillage si maigre qu'autant valait n'en pas parler, Jean-Paul évoquait son pays. Et Sartène, assise à mi-côte, avec sa place et ses terrasses, son pont, ses rues montueuses, ses vieilles maisons, sa vieille église, ses hauts murs surplombant le ravin, naissait, s'équilibrait.

Le couvent, comme un oiseau solitaire, se posait sur une cime à l'écart des maisons groupées. Des rochers venaient s'ajouter au tableau, accoter, entourer, défendre la ville. Le fleuve écumait entre des laveuses. Un beau ciel bleu et blanc s'arrondissait là-dessus. Des arbres en fleurs blanchissaient des coins verts et noirs. Il faisait un petit vent frais. Des parfums couraient comme des vols d'esprits invisibles. Dans le lointain, les montagnes ouvraient leur cirque pour laisser paraître un coin de mer, trouée par où fuyaient les désirs et les regrets de milliers d'âmes dans un grand bruit passionné. Des vignes naissaient sur les pentes ; des oliviers, des amandiers

poussaient autour d'elles un jeune feuillage vert tendre ou gris argenté ; des jardins s'ouvraient, peuplés de ruisseaux et d'oiseaux ; de longs murs de pierres sèches couraient sur les pentes comme des squelettes de serpents. Des chiens, des enfants, des cochons, des oiseaux vivaient pêle-mêle, avec des cris, des sauts et des luttes ; les conversations rapides des femmes s'entrecroisaient d'une porte à l'autre et leurs appels vers les enfants ou vers les animaux vibraient, aigus et prolongés. Un prêtre passait, bedonnant, lourd et sale. Des hommes, presque toujours vêtus de velours et coiffés de feutres noirs, marchaient de long en large, sur la grand'place, s'arrêtaient avec brusquerie, saluaient noblement, s'entretenaient presque uniquement de politique, se disputaient avec des mines graves ou furieuses, des éclats de voix, et de grands gestes. Sept ou huit mulets trottant vers l'abreuvoir les dispersaient soudain ou bien les claquements de fouet d'un diable de charretier en chemise rouge, jurant et tirant sur de longues guides, au long de ses quatre bêtes, attelées en flèche à un chariot qui criait sous les ventres des tonneaux pleins.

D'abord, Jean-Paul demeurait immobile à détailler l'image qu'il enrichissait de mille détails séparés dans le temps, ce qui créait une réalité nouvelle, très chère à son cœur, puis, brusque, il la chassait et retournait à ses papiers, appelait Valette ou sortait. Mais l'image revenait ; il la sentait derrière lui comme un chien battu aux pattes silencieuses qui trottine ; très douce à voir, créatrice de paresse et de paix. Quand l'été entoura le jeune homme, l'obéissante image se pliant aux douces volontés de Domi-

niquette, présentait à Jean-Paul des mûres qui noircissaient, des vignes chargées de grappes vertes, des oliviers plus gris, un air plus chaud, des midis plus lourds, des terrasses vides au milieu du jour, peuplées et bruyantes le soir, et, avec cela, elle se fit envahissante, s'abattant un peu sur tout, livres, cahiers, murs, dansant dans les yeux des femmes, l'eau de la Seine et jusque dans le lorgnon que posait de guingois cet imbécile de Valette.

Elle venait à tout propos, comme une bête qui prend un cri de fureur ou une exclamation de joie pour un appel : Jean-Paul ne pouvait parler ou entendre parler de sœurs, de filles, de curé, de petite ville, de vigne, de jardins, d'église, de couvent, de terrasse, d'enfant, de chien, sans que l'image parût. Tout était prétexte, et il semblait alors que Sartène, la maison, la vigne, le jardin et Dominiquette fussent les seuls habitants de ce cerveau, reliés par des milliers de fils à toutes les images passées, à toutes les sensations présentes. N'importe quelle touche on frappât, sous le son qui surgissait un autre se levait qui grandissait, dominait peu à peu, et demeuré seul, emplissait l'être tout entier.

Jean-Paul réagit à peu près jusqu'en juin, comme soutenu un moment par l'étrange sacrifice de Wanda et une hauteur de sentiments qui le fit se complaire, lui aussi, à sa douleur, mais, dans les jours qui suivirent son retour à Paris, l'appel du pays se fit plus sonore et plus pressant. Cet appel retentissait comme une cloche dans les mille bruits des rues. Jean-Paul s'imagina qu'il allait tomber malade ; il crut l'être déjà, se découvrit un point de côté. Puis il posa que sa

sœur ne pourrait demeurer seule six mois de plus, crut qu'il avait le devoir de vivre dans ses jupons. Après cela, il trouva que jamais il ne réussirait et la preuve qu'il se donna était qu'il ne parvenait plus à faire rien de bon, bien qu'en six mois il eut écrit deux cents articles, pour la plupart excellents. Puis il se demanda s'il n'était point l'instrument de Staline, de Benavidès, de Marbeaux, que l'on jetterait bientôt, usé, au vieux fer. Il sortit moins, demeura davantage avec ses secrètes pensées. Il avait beau se dire qu'il était fou, et que tout cela c'étaient des prétextes, il se sentait à la merci d'un coup de tête, prêt à retourner là-bas sans dire adieu à personne ; il ne mangeait plus, dormait mal, travaillait peu, n'avait plus de goût à rien, et, précipité d'accès de fureur en crises de dépression d'où il ne sortait que par une fureur nouvelle, il devenait cette moitié d'homme, qui, comme le lui dit un jour Valette, n'inspire plus confiance aux soldats.

— Parce que, déclara Valette, mon petit, on se demande où tu vas. Tu n'es plus à la manœuvre. Ton pays, ton pays, ce n'est pas cela qui peut te tenir si fortement au cœur.

— Valette ! cria Jean-Paul.

Ce cri-là, l'autre l'écouta, se le répéta en lui-même, cherchant à retrouver le ton. Ce n'était pas le ton habituel de Jean-Paul. Ça n'avait été ni bref, ni dur, ni clair, mais traînant, mouillé, presque douloureux, et mêlé de honte. Cela voulait dire : « Mon vieux, tais-toi, ne me parle pas de ces choses, tu me fais de la peine. »

De la peine ? Pourquoi ? Ça souffre donc un Jean-Paul ? « Mon Dieu, oui, ça souffre, et comme un loup, sans crier ni demander grâce, semblait dire Jean-Paul immobile et qui méditait. Comme si l'on pouvait être ambitieux du premier coup, et si jeune, et toujours le demeurer ! On l'est deux mois, et, le troisième, l'odieux amour se jette à la traverse. C'est que la retraite vous a désarmé ; c'est que la solitude vous a mis aux mains de la seule femme qui soit prête à la partager avec vous. Mais là n'est pas le pire, car qu'est-ce qu'une heure de nuit perdue à faire l'étalon ? Cette apparence de l'amour acceptée, recherchée pour une heure, fait se lever l'image ensevelie vivante de l'amour vrai qu'on a voulu tuer. Alors on se trouble, on doute de soi... on ne pleure pas parce qu'on est Jean-Paul, mais on dit : « Valette ! » comme ça, de ce ton traînant, mouillé, presque douloureux, et mêlé de honte. »

Et Valette pense : « Les vieux moines parlent de ce désespoir qui guette le solitaire au milieu du jour. Mais tiré de là, le solitaire va plus avant dans les voies de Dieu. Il fallait que Jean-Paul passât par cette épreuve. C'est la tentation qui aurait pu lui casser les reins. Bah l'homme est solide. Parions contre le Diable. »

XXVI

L'ENFANT

Bien que Paris fut encore calme, il s'y était constitué comme, d'ailleurs, dans toute la France, à côté de bandes communistes et de bandes nationalistes, des bandes dites républicaines ou « bleues » et qui relevaient de Marbeaux. Escousse les commandait. Durant les dernières semaines, Jean-Paul, pour qui le journalisme n'était qu'une action comme une autre et qui préférait toujours une bagarre à une satire, était parvenu entre deux séries d'articles à faire entrer 50.000 fusils et deux millions de cartouches. C'était Wanda qui avait dirigé le débarquement par canots automobiles sur un point de la côte ouest du Cotentin. Le gouvernement, assez bien informé, mais composé de gens hésitants, de politiciens dont l'intérêt électoral troublait l'intelligence, et d'ailleurs mal sûr de la gendarmerie, de la police et de l'armée, ne songeait qu'à un jeu de bascule et qu'à se défendre des plus violents agitateurs en les menaçant des autres.

Au surplus, l'organisation bleue, les Bleus, comme on disait, semblaient à Cahuzac, récemment devenu président du Conseil grâce à l'appui de Marbeaux qui croyait

n'avoir plus rien à craindre de lui, justement propres à jouer ce jeu de bascule. Il leur savait gré aussi de ne pas faire de bruit, de s'armer dans l'ombre, et d'être en un mot, bien plus une bande assez peu nombreuse d'hommes de main, d'ailleurs couverts par des députés qui votaient pour lui, qu'un parti agissant comme les Ligues nationalistes ou comme les Centuries communistes.

Cahuzac n'eut même pas demandé mieux que de faire de ces quelques milliers d'hommes les prétoriens du régime, mais il eut fallu pour cela que Marbeaux disparût. Or, les papiers avaient été enlevés. Et quant à croire qu'Escousse et les autres lâcheraient Marbeaux, il n'y fallait point songer. Un intermédiaire en avait touché un mot à Escousse qui s'était mis à rire jusqu'à ce que l'autre eut déguerpi.

Les pires nouvelles d'ailleurs venaient des colonies où trois révoltes allaient grand train. Révoltes en Indo-Chine d'abord, plus ou moins aidées et financées par des Japonais et par les Soviets, les pirates chinois venant à la rescousse en grandes bandes sérieusement armées du côté de la frontière nord. Mouvement insurrectionnel à la fois dans la banlieue nord de Fez et dans l'Atlas, avec émeutes en Algérie et troubles en Tunisie que désolaient des bandes armées parcourant les campagnes. Enfin, en Syrie, les difficultés renaissaient avec la Turquie qui réclamait Alexandrette, et les Druses, les Maronites, les gens d'Alep, les Bédouins d'au delà de Damas étaient tous également en pleine révolte. Les colons italiens de Tunisie avaient formé des ligues civiques armées et envoyaient pétitions sur pétitions à Rome dont les bateaux

croisaient devant Tunis. En huit jours, le franc était passé de 25 à 64 sur la place de New-York, soit une perte de près de cinq points par jour. Deux emprunts successifs, l'un à l'intérieur, l'autre à l'étranger, n'avaient pas été couverts. Pour l'emprunt de l'intérieur, on avait crié à la propagande anti-française des cléricaux et à l'exode des capitaux ; mais pour l'emprunt à l'étranger, il avait bien fallu admettre que la Haute Banque, disons mieux que le Monde ne faisait plus confiance à la France. Marbeaux recevait tous les jours un nombre plus grand de lettres, d'adhésions et de solliciteurs. Son livre lancé une quinzaine auparavant : *l'Abîme*, tirait déjà à 300.000, traduit en quatre langues et combattu par trois ou quatre pamphlets d'une violence extrême que l'on s'arrachait aux étalages. La rue était calme, presque trop silencieuse, et pourtant on sentait peser sur cette froideur le ciel noir des révolutions.

Nouvelles qui n'étaient pas pour déplaire à Staline et à ses amis. Soixante hommes armés logeaient à l'imprimerie dans le corridor de laquelle une mitrailleuse était braquée. Il y avait quatre autres pistolets mitrailleurs sur le toit. La maison entière avait été achetée ; les locataires expulsés ; Escousse, Bezeaux, Jean-Paul, y avaient leur domicile et toute cette partie du quartier entre les rues Monge et Claude-Bernard jusque vers le Panthéon d'une part et le boulevard de l'autre, était devenue le quartier général des jacobins.

La bataille dans la rue ne pouvait plus être évitée. Deux cent mille hommes armés se guettaient. Le ministère Cahuzac et le Parlement ne pouvaient que regarder

faire, Cahuzac son portefeuille en main, prêt à le remettre au vainqueur. Le maître de la situation était Marbeaux. Le premier vaincu allait être celui qui se soulèverait le premier, car Marbeaux était décidé à s'allier avec l'autre contre lui, mais pour des raisons de tactique il préférait avoir affaire d'abord à un soulèvement communiste que ses propres agents provoqueraient.

En somme, « Journées de juin » d'abord, les « Trois glorieuses ne venant qu'après. La splendeur de ces semaines d'attente valut celle du plus brûlant des midis sur le silence d'un Sahara. La qualité des âmes était très haute dans les trois camps ; dans les deux extrêmes dominaient l'enthousiasme et la soif du sacrifice, tandis que les troupes de Marbeaux et d'Escousse où Jean-Paul servait et commandait avaient le calme des soldats de métier.

Elles comprenaient d'ailleurs, très judicieusement groupés et répartis, un certain nombre d'éléments sans attaches familiales ni professionnelles, véritables mercenaires régulièrement soldés et dont seize heures sur vingt-quatre ne se passaient qu'à cela, à méditer et à répéter les gestes nécessaires. Il y avait parmi eux une forte proportion d'étrangers, mais d'un peu tous les pays, et ces gens-là, déliés de leur nation d'origine, dépouillés des traditions et des respects qui garrottaient les Français, formaient une garde prétorienne singulièrement sûre, active et agissante. Escousse en comptait 4.000 formés en 40 centuries qui lui coûtaient plus de 6 millions par mois. C'était le banquier Juste Fischer qui payait. Il contrôlait de 50 à 70 milliards et comptait bien qu'avant six mois, c'est-à-dire avant qu'il eut versé 40 millions, Marbeaux

aurait enlevé l'État. Or l'État valait bien 40, 80 100 millions, car Fischer payait aussi la presse et même aidait quelques députés.

Attente pleine de charmes d'une heure qui porterait la gloire et la mort.

*
* *

Un des soirs délicieux de cette fin de régime, Wanda, revenant d'une promenade solitaire et triste, tournait le coin de la rue Tournefort quand, relevant son regard ennuyé, elle vit soudain à vingt pas la forme longue et mal équilibrée de Valette. Le journaliste semblait se hâter. Les bras appliqués au corps, une sorte de cravate lui flottant sur l'épaule, tête basse, il marchait d'un pas à la fois allongé et rapide. Par curiosité féminine et pour tromper son ennui, elle fila sur ses traces. C'était un plaisir de suivre Valette. Aucun risque. Elle le savait myope et l'on pouvait d'ailleurs marcher sur ses talons qu'il n'avait jamais l'idée, tout attaché à des imaginations très vives, de jeter un coup d'œil dans une glace pour deviner le suiveur sans se retourner franchement. Wanda, pour se maintenir à proche distance, devait trotter presque, et cela lui mettait le sang aux joues, fouettant son désir de savoir. Elle ne connaissait point d'amis à Valette ; ni Marbeaux, ni Benavidès n'habitaient par là ; Escousse et Bezeaux logeaient à la maison Staline. Wanda songea qu'il allait retrouver une maîtresse et imagina la pauvre fille d'après son triste amant. La pitié lutta un instant avec la malice qui rapidement l'emporta.

Valette venait d'enfiler la rue Saint-Jacques. Il dépassa le Val-de-Grâce et dix pas plus loin, pénétra brusquement dans un corridor sans regarder le numéro de la maison. Valette passa même devant la concierge sans rien demander et s'engagea dans l'escalier. Wanda conclut de tous ces gestes que Valette avait là ses habitudes. Il pouvait être trois heures du soir, mais l'escalier de cette vieille maison était terriblement sombre. Emportée de curiosité, Wanda s'entendit marcher dans le corridor obscur, buter dans la première marche avant seulement d'avoir bien réfléchi. Levant le nez, elle aperçut vaguement son guide comme une silhouette falote tourner au-dessus d'elle, et ne lui laissant qu'une avance de dix marches, elle suivit. Intérieurement, elle riait de sa folie, et se proposait seulement de connaître l'étage afin de taquiner plus facilement Valette le lendemain, car elle ne doutait plus que ce grand coquin allât retrouver une laide maîtresse.

Les étages se succédaient, Au cinquième, la lumière fut plus vive et Wanda ralentit sa marche pour ne pas être découverte. Soudain, Valette disparut. On entendit son pas sonner dans un corridor. Sur les dernières marches qu'elle avait atteintes le long d'une rampe humide, elle se tenait immobile, le cœur battant et prête à éclater de rire, avec un brin de tremblement, un certain froid aux jambes. Il frappa à une porte, attendit, frappa de nouveau et entra.

Wanda entendit le cri que fit la porte en se refermant, et puis le silence retomba sur elle. Alors, traînant ses mains le long des murs suintants, elle s'approcha

un peu sur la pointe des pieds. Une pitié remplaçait dans son cœur la malice, elle était fatiguée de son amusement et prête à redescendre, mais la retenait en haut, outre un mépris d'elle-même, le devoir, à chaque seconde plus clair, de réparer.

Soudain, de la chambre, elle entendit monter le cri d'un petit enfant en même temps que la voix de Valette, et cette voix chantonnait (c'était à ne pas reconnaître ce verbe sonore accoutumé aux digressions morales et aux virulences politiques), chantonnait de ces mots sans suite, sans signification presque, incessamment répétés, que l'on dit aux enfants pour les calmer. L'enfant continuait de crier ; Valette continuait ses maternelles gronderies, emplissant le corridor de petits mots très doux qui, tombés de cette bouche intelligente, paraissaient très ridicules. Wanda écoutait, impuissante à comprendre, et ne cherchant pas même d'explications. C'était si tristement drôle ! Ça donnait à la fois envie de rire et de pleurer. Elle hésita une seconde, eut rapidement le dessus sur de sots scrupules, et frappa.

— Entrez !

Elle entra. Son ami était debout au milieu de la pièce, sans chapeau, les lorgnons à bas brimballant sur son épaule. Il tenait maladroitement à deux mains un enfant de quelques semaines, une masse de chair presque informe encore, qu'il avait dû prendre sur le grand lit car on ne voyait aucun berceau. L'enfant, bien emmaillotté, battait l'air de ses petits bras, plissait désespérément ses paupières, et ouvrait sa grande bouche édentée pour pousser des cris qui, à la vue de l'arrivante, s'éteignirent. Wanda

le prit dans ses bras, mais aussitôt agrippé au corsage de la jeune fille, il recommença sa terrible clameur. Elle chantonnait, toute troublée (il fallait bien le tenir !) et de son mieux, le berçait.

— Mademoiselle Wanda ! criait Valette dans le tumulte.

— Par exemple ! l'histoire, est bien bonne ! — Alors ? mais vous êtes donc papa, mon pauvre ami ? Do... do... fais dodo !...

— Pensez-vous ? dit Valette penché sur eux. C'est l'enfant de Françoise.

— Ah ! mon Dieu, c'est l'enfant de Jean-Paul !

Wanda faillit laisser tomber le gosse. Elle desserra les bras. Valette cria, se précipita. Déjà, elle avait rattrapé le paquet sur son ventre et le regardait qui faisait encore une affreuse grimace, puis le courage lui manqua : elle pâlit un peu, s'assit et se mit à pleurer. Elle pleurait sur le petit, en l'embrassant, en parlant de lui ; elle sanglotait ; elle mêlait le nom de Jean-Paul à tout cela, elle appelait l'enfant Jean-Paul. Elle ne savait plus ce qu'elle disait et ressentait en même temps qu'une grande peine, mais là, une grande peine, la plus grande joie de sa vie à se trouver au sixième dans une chambre mansardée, entre quatre meubles de bois blanc, avec sur les genoux ce petit qui criait, pleurait, s'agitait dans son maillot. Elle arrosait l'enfant de larmes, parce que, douceur infinie, il était le fils de Jean-Paul, l'œuvre de son amour et de sa chair, un autre Jean-Paul qu'on pouvait embrasser à son aise sans qu'il se défendît et qu'on embrassait à pleine bouche (tiens, mon chéri !) à l'étouffer.

Valette s'écria que la mère allait rentrer et qu'il fallait que Wanda partît. Mais Wanda secoua la tête, disant d'un ton ferme qu'elle voulait justement la voir. Valette avait repris l'enfant et se promenait de long en large dans la chambre en le secouant maladroitement. Wanda essuyait ses yeux et reniflait tout ce qu'elle savait. Remise enfin, elle reprit le petit qui, entre deux piaillements, cherchait de la tête comme un petit animal, sur la poitrine de Wanda, le sein de sa nourrice.

Françoise, en rentrant, trouva son garçon sur les genoux de Wanda, et Valette penché sur lui, l'amusant avec les bouts flottants de sa cravate. Françoise salua avec embarras et puis sourit à l'enfant à qui tout de suite elle tendit les bras. Valette présenta Wanda comme une amie, « une amie à lui », dit-il en rougissant.

Françoise avait beaucoup perdu de sa beauté. Elle était maigre avec un teint jauni. Il lui restait pourtant encore un certain air tragique et des yeux noirs, pleins de fièvre, d'amertume et d'horreur. Elle n'avait pu joindre son ami avant que d'accoucher et, tout espoir perdu de se faire épouser, ne s'était plus souciée de plaire. Peu de jours après son arrivée à Paris, d'ailleurs, voyant que Jean-Paul ne répondait pas, elle avait cessé de lui écrire. Elle s'était cachée comme une bête malade, et seul Valette savait son adresse et venait la voir.

Elle saisit son fils d'un geste vif et prompt, le serra contre elle avec des attitudes passionnées. Valette souriait, à l'aise dans ce cadre simple et pauvre, qui était d'accord avec son cœur et son esprit bohèmes. Wanda songeait à Jean-Paul ignorant la présence de sa maîtresse à Paris,

et sinon l'existence, du moins l'apparence de ce fils. Elle se disait qu'il serait heureux de découvrir cet enfant qui, déjà, peut-être, oui tout de même, lui ressemblait.

Françoise ne se plaignait pas, mais sa maigreur, son regard chargé d'on ne savait quelle violence, sa mise trop simple, presque misérable, l'inconfortable logis, parlaient pour elle :

— Pauvre gosse ! dit Wanda.

— Oui, soupira Françoise, les lèvres près du petit visage, tu n'as que ta maman, n'est-ce pas, mon fils?

Wanda ne répondit point et caressa l'enfant, mais Françoise reprit la parole. Elle ne jugea pas noble de manifester sa rancœur devant cette étrangère ; à peine si, çà et là, le rauque de sa voix trahit la plaie de son cœur ; elle dit d'une voix presque calme la vie difficile à Paris avec une petite rente et des leçons mal payées ; les mois de nourrice ; l'enfant placé tout près d'elle à Villejuif, presque à la campagne, pas très robuste, hélas ! mais encore bien portant :

— Je ne le ramènerai que demain. Tu coucheras avec maman, mon fils.

Du père, pas un mot. On eut dit qu'elle l'avait oublié. Pourtant, à observer comment parfois sa lèvre tremblait, ses yeux flambaient, ses mains se crispaient sur le petit, on ne pouvait penser qu'elle demeurât sans haïr l'absent ou même sans le surveiller.

Wanda, pâle, gênée soudain par cette double démonstration d'amour et de haine, mais plus encore par la présence de l'enfant qui l'émouvait au delà de ce qu'elle avait cru possible, se leva, demanda la permission d'embrasser

le petit, et, accompagnée de Valette, sortit. Françoise était redevenue souriante ; le visage rasséréné, elle les accompagna, l'enfant sur le bras, jusqu'à l'escalier : « Je suis, songeait Wanda, du parti de Jean-Paul ! » Mais en vain s'exerçait-elle à détester la femme, pouvait-elle détester cette petite chose grimaçante et murmurante qui lui représentait son tout ? Demeurée sur le palier, Françoise riait au petit, et lui prenant la main, lui faisait faire des signes tandis que Wanda sentait, malgré ce qu'elle se répétait, les larmes à nouveau la gagner, et que le bon Valette, ému, envoyait des baisers, et, pour amuser le gosse agitait sa cravate et son chapeau. Une tempête roulait dans la tête de la jeune fille et les mots de Jean-Paul lui revenaient en mémoire : « L'amour, tueur de l'ambition ! toujours, toujours ! » Eh ! bien, il fallait, il fallait ! (cette délibération dans l'escalier !) empêcher, n'est-ce pas, Valette ? l'amour de tuer !... Mais pourquoi ? Et que lui importait Jean-Paul ?... Hélas ! Hélas !

A partir de ce moment, Valette n'alla plus jamais seul chez Françoise ; il n'y tenait pas d'ailleurs et préférait s'y rendre comme chaperon de mademoiselle Staline, qu'il documentait chemin faisant sur sa vieille vie marseillaise. Tous les détails maintenant étaient bons, et il n'en épargnait aucun. Sa seule crainte qui pouvait passer pour de la vanité était d'être espionné par les gens de Cahuzac, ou par ceux de Bordenave, et pour les dépister, il se donnait des airs sournois où il voulait voir des attitudes de conspirateur. Wanda le poussait alors sur des paradoxes politiques qu'il lançait à mi-voix avec des interruptions brusques quand on doublait un agent, et des yeux fureteurs

par endroits. Dans la chambre de Françoise, Wanda perdait de son entrain et de sa liberté d'allures. Elle avait beau s'ingénier à procurer à Françoise des leçons faciles et à haut prix ; aller voir l'enfant quand la mère ne le pouvait et, par l'entremise de Valette, le nipper ; elle rencontrait une susceptibilité toujours en éveil prête à se traduire en mots durs, des pudeurs excessives, une sauvagerie rude à autrui, un cœur fermé. Wanda trouvait mal le chemin de ce cœur. Il arrivait que Françoise fut douce, bienveillante, aimable ; c'était qu'elle parvenait à se maîtriser et à donner le change, mais le plus souvent elle était en garde, hargneuse et griffue, et il fallait se résigner, lui pardonner, revenir la voir quand même parce que, selon le témoignage de Valette, elle avait beaucoup souffert.

XXVII

CONFRONTATION AU LUXEMBOURG

En public, le ministère Cahuzac affichait l'optimisme sur la figure de tous ses membres. Cependant les ouvriers occupaient les usines, hissaient partout le drapeau rouge, tenaient Lyon, Marseille, Saint-Étienne, Carmaux. A Toulon et à Brest, la flotte fraternisait avec les émeutiers. Dans le Nord, à Longwy, de grandes bandes italiennes ou polonaises se formaient sous le signe de l'étoile à cinq branches des Soviets. En Bretagne, en Normandie, dans le Maine, dans le Centre, dans le Berry, jusqu'en Bourgogne, en Comté et en Alsace, des bandes de ruraux armés tenaient le pays, occupaient des nœuds de routes ou de chemins de fer, cantonnaient dans les villes, exaltées par des prédications nationalistes, des bruits de réquisitions et des sermons de guerre civile. Raids de part et d'autre. Petite guerre déjà. Paris était tranquille à force de patrouilles, mais toute la banlieue est, nord et sud en plein travail de grève générale grondait, tandis que plusieurs municipalités de la Seine jouaient les républiques indépendantes.

Staline avait doublé la garde de l'imprimerie. Bezeaux

armait mille hommes chaque jour dont le quart à Paris. Jean-Paul centralisait tous les renseignements, véritable ministre de la police de ce gouvernement irrégulier qui siégeait en permanence. La montagne Sainte-Geneviève constituait la place d'armes des républicains. Ils avaient organisé deux grands camps au Jardin des Plantes et au Jardin du Luxembourg, et accumulé là plusieurs batteries de lance-mines et de grands dépôts de grenades. Ils prétendaient s'être mis au service du gouvernement qui permettait à leurs formations de défiler par les rues, clairons en tête. Jean-Paul travaillait toute la journée à l'imprimerie, et, le soir, avant de revenir au journal, il se promenait sur les terrasses du Luxembourg au milieu des irréguliers bleus.

Wanda, elle, continuait ses allées et venues, tranquille, se masquant, se maquillant, en ouvrière, en bourgeoise, en bonne, amusée du danger couru, avec vingt pièces d'identité sur elle. Un désespoir d'ailleurs la prenait. Ce n'était pas parce que dans l'effondrement du change, Staline perdait, et que, vainqueur ou vaincu, il fallait qu'il demeurât sur le carreau. C'était parce qu'elle avait peur parfois pour Jean-Paul. Le père, après tout, s'en tirerait toujours avec quelques centaines de mille francs de valeurs étrangères dans la doublure de son veston, et en route pour la Suisse ! Mais Jean-Paul? Jusqu'alors, Wanda avait vu l'adversaire en Françoise. Maintenant l'adversaire, c'était ce terrible Hasard (panique ou autre chose) jetant brusquement son épée dans l'un des plateaux et dont l'ombre pesait déjà sur leurs têtes.

Françoise avait dû courir en Corse, régler de misérables

affaires de succession. Valette et Wanda s'étaient pour quelques jours chargés du petit. Maîtresse ainsi de sa manœuvre, Wanda eut, le lendemain du départ de Françoise, l'idée de se le faire amener, d'aller avec lui au Luxembourg, où elle rencontrerait Jean-Paul. Selon elle, il fallait qu'il vit le petit, qu'il reconnut sa chair et son sang. On distingue ici, chez une femme d'ailleurs intelligente et volontaire, l'instinct profond qui pousse la femme à exalter l'espèce en niant l'individu.

— Eh ! disait Valette, supposons que Jean-Paul reconnaisse le marmot. Vous qui aimez notre ami, mademoiselle, croyez-vous l'aider en lui imposant cette épreuve? Jusqu'ici cet enfant est pour lui un fait que son cerveau conçoit, dont ses sens jamais n'ont été frappés ; or, c'est à la forme du nez ou bien au tour des propos, à la couleur de l'œil ou à l'orbe du geste que vont nos amours. Toutes ces singularités, notre ami les ignore ; il n'a jamais vu l'ébauche grossière de lui-même qui roule en ce moment sur vos genoux. Supposons que pour son malheur il soit affligé d'un regret, voire d'un remords. Vous allez donner un visage à l'objet jusqu'ici confus de sa peine.

L'argument faillit retenir Wanda, mais son imagination était là qui lui permettait d'entendre déjà les baisers. Et voilà qui suffisait par avance à l'émouvoir. Valette eut beau reprendre l'argument, elle ne l'entendit plus.

Ils se glissaient déjà sur les terrasses, longeant les cuisines des irréguliers et plus loin circulant au milieu des groupes braillards et des faisceaux. Le Jardin était semblable à un bourgeois qui, pour porter un harnachement militaire, n'aurait pas abdiqué son âme. Il reten-

tissait de jurons et de bruits d'armes, mais les étudiants vers la fontaine Médicis et les enfants vers le Musée mêlaient leurs rêves ou leurs jeux aux exercices et aux revues. Valette et Wanda s'étaient assis et taquinaient le petit.

Soudain, l'ombre dure de Jean-Paul fut sur leurs visages. Interrogateur, le sourcil froncé, il pointait silencieusement le doigt vers le marmot. Wanda le lui tendit, et le pamphlétaire se mit à jouer avec la menotte qui battait l'air à grands coups, tandis que Wanda contait une histoire : l'enfant d'une amie..., etc. Jean-Paul ne l'écoutait seulement pas. Prenant celui-ci pour modèle, il essayait de dessiner la réalité qui devait être quelque part. Où? Sous quelle apparence? Il interrogeait en vain celle qu'il avait sous les yeux... Un enfant comme celui-ci, voilà ce qu'était le fils de Françoise, le fils de Jean-Paul. Mais comme il penchait sur l'enfant sa figure sombre, le petit eut peur, et se rejeta sur le sein de Wanda, enfouissant son nez dans le corsage. Valette frisait sa barbiche, observait le groupe, cherchait à étudier à la dérobée le visage de son ami :

— Tu ne m'aimes pas? demanda Jean-Paul en essayant de forcer la tête effrayée à le regarder.

L'enfant se mit à crier. En vain Wanda s'employa-t-elle à provoquer son sourire, à dégager le rebelle du corsage où il se terrait ; elle provoqua des cris plus aigus. Jean-Paul sourit comme prenant son parti, mais Wanda sentit le sang se retirer de ses joues :

— Décidément, dit-elle, il ne veut pas de vous !

Il y eut un silence. Valette glissa sur le banc, pro-

posant une place à son ami. Mais Jean-Paul dit qu'il ne voulait pas s'asseoir, et, levant le doigt, montrant le gosse qui, maintenant dans les bras de Valette, martyrisait le pauvre garçon, et lui tirait la moustache et le nez :

— Voilà ton maître, dit-il, cette petite chose-là...

Wanda lui coula un regard en dessous, et Jean-Paul partit, les mains réunies derrière le dos, plus sombre que jamais.

A peine parvenue dans son cerveau, la perception de l'enfant disparut sous les mille idées et images anciennes qui poussaient leurs hautes feuillées drues chez l'ambitieux. Préoccupé des attaques du lendemain, mais conscient de la grandeur qu'elles lui préparaient, et qu'il imaginait vivement en une fresque triomphale aux couleurs violentes, Jean-Paul, sitôt le dos tourné, oublia l'enfant.

Tout à coup l'image de Valette se forma devant lui, cette image s'assit sur un banc, une Wanda surgit près de lui, et un enfant naquit sur les genoux de Wanda. Par une association d'idées toute naturelle, un autre enfant naquit (l'autre, celui de Marseille,) vague, indécis d'abord, et puis qui prit le visage de l'enfant découvert au Luxembourg. Les deux se confondirent bientôt, et près du groupe ainsi formé, s'installa naturellement l'image de Françoise. Jean-Paul songea que Françoise devait avoir eu un enfant vers le 1er juin (il avait quelquefois pensé à cela, mais jamais aussi nettement qu'aujourd'hui) ; il calcula que cet enfant devait être à peu près de l'âge de celui qu'il avait vu, et que, comme celui qu'il avait vu, il devait avoir des cheveux

noirs et des yeux noirs ! Mais d'abord, avait-il réellement des yeux noirs, l'enfant de Wanda? Jean-Paul ne savait plus. Il sentait pourtant que cette question devait être résolue ainsi que celle des yeux. Pourquoi? Pourquoi en lui cette poussée violente? En quoi cet enfant, l'enfant d'une amie, avait dit Wanda, l'intéressait-il? Quelle était cette « force » mystérieuse qui prétendait l'obliger à s'en aller voir, à marcher vite vers le coin où ils devaient être encore, Wanda, Valette et l'enfant? Il essaya de la raillerie envers lui-même. Ridicule obsession, songeait-il. Mais l'obsession continua. Il voulut user de la violence et s'imposa de lire un journal, lentement. Soudain, il s'aperçut que depuis quelques secondes, dix, quinze ou vingt, il était arrêté dans sa lecture, et que son attention était inconsciemment fixée sur le mot « mère ». En même temps, une image fusa, prompte, comme habituée à surgir dans sa mémoire et se plaça devant lui : Françoise !

Il comprit qu'il allait falloir lutter pour sauver son indépendance, celle de son esprit. Il s'assit sur un banc, regarda attentivement là-bas le groupe de Valette, de Wanda et du petit, se dit que rien ne l'empêchait de retourner près d'eux, que l'enfant était le sien, et que cependant, lui, Jean-Paul Orsi, ne bougerait pas. Il était curieux de cet enfant comme on peut l'être de ses propres entrailles, mais il tenait bon. Il attendit un quart d'heure jusqu'à ce que les trois s'en allassent et quand il les vit partir, se marqua une victoire, assez grande, lui sembla-t-il.

XXVIII

ÉMEUTE

C'est le 17 octobre, vers neuf heures, qu'assez brusquement le mouvement communiste se produisit.

Quatre réunions avaient été tenues en banlieue à des emplacements fixés d'avance. Elles s'étaient poursuivies dans le calme. A la sortie, les manifestants, suivant les indications données, s'étaient portés individuellement sur Paris. Mais il ne pouvait échapper à un œil exercé qu'il y avait là une véritable mobilisation, d'autant que beaucoup de ces manifestants isolés portaient un paquet long et mince, recouvert de toile d'emballage et qui pouvait être un mousqueton de cavalerie. Toute la journée il y avait eu infiltration dans Paris de groupes et d'isolés venus de la banlieue. Des manifestations s'étaient produites çà et là. Le ministère Cahuzac s'était borné à consigner la troupe, à entamer des pourparlers avec quelques municipalités soviétiques et quelques syndicats mécontents. Sans résultat d'ailleurs. Et la grève des services publics du gaz et de l'électricité n'ayant pu être empêchée, Paris, vers neuf heures, se trouva dans l'ombre. Presque aussitôt l'éclat des grenades retentit.

Escousse était aux aguets. Il n'avait pas attendu les premiers coups de feu pour mobiliser ses 4.000 hommes. Les jours précédents, servi par son flair, il avait fait faire des reconnaissances de rue, constitué des états-majors, distribué des cartes. Vers dix heures, cent mitrailleuses démontées étaient tirées des caves de l'imprimerie et aussitôt livrées avec 10.000 bandes.

Vers dix heures et demie, donc, au milieu du plus affreux désordre, les bleus lancèrent une série de colonnes qui essayèrent de descendre et de remonter la Seine, refoulant les communistes dont la concentration paraissait s'effectuer vers la place d'Italie d'une part, vers l'École Militaire de l'autre, tandis que des mouvements jusqu'alors réprimés par la police et par l'armée, emplissaient de coups de revolver et de clameurs les rues de la rive droite.

Quatre volontés agissaient sur Paris. Le gouvernement, maître de l'armée et de la police, se bornait d'une part à tenir l'ancienne ligne des fortifications au nord de la Seine, de l'autre à faire venir de province des renforts pour mater certaines communes de la banlieue nord-est où quelques milliers de manifestants formaient des cortèges et prenaient possession des usines par la force. Le déferlement devenait d'ailleurs d'heure en heure plus formidable. Une clameur furibonde couvrait Paris. Des rues vides, et puis soudain une place noire ; un homme à un balcon ; un drapeau rouge à une mairie. Plus loin un cortège en marche. Des camions sur lesquels on hissait des mitrailleuses. Toutes les boutiques avaient fermé. La ville était plongée dans la nuit, éclairée

comme un vaste chantier par des lampes à acétylène et tout un éclairage de fortune.

Au sein d'une telle nuit, la victoire était promise aux gros bataillons. Les trois gouvernements de Cahuzac, de Marbeaux et de Bordenave avaient de petits effectifs qui formaient des corps de garde et ne pouvaient guère que limiter l'envahissement de cette foule trouble par endroits, déjà sanglante par d'autres, où le crime coudoyait la noblesse, l'amour du gain l'enthousiasme, et qui était composée pour moitié de rêveurs, pour moitié d'assassins. C'était une bête sans tête ni queue, sans colonne vertébrale, sans yeux ni bouche, qui se glissait par un boulevard et, refoulée, revenait par une rue, passait à travers une maison, s'accoudait aux fenêtres, s'accroupissait sur les toits, stagnait sur les places, tournait en rond autour des squares et remplissait d'un frémissement obscur l'ombre des jardins publics.

Toute la banlieue avait déferlé sur Paris. Quatre millions d'hommes dont un million de combattants, se massaient dans le cadre limité jadis par les fortifications. Ils n'étaient pas armés, ou du moins, il y en avait tout juste deux cent mille qui l'étaient et encore de revolvers, mais ils étaient un million et on ne tue pas un million d'hommes. On en eut tué mille, le reste eut fui s'il eut vu le massacre, mais ce qui était ici une vraie bataille rangée à la grenade et à la mitrailleuse n'était plus là qu'une collision, plus loin qu'une bagarre, plus loin encore qu'une simple manifestation d'apparence pacifique. A tout moment d'ailleurs, le caractère de ce grand drame dont les cent actes se déroulaient simultanément en cent points de Paris, variait,

et passait de la paix à la guerre ou du tumulte sanglant à la réjouissance d'ivrognes en l'espace de quelques instants. La plupart des lignes téléphoniques ayant été coupées et le Central étant occupé par la troupe, Paris ressemblait à un grand corps dont le cerveau ne commande plus les membres animés de mouvements convulsifs. C'était une chaudière énorme où bouillait une révolution amalgamant déjà le pillage, la luxure et le meurtre avec les corps et les âmes de quatre millions d'hommes, matière de cette gigantesque cuisine.

Tout de suite, l'idée d'Escousse et de Jean-Paul avait été de profiter de cet état de trouble et d'hostilité pour jouer au nom du gouvernement le rôle de gendarmes supplémentaires. Les 4.000 hommes d'Escousse étaient là ; les volontaires permettraient de doubler leur nombre ; que ces 8.000 hommes fussent adjoints aux policiers et à la troupe sous le nom de gardes civiques ; qu'on sollicitât l'appui des hommes de droite à la condition qu'ils entreraient dans les cadres créés par Escousse (et l'on comptait bien que par patriotisme ils accepteraient), et voilà d'une part la droite militairement anéantie, et d'autre part le communisme brisé. Alors seraient demeurés Marbeaux et son groupe, seuls vainqueurs de l'émeute. Mais pour cela, il fallait former un ministère Marbeaux avec Bordenave et quelques autres qui, du coup, eussent été compromis.

Or, à cette heure-là, dix heures trente, malgré la gravité de la situation, les haines jouaient encore. Deux cents fous à la Chambre criaient le nom de Bordenave qui, d'un coin de la rive droite, lançait par un journal une proclamation où il recommandait à chacun de s'opposer

aux éléments de désordre et laissait à quelques lieutenants le soin de décréter et de régler une mobilisation qui, de ce fait, fut réduite à rien. Les députés communistes n'étaient pas là. Trois cents députés massés autour de Cahuzac l'acclamaient quand, avec son imperturbable optimisme de Gascon, il déclarait que tout allait bien. Et cinquante qui hurlaient le nom de Marbeaux ne le hurlaient pas assez fort. Pour Marbeaux, il était au chevet de Régina Story, opérée de l'appendicite la veille et qui faisait une péritonite suraiguë. Et il demeurait là sans rien faire que contempler la défense désespérée d'une jeune chair et l'avance victorieuse de la mort.

La nuit était complète, assez claire d'ailleurs et pleine d'étoiles. Vers onze heures, voyant que les sénateurs n'osaient pas venir mourir dans leurs fauteuils, et pour avoir un poste de commandement plus central, Escousse prit possession du palais du Sénat. Jean-Paul vint l'y rejoindre. Mais ils furent désagréablement impressionnés par l'attitude d'un bataillon de la Garde républicaine qui occupait le Luxembourg avec une compagnie à l'Observatoire, et qui ne voulut pas d'eux pour auxiliaires.

Tout de suite, ils eurent l'impression l'un et l'autre que la bataille était perdue. Peu d'enrôlements dans les rangs des troupes de l'ordre ; la grève du gaz et de l'électricité jouant contre les jacobins ; la nécessité de repousser une multitude de petites bandes communistes en grande partie étrangères, pillant et semant le désordre, faisant croire que tout Paris était en leur pouvoir parce qu'il y avait dans tous les quartiers dix coups de fusil et cent clameurs, et surtout Cahuzac refusant obstinément

de rien faire et ne voyant rien au delà de la manœuvre de M. Thiers : dresser la province contre Paris. A la Chambre, Benavidès insultant le gouvernement mais ne parvenant pas à faire donner le pouvoir à Marbeaux ; quatre cents malheureux délibérant derrière un millier de gardes, aux cris d'une foule indifférente ou hostile. Et puis, le dernier pavé : la petite main de Régina Story qui s'était refermée depuis le matin sur la main de Marbeaux, au 79 du boulevard des Italiens.

Jean-Paul imaginait avec précision ce conflit. D'un côté une force déchaînée sur laquelle des hommes essayaient de faire intervenir leurs volontés, mais les volontés des chefs inconnus de l'émeute étaient petites, et ces lutteurs étaient comme des boulangers nains en face d'une pâte géante, d'une formidable coulée où ils pataugeaient sans aboutir. De l'autre, trois hommes que leur caractère ou les circonstances rendaient impuissants. Un général en retraite, studieux, honnête et loyal, bête de guerre extérieure et non de guerre civile, incapable de commander le feu sur des Français même insurgés, qui lui paraissaient sacrés pour avoir la plupart porté cet uniforme qu'il avait lui, endossé chaque matin, durant quarante-cinq ans. Un ministre qui, dans la solitude du cabinet, après avoir donné à ses huissiers des ordres et mis l'interrupteur au téléphone, buvait, fumait et caressait des filles en pensant que tout s'était arrangé pendant cinquante ans de République et que tout s'arrangerait cette fois encore. Un grand politique, organisateur d'empires et conquérant ambitieux, consulaire par tempérament, mais travaillé par un désir particulier qui,

brusquement, allait se trouver inassouvi, et alors l'homme soudain immobilisé, réduit à n'être plus qu'une magnifique machine cérébrale à l'arrêt, qu'un Hercule pétrifié dans la chambre d'Omphale.

« Or, songeait Jean-Paul, c'est une question d'heures. Le débat entre l'hydre monstrueuse et aveugle et ces trois combattants qui s'ignorent et dont l'un a des scrupules, l'autre est veule et le troisième momentanément paralysé, ce débat ne peut aller au delà de demain et c'est toute la tragédie ». Il la trouvait intéressante.

Quand il rentra vers les minuit dans son cabinet, au milieu des porteurs d'ordres qui s'agitaient, et qu'on lui dit que Bezeaux évacuait les avancées et concentrait ses hommes débordés de partout, Jean-Paul haussa les épaules. Le téléphone de campagne promptement installé sonnait sans arrêt. Jean-Paul se promenait de long en large en écoutant :

— Contre-attaque des Bleus sur l'École Militaire, repoussée... cria le téléphoniste.

— Évacuation du saillant de Sainte-Anne ! cria-t-il encore. Les Rouges au Métro.

— Oh ! oh ! fit Jean-Paul. Ils avaient déjà Montsouris. Pour peu que Cochin tombe...

— Il y a 200 hommes à Cochin, grogna Escousse. Que veux-tu qu'ils fassent ? Et ces misérables gardes qui ne se battent seulement pas !

Ils attendirent quelques minutes et soudain le téléphoniste :

— Boulevard des Italiens. État désespéré.

Jean-Paul siffla. On savait ce que cela voulait dire.

Régina Story allait mourir. Un espoir. Depuis la veille Marbeaux n'avait pas paru à la Chambre. Les hommes ne l'avaient pas vu davantage. Il demeurait assis au pied du lit de sa maîtresse. La garce, (Jean-Paul se la représentait dans sa petite chambre d'hôtel un soir d'hiver), la garce prenait à Marbeaux toute sa volonté. Il ricana. La femme, toujours la femme. Elle mourait lentement, celle-là, trop lentement, et parce qu'elle mettait du temps à mourir, tout s'effondrait, les centres de résistance cédaient l'un après l'autre et le chef était neutralisé, tandis que tombaient ou que flanchaient les hommes.

— Ah ! qu'elle crève, bon Dieu !

Régina Story? La Françoise de Marbeaux. Lui, Jean-Paul, avait été plus dur. La femme, mol et tendre obstacle à l'ambition du mâle. Il se promenait de long en large. Escousse donnait des ordres, posément. Les agents de liaison entraient et repartaient, brusques.

— Trocadéro tombé, dit le téléphoniste.

Escousse se retourna vers Jean-Paul, et siffla...

— Les communistes tiraillent rue Saint-Jacques, cria un homme. On en a pris trente. On les amène.

— Fusillez-les, dit Escousse.

Il attendit que l'homme fut sorti, puis se tournant vers Jean-Paul :

— Nous évacuerons le Jardin, ce soir, Jean-Paul, cette nuit la rive gauche, et demain Paris.

Le Corse ne répondit pas. L'idée de l'enfant le gênait encore un peu. Elle était fichée dans son esprit, chaque mouvement l'y enfonçait davantage ; toute sa pensée se congestionnait autour d'elle ; il comprit qu'il faudrait

d'abord faire la lumière sur ce point et débrider la plaie sous peine de ne plus pouvoir manger, dormir, travailler, combiner et vouloir. Vingt fois son esprit quitta les rapports étalés sur la table pour tomber dans la rêverie. Il se força à lire à haute voix ; les sons étaient vides de sens, cela donnait une musique rauque, et puis une paresse immense lui faisait voir les mots comme des poids énormes ; un grattement lui chatouillait la gorge. Alors il repoussa les papiers, s'assit, mit ses mains sur ses yeux, mais dans l'ombre les images fondirent sur lui comme un vol d'anges. Au milieu de cette troupe furieuse une idée se maintenait, droite comme une colonne dans une nuée d'ombres et d'éclairs, une idée dure, armée : la femme est un danger.

Soudain, Valette entra qui essayait de cacher sous de la solennité une extrême agitation. Courant vers Jean-Paul, les mains tendues, il exprima sa douleur. Sans doute faisait-il allusion à l'agonie de Régina Story et peut-être à l'existence de l'enfant. Mais Jean-Paul lui éclata de rire au nez.

Alors, le journaliste dit que la compagnie de la garde républicaine qui était à l'Observatoire se repliait sur le jardin. L'instant d'après entra le chef de bataillon, une face carrée avec des yeux à fleur de tête.

— Messieurs, dit-il, je vous avertis que je me replie...

On entendit sa respiration rapide et forte. Escousse eut un court haussement d'épaules :

— Vous pouvez vous vanter de savoir vous battre, monsieur.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils, monsieur ! hurla le chef de bataillon.

Puis il se répandit en mots amers et injurieux et sortit en claquant la porte. Escousse bondit au téléphone, ordonnant à ses chefs de centuries de relever les gardes.

— Il y a pire, dit Valette à Jean-Paul. Bordenave est depuis onze heures en conférence avec Cahuzac. Le Gascon l'amuse. Il a son plan. Il veut que Paris tombe aux mains des communistes et puis, on le réduira, pense-t-il, par la force, du dehors. Et Bordenave, place Beauvau, crédule et loyal, expose, commente, discute.

Alors, tandis que Valette se taisait, Jean-Paul partit, claqua la porte, pénétra dans une espèce de grande galerie voisine, et là, commença d'aller de long en large, comme un lion en cage. Il criait, jurait, frappait du pied. Il invectivait Dieu. Tremblant, l'écume à la bouche, il allait d'un bout à l'autre de la pièce, se haussant dans la fureur en s'écoutant rugir, emplissant des éclats de sa colère la galerie, l'escalier et toute la maison. Il serrait les poings, cassait des objets, fendait la table, piétinait son chapeau, projetait l'encrier qui vint s'écraser en une étoile noire sur le mur. Des éclats le frappèrent au visage. Fatigué, il se rassit, mais il sentit, congestionné encore, la fureur s'accumuler, et tremblant qu'elle le poussât à des extrémités, il ouvrit la fenêtre et se baigna dans l'air froid qui venait du jardin. Alors, ses bronches sifflèrent ; il trembla, grelotta ; ses dents claquèrent ; il se blottit sur l'appui de la fenêtre, sentit ses membres s'amincir en quelque sorte et se ratatiner, et se mit,

tout recroquevillé, à vivre dans un grand dénuement physique et moral.

*
* *

— Capitaine, dit une voix.

— Quoi? (la voix d'Escousse.)

— Capitaine, les communistes tiennent la porte d'Orléans et tiraillent jusqu'à Denfert.

Il y eut un silence, et puis on entendit Escousse crier dans le téléphone. A ce moment un bruit saccadé et tout proche retentit : les mitrailleuses des Bleus entraient en action.

Jean-Paul était redevenu lui-même. Même il était brusquement inondé de joie. Il se pencha à la fenêtre. Quelqu'un du dehors cria que le drapeau rouge flottait sur le Palais-Bourbon.

— Sur la tour Eiffel, cria un autre.

— Allons, dit Jean-Paul, rangez les dossiers. Vivement, dans des valises, des cartons, des serviettes. Ceci, ceci, cela. Et flanquez le reste au feu...

— M. Marbeaux demande le capitaine et M. Orsi, cria le téléphoniste. Extrême urgence.

— Bien, dit Jean-Paul.

Le capitaine grogna. La fusillade crépita sur tout le pourtour du jardin. Puis tous les carreaux tombèrent d'un coup. Une torpille venait d'éclater entre le palais et le bassin. Les hommes pâlirent brusquement, et le téléphoniste laissant tomber son appareil :

— Ce coup-ci, nous sommes foutus !

Quand retentit la voix de Jean-Paul :

— Allez, allez, les gars, à l'ouvrage !

Voix forte, mâle, dure, à laquelle répondirent, assez proches, les coups sourds de grenades que striaient des crépitements de mitrailleuses... Une odeur de poudre leur parvint. Bezeaux entra :

— Vous avez dix minutes, dit-il, pour foutre le camp.

XXIX

LE VENT DE LA DÉFAITE

Bezeaux avait pris Jean-Paul par le bras :

— Allons, la rive gauche est perdue. Nous tenons encore la plus grosse partie de la rive droite. Et j'ai ordonné qu'on établisse des têtes de pont partout. Mais l'ennemi occupe déjà tout le bois de Vincennes. Ces gens-là vont nous déborder par les voies de la gare de Lyon. Ah ! c'est du joli ! D'ailleurs, Cahuzac n'est point du tout maître de la banlieue. Et la vérité est que nous nous battons au hasard dans un trou d'eau et dans la nuit contre un paquet de pieuvres.

Jean-Paul ne répondit pas. Une auto trépidait à la porte, ornée d'un fanion bleu. Ils se jetèrent dedans. Elle courut droit vers la Seine. Comme ils suivaient le boulevard Saint-Germain, ils virent une vaste fumée noire qui couvrait un quart de l'étendue visible du ciel. Ils descendirent et s'en vinrent près du parapet pour observer. Ça devait brûler vers Ivry. La fumée faisait de la Seine un fleuve d'acier et s'avançait lourdement au-dessus de la rive droite. Des papiers à demi-consumés volèrent au-dessus d'eux, autour d'eux. On les voyait s'abattre

comme une nuée d'oiseaux blessés. L'air était pesant et plein de bouffées chaudes. Un alanguissement les envahit, et à voix basse, comme dans une chambre de malade :

— Dommage ! une si belle ville ! soupira Jean-Paul.

— Oh ! dit Bezeaux, tout ne brûlera pas...

Çà et là, autour des faisceaux, les volontaires avec le brassard bleu. Quelques-uns même avec le brassard blanc des hommes de Bordenave. D'autres sans brassard. Quelques soldats. Des gardes. Autour de tous ces gens qui se regardaient de travers, des gens venus on ne savait d'où. Au Jardin des Plantes, Bezeaux déclara qu'il y avait là quatre centuries. Un instant ils s'appuyèrent au parapet du pont d'Austerlitz. Soudain des coups de feu éclatèrent. On tirait sur eux du viaduc du métro. Une mitrailleuse qui fut aussitôt repérée et les hommes tués. A la gare de Lyon, un officier s'avança vers Escousse :

— Quatre centuries, dit-il, avec mitrailleuses. Quelques agents aussi et une compagnie de la garde mais qui ne collabore pas.

La rue était à peu près déserte. Tramways, autobus, rien ne marchait plus. Ils revinrent par les boulevards qui leur parurent longs, noirs, sinistres. Çà et là, une boutique ouverte qui faisait un trou de lumière ; sur la chaussée, des lampes à acétylène balancées aux bras des patrouilleurs, éclairaient les hommes armés qui stationnaient, buvaient du café et riaient autour de feux allumés au bord des trottoirs. Soldats, policiers, volontaires, sans parler des badauds, presque tous portaient ostensiblement le brassard bleu et se dévisageaient avec inquiétude. Aucune circulation autre que celle des autos réquisi-

tionnées, qui transportaient les Bleus avec leurs munitions vers le Nord. La foule emplissait la chaussée libre de véhicules et suivait silencieusement le boulevard d'un courant monotone et lent.

Comme Escousse et Jean-Paul montaient l'escalier d'un immeuble du boulevard des Italiens, Benavidès sortit tout à coup d'un couloir, leur tomba dessus et commença à parler de Marbeaux, toujours au chevet de la petite Story, « mourante, vous savez, oh ! question d'heures, de minutes même... » Et puis :

— Dites donc, le père Staline... Il a trouvé le filon, le vieux bougre. Il escorte vers Bruxelles, l'encaisse métallique de la Banque de France... A quoi il a joint tout ce qu'il a pu réaliser... Un joli magot ! Oh ! il aura à nous nourrir ! car nous... nous sommes ministres depuis une heure, depuis que cet imbécile de Cahuzac a donné sa démission... enfin ! mais ministres sans ministères... Sans huissiers ! Presque sans portefeuilles !

Et Benavidès ouvrit de grandes mains vides...

— Des rois en exil ! Mais je vous retiens. Tenez, entrez donc !

Un couloir, un petit salon, une chambre à coucher. Au pied du lit, le dos mobile et musclé de Marbeaux. Dans un coin, Rochelle et Wanda. Benavidès, Escousse et Jean-Paul allèrent grossir leur groupe. Soudain, le Corse relevant la tête vit les yeux de la petite Story tournés vers lui, et un tout petit sourire courir sur le maigre visage brûlé de fièvre. Et puis, l'actrice remua deux ou trois fois la tête, et le râle commença. Marbeaux au-dessus d'elle continua encore de lui parler, durant une minute,

Elle n'entendait déjà plus ; le médecin fit signe à Marbeaux de se taire, mais penché sur la source de sa joie, il observait attentivement le mouvement saccadé de la poitrine.

— Mon cher président ! cria Benavidès.

L'autre n'eut pas l'air d'entendre. Les six hommes se regardèrent, consternés. Bezeaux à cet instant entra tandis qu'Escousse faisait mine de vouloir sortir. Benavidès l'arrêta d'un signe :

— Mon cher ami ! cria-t-il encore.

Rien.

Bezeaux cependant commença de dire à haute voix que toute la rive gauche venait d'être évacuée et qu'il fallait se presser. Escousse délibérait s'il ne ferait pas tout par lui-même. C'était une initiative à prendre. D'une part, Marbeaux était déjà ministre, de l'autre, les hommes de Bordenave, forcés par les circonstances, luttaient aux côtés de la police et des Bleus. Il n'y avait qu'à prier Bordenave d'entrer dans le Ministère.

Sans bouger, Escousse tourna la tête de côté, comme pour interroger Jean-Paul. Jean-Paul était tout près de la porte ; de temps en temps, un planton dont on ne voyait que le bras, lui passait un papier. Il lisait sans qu'un muscle de son visage tressaillît.

Tout à coup, il dit à voix basse :

— Bordenave a quitté Paris avec quelques milliers de jeunes gardes blancs...

— Sale coup, grogna Escousse. Bordenave désespère de Paris, parbleu ! Et celle-ci qui ne meurt pas, ajouta-t-il *in petto.*

Trente secondes de silence, puis on vit passer le bras d'un planton.

— Le général gouverneur de Paris a fait établir un barrage qui abandonne provisoirement à l'émeute toute la rive gauche, sauf le Palais-Bourbon et ses abords immédiats, ainsi que les XIe, XIIe et XXe arrondissements. Il ramène la police et la gendarmerie vers l'Ouest. Il va peut-être falloir filer par là.

— Que vous disais-je ? murmura Escousse. L'affaire est dans le sac.

— Ah ! çà, gronda Jean-Paul vers Benavidès, qui est ministre? Si vous l'êtes, donnez des ordres au gouverneur, au préfet de police, que diable !

— Eh ! murmura Benavidès, vous êtes bon, vous ! il y a cet amoureux !

— Tuez-le, dit Jean-Paul, et prenez la Présidence. Et qu'on en finisse.

Il avait parlé à mi-voix, mais Marbeaux l'avait entendu et, tournant son visage vers lui, il devint pourpre et grinça des dents. Puis il détourna de nouveau la tête et, pâlissant lentement, ne quitta plus des yeux l'agonisante. Une horloge sonna une heure et quart.

Alors Benavidès alla à la fenêtre et l'ouvrit. Le bruit de la mitraillade vint, distinct, coupé des sourds éclatements de grenades. Par instants le sol tremblait, se brisait sous une torpille, puis une fumée montait sur l'est, noire, et paraissait jaillir des maisons qui rendaient au ciel leur âme confuse. Marbeaux tourna lentement la tête, tendit l'oreille vers le dehors, s'approcha de la fenêtre

sans cesser de regarder la mourante, ferma, poussa un long soupir et se tournant vers eux :

— Alors? dit-il.

Voix brève, sèche, impérieuse, du chef retrouvé.

Brusque, Jean-Paul fit trois pas et prit la parole. Il avait appuyé sa main sur le bois du lit, mais il ne regardait pas cette fille dont le râle était maintenant continu et qu'il avait tenue entre ses bras. Il n'avait souci que d'une chose : expliquer clairement la situation, moins pour gagner la partie que pour se rendre compte, avoir une vue claire des choses. La seule haine qu'il eut à ce moment-là était contre la fille. Contre les communistes, les pions adverses, il n'en avait pas. En face de lui, Marbeaux était ramassé : les épaules larges, le torse large et profond, tendu en avant un peu comme celui des bossus et des lions ; le ventre plat, les jambes courtes et puissantes ; immobile, la main refermée sur la petite main de Story, il écoutait :

— La rive gauche à peu près entièrement perdue, disait Jean-Paul, trois arrondissements de la rive gauche abandonnés ; aucune nouvelle des trois quarts de la banlieue ; çà et là des îlots révolutionnaires qui s'organisaient sur la rive droite, près des gares notamment, le long des voies ferrées, à Ménilmontant ; beaucoup de désertions parmi les volontaires bleus dont les centuries jusqu'à présent tenaient pourtant le coup ; l'encaisse métallique de la Banque de France évacuée ainsi que les archives des ministères, ou du moins une partie des archives ; la retraite commencée vers les gares de l'Est et du Nord d'abord, Saint-Lazare ensuite. Grosses difficultés à se maintenir

dans Paris, pas insurmontables à condition de se hâter. La province calme.

Le râle monta, plus fort. Quelques instants, Marbeaux cessa d'écouter le Corse, se pencha sur la Story. Jean-Paul brusquement se tut. Lentement, Marbeaux releva la tête et le fixa :

— Après ? dit-il.

— Bordenave, continuait Jean-Paul, après de longues négociations avec Cahuzac, avait rompu dès la constitution du ministère Marbeaux, couru en province, en Normandie, en Bretagne, peut-être à Bordeaux. Demain matin, les trois quarts de Paris ne pouvaient manquer d'être à la Commune. Ainsi donc, trois gouvernements déjà. Demain, où serait le vrai ?

— Ici, dit Marbeaux. Avec moi.

— La majorité du Parlement est avec nous, affirma Benavidès. J'ai là 200 noms. Ils sont toujours en séance à la Chambre. Profitez-en. Allez-y et vous aurez 350 voix.

— J'ai prescrit, dit Jean-Paul, à la garde de les enfermer et de n'en pas laisser sortir un seul.

Et il se mit à rire d'un rire qui sonna comme un coup de clairon.

— Bien, dit Marbeaux.

Un instant il parut vouloir parler, puis il les regarda tous les six et il eut un air navré, l'allure presque de demander pardon. Ils détournèrent les yeux, gênés devant la faiblesse du grand homme, mais ils comprenaient tous qu'il attendrait la fin du râle et qu'il n'y avait qu'à souhaiter que cela fut prompt. Jean-Paul

avait tout simplement l'idée d'aller serrer le cou de la petite, n'est-ce pas ? et puis, comme il disait à mi-voix : « Qu'on en finisse avec cette putain-là ! » Son air était si insolent que Marbeaux le regarda bien en face et rougit de colère. Mais ni l'un ni l'autre ne parla.

Soudain, brusque, le râle cessa.

— Une heure trente-sept, dit Jean-Paul à voix haute. Rien n'est perdu, monsieur !

— Rien n'est perdu, mon cher Président, répéta Benavidès.

Marbeaux avait marché vers le lit, il s'était penché, il embrassait Story sur la bouche, et lui fermait les yeux. Et Jean-Paul, écoutant le bruit léger du baiser, se souvenait d'un baiser plus long, plus chaud, dans une chambre d'étudiant.

Souvenirs point douloureux... La petite Story : un bel instrument qui se brise et dont les débris embarrassent quelques secondes encore les pieds des combattants. Clac... Tous avaient tressauté, surpris... Une balle perdue venait de casser un carreau...

— Messieurs, dit Marbeaux, nous allons au Palais-Bourbon. Voici les directives : Maintien d'une force suffisante pour garder le tiers de Paris que nous tenons. Le général Duflot nommé gouverneur. Évacuation de la capitale par le gouvernement et les députés. Rupture des relations avec le général Bordenave officieusement considéré comme hors la loi. Le reste me regarde.

Les yeux de Marbeaux étaient éclatants. Le signe du génie tremblait au-dessus de sa tête.

*
* *

Comme ils descendaient l'escalier, abandonnant la morte, Rochelle qui fermait la marche se pencha vers l'oreille de Jean-Paul :

— J'appelle ça une défaite, dit-il. Hein?

— Drôle de type, murmura Jean-Paul, vous êtes un drôle de type. Décidément je ne vous comprends pas. Que voulez-vous que ça me fasse, bon Dieu !

Il haussa les sourcils pour regarder attentivement le Juif dont les gros yeux inexpressifs étaient devant lui comme deux petits monstres clairs et cruels.

— Mais, tout de même, mon cher Orsi, Paris, hein? voyons, Paris va brûler !

— Soit, dit Jean-Paul.

— Perquisitions, arrestations, confiscations, fusillades, voyez-vous ça? Vous devez savoir ce qu'a été la Commune ? Hein ? les pétroleuses, les otages ?

— Oui... oui...

— Je suis inquiet, mon cher, et je me demande vraiment si...

— Si le salut de l'État n'exige pas qu'on se rallie à Bordenave? Dites-moi, Rochelle, sommes-nous venus librement avec Marbeaux? Oui. A-t-il tenu ses engagements? Oui. Alors?

Ils se turent. Ils étaient seuls, tous deux, l'un en face de l'autre dans l'escalier. De sourds frémissements d'acier emplissaient le ciel mêlés à de plus rapides vibrations. Écrasements sur le sol. Déchirements brusques, en l'air,

des shrapnells. Et par-dessus tout le miaulement des balles, les carreaux cassés qui dégringolaient. Soudain, une rumeur. Un taxi passa, porteur du fanion bleu.

— Ce sont les Rouges, cria l'homme, qui lancent des autos-mitrailleuses.

— Où?

— République... Ré-pu-bli-que...

— Bon, bon, çà va.

Jean-Paul se retourna vers Rochelle.

Il n'était pas étonné de ce que lui disait Rochelle. Il n'en était pas non plus scandalisé. Seulement, la conversation l'agaçait parce qu'il se rendait compte que, mercenaires tous deux, ils n'étaient pas de même race, et que, là où Rochelle avançait par le jeu d'un instinct assez bas, lui, Jean-Paul, agissait d'une façon infiniment plus idéaliste. Pour Rochelle, il s'agissait de gagner, dut-il tricher et brouiller le jeu. Pour Jean-Paul, il s'agissait de résoudre un problème de forces, de combiner avec la force, l'adresse et la ruse, les éléments d'une situation donnée. A part cela le reste... le gain... avantages qui le faisaient rire...

Marbeaux, Benavidès, Wanda, Escousse et Bezeaux étaient descendus. Leur groupe traversa le trottoir. Quelques dizaines de badauds les regardaient passer. Il y eut des acclamations qui tout de suite se brisèrent. Et Jean-Paul avec un sourire :

— Traitez avec les communistes, mon cher Rochelle, si vous voulez. Allez trouver le général Bordenave, si vous voulez. Moi, je continue dans le sillage de Marbeaux. Je

refuse d'abandonner. La partie peut encore être gagnée... et jamais elle n'a été aussi intéressante...

— Mais si la ville brûle...

— La ville? Peuh !

— Si l'État croule?...

— L'État?

Et tapant sur l'épaule du Juif :

— L'État, c'est nous, mon vieux !...

Puis il se mit à rire.

— Hop ! cria Escousse... Hop !

Il agitait les bras. L'auto était pleine, et des têtes à la portière criaient vers Jean-Paul. Le Corse courut rejoindre ses compagnons. Quand il eut sauté sur le marche-pied, il regarda derrière lui, mais Rochelle avait disparu. Des balles miaulaient très haut ou bien claquaient contre les murs. Un carreau s'effondrait dans la rue déserte. Une injure montait d'un recoin. Un groupe se massait dans l'ombre, parfois éclairé de la lueur d'un coup de revolver. On entendait chanter vers l'est. Dans l'ensemble, le bruit de la bataille diminuait d'intensité. A vive allure, ils couraient vers la Concorde pour empoigner la grande bête parlementaire dont le mouvement de confiance allait créer le signe de leur pouvoir, forger la couronne et le sceptre, et que déjà Marbeaux comptait emmener hors Paris et garder à vue comme toute une cathédrale de Reims avec son archevêque et son Saint-Chrême, sous la bizarre figure de trois cent cinquante vestons.

XXX

LA SOIRÉE DE SAINT-GERMAIN

Les jours suivants virent la manœuvre des Bleus. Leur point de concentration était Saint-Germain. Jean-Paul, Bezeaux, Escousse, Benavidès s'y retrouvèrent autour de Marbeaux, le lendemain de l'évacuation de Paris. Il y avait là le premier des gouvernements de la France, le second étant la Commune parisienne, et le troisième celui du général Bordenave appuyé sur les troupes fascistes, catholiques, rurales et qui, de Bordeaux comme capitale, tenait à peu près toute la France sauf cinq ou six départements du Nord. Les communistes, eux, occupaient les trois quarts de la capitale, tandis que les jacobins avaient, avec l'encaisse métallique, la majorité du Parlement, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'un appel au peuple put changer les jeux, la seule source de légitimité. La grosse habileté de Marbeaux avait été au dernier moment d'embarquer les 350 députés qui le soutenaient dans des taxis réquisitionnés, et de les rallier à Saint-Germain, où, sauf quelques déserteurs, ils comptaient encore le 18 et le 19 de 320 à 330 membres, c'est-à-dire la majorité. Et l'étranger le comprenait si bien que les ambassadeurs suivaient

ce fantôme de gouvernement errant de Saint-Germain à Dunkerque, mal couvert par les quelque dix mille Bleus d'Escousse, que venaient renforcer de jour en jour les centuries socialistes du Nord et quelques troupes régulières.

Le château de Saint-Germain contenait le Parlement délibérant, les deux Chambres réunies. Le Président était logé en ville. Les fossés étaient remplis de troupes bleues. En arrière de la terrasse sur laquelle brillaient des canons, les hommes avaient dressé le camp, organisé des cuisines en plein vent. Les pelouses étaient couvertes de groupes braillards, et rayées du va-et-vient des corvées. Dans la rue, on entendait à chaque instant passer de nouvelles compagnies, entraînées par des clairons et qui exagéraient au passage devant le château l'attitude militaire. Des civils inquiets venaient aux nouvelles ; un secrétaire d'état-major passait effaré ; des sentinelles hurlaient des *halte-là !* à tous les coins de rue. Tohu-bohu qui enchantait les amateurs de pittoresque.

Mais, à Saint-Germain, Marbeaux se trouva beaucoup trop près de Paris, mal couvert par ce Mont-Valérien où Escousse avait mis tout juste une grand'garde de quelques centaines d'hommes, et il partit pour Lille avec le gouvernement provisoire et tous les députés. Quelques heures après son départ, l'abbé Salviani était arrivé de Bordeaux *via* Rouen et répétait à tous que l'essentiel était de grouper tous les hommes d'ordre et de reprendre Paris. Déjà il offrait à Escousse, à Jean-Paul, de renforcer leurs hommes des bandes rurales que les lieutenants de Bordenave formaient en Seine-Inférieure notamment, où 25.000 hommes étaient armés et encadrés,

dans l'Eure, dans l'Oise, dans la Somme, jusque dans le Nord où Lille n'était pas un refuge si sûr que cela pour les jacobins.

— Voyons, voyons, et la France alors?

Escousse grognait :

— Que nous veut cet Italien?

Mais tout de même, il pensait que l'abbé avait raison, et que, puisqu'il était appuyé par plusieurs généraux, par un maréchal même dont il donnait le nom et montrait des lettres, puisqu'il avait l'opinion ou du moins quelques directeurs de grands journaux avec lui, de l'argent et de nombreux volontaires, seul Bordenave pourrait réduire Paris et sauver l'État.

Escousse ne s'inquiétait nullement de l'étranger. Tout comme si la France eut été une planète isolée dans le vide effrayant des espaces. Une vue un peu courte au fond que la sienne. Il ne se rendait pas compte non plus que les jacobins avaient un personnel politique, administratif et financier dont il était malaisé de ne pas se servir, et que tout cela, un Parlement et des cadres électoraux, c'est-à-dire la possibilité de créer un pouvoir légitime et celle de le faire durer, cela avait sa valeur pratique. D'autant que Bordenave groupait avec des royalistes, des conservateurs, des libéraux, des modérés, des nationalistes, des catholiques, tout un troupeau de pacifiques, de médiocres, de frileux et de jean-foutre, et que tous les peureux en se jetant vers lui, les ruraux en le forçant d'avancer lentement, au rythme de leur cerveau, renforçaient chaque jour sa naturelle indécision et son essentielle timidité.

Car il était général, donc timide, habitué à recevoir des ordres du pouvoir civil. Honnête homme avec cela. A Bordeaux, on lui avait donné la Dictature qu'il considérait très respectueusement. Un roi en adoration devant sa couronne. La fuite du Parlement l'avait désespéré. Il eut voulu que le Parlement le reconnût. Cette sombre fureur des radicaux jetant les députés dans des autos, les enfermant comme un trésor, comme le signe même de la puissance, l'accablait, lui brisait les reins.

Escousse ne comprenait pas toutes ces subtilités. Officier et partisan avant tout, il ne voyait guère au delà de l'effort immédiat : abattre le communisme et reprendre Paris. Et il subordonnait à cette entreprise la personnalité et la victoire de Marbeaux. Le mercenaire en lui mourait un peu plus à chaque minute tandis que grandissait le patriote. Pour Jean-Paul, au contraire, la victoire de Marbeaux demeurait la victoire en soi quoiqu'elle amenât. C'était ce qu'il développait avec une rude éloquence, et les deux autres savaient bien qu'il n'y avait point de paradoxe en lui. Ils se tenaient tous trois assis devant la table, Monseigneur Salviani souriant et jouant avec sa croix pectorale, Escousse assez indécis et grognant, quand brusquement Bezeaux entra et jura :

— Voilà bien le reste ! dit-il. Les Américains ont débarqué à la Guadeloupe, à la Martinique et à la Guyane, et leur flotte croise devant Cherbourg, prête à attaquer nos quatre pontons... Le gouvernement, (l'abbé sourit) vient de recevoir une espèce de memorandum biblique dans lequel on lui dit que tout le monde doit payer ses dettes, que c'est du moins l'avis de Jéhovah,

que nous ne payons pas les nôtres, et, qu'en conséquence, la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane servent de premiers gages. De premiers, car ça ne suffit pas à ces messieurs ! Et leur flotte est à Cherbourg pour nous forcer à signer...

— Eh bien ! cria Escousse, que fait Marbeaux?

Et il tapa furieusement sur la table.

— Oh ! il signera, mon cher... dit doucement l'abbé. Comme les communistes de Paris signeraient s'ils possédaient plus que ces malheureux deux tiers de Paris et de la banlieue où ils seront écrasés tôt ou tard. Marbeaux signera, mon cher. Heureusement, Bordenave ne signera pas.

— J'imagine, interrompit Jean-Paul, que Marbeaux essayera tout simplement de réaliser l'affaire avec le moins de pertes possible et je ne vois pas, puisque nous ne pouvons opposer que des ponton aux cuirassés de l'Amérique, comment nous tirer de là autrement que par un traité... dût ce traité nous coûter deux îles...

— On vous dit, hurla Bezeaux, que Bordenave ne signera pas...

— Mais, insista Jean-Paul, s'il ne peut pas résister? C'est l'ordinaire des vrais soldats de savoir refuser le combat quand la défaite est évidente.

— Quoi? interrompit Escousse, et alors, on ne peut pas mourir?

Jean-Paul haussa les épaules.

— Voyons ! le général qui hier était encore à Bordeaux, reprit l'abbé, vient de transférer son quartier-général à Tours. La France a été divisée par lui en douze

régions. Soixante-dix mille fusils sont entreposés à Bordeaux, la plus grosse partie de l'armée marche ; trois divisions indigènes ont été débarquées, Carmaux enlevé de vive force avant-hier. Les hommes affluent. C'est une mobilisation volontaire, mais les quatre cinquièmes des mobilisés de 18 à 25 ans s'engagent. Il doit y avoir déjà dans les 2 à 300.000 combattants prêts à marcher, plus les gendarmes et les soldats. Hier soir, trois groupes de colonnes ont été mis en mouvement. Sur Marseille partant de Montpellier. Sur Saint-Étienne et Lyon partant de Nevers, d'Aurillac et de Nîmes. Sur Paris, partant de Dijon, d'Orléans et de Chartres, le long des voies ferrées. La liaison avec l'Alsace est assurée. L'armée du Rhin vient de se rallier au général. Et demain toute la France nationaliste marchera. Écraser Paris d'abord ou l'affamer. Établir la dictature ensuite. Après, dire non aux Américains. N'est-ce pas votre avis ?

Bezeaux demeura muet. Escousse grogna. Toujours la même idée. Il lui déplaisait que cet Italien se mêlât des affaires françaises.

— Notre avis? notre avis? Ce que je vois de plus clair, c'est qu'il faut faire vite, parce que... l'Allemagne taillera dans le vif... et si ce n'est pas l'Allemagne, eh ! bien, l'Italie, l'Angleterre... Ça va être la curée.

— Ah ! oui, hurla Bezeaux, elle a fait un beau coup l'Allemagne, en payant ces gens-là, parce qu'ils ont été payés, c'est moi qui vous le dis. Ah ! sale révolution ! Si je n'avais pas manqué de cartouches, le 17 !

— La Commune n'aura pas, continua Salviani, le succès momentané qu'elle a eu en 1871. A part un tiers de Paris

et vous autres retranchés ici, qui donc en France, osera se dresser contre Bordenave? Votre Parlement? On fera un appel au Peuple...

— Enfin, conclut Escousse, il y a la France, n'est-ce pas? Bordenave ou un autre, je m'en moque. Tout le monde contre l'Amérique, voilà la formule !

Jean-Paul admirait cette explosion de fureur, cette éruption de nationalisme, et du coup il ne comprenait plus, ou plutôt si ! il comprenait trop bien : les forces subconscientes remontaient du fond des cerveaux, envahissaient les consciences, et ces pseudo-mercenaires, ces pseudo-condottieri, Escousse, Bezeaux, renversés par un Dieu auquel Jean-Paul ne croyait pas, trouvaient soudain leur chemin de Damas, se révélaient avant tout des patriotes. La nouvelle apportée par Bezeaux avait fusé et les hommes se groupaient déjà par dix ou vingt autour des feux. On les voyait mordre dans des quignons de pain, se taper sur l'épaule, mâchonner des injures, s'équiper... Dans le jardin de l'hôtel, ils formaient des auditoires compacts qui buvaient silencieusement des discours obscurs et violents.

— Aujourd'hui, cria Escousse, il n'y a qu'une chose qui compte : (sa voix tremblait) la patrie. Et Bordenave la représente.

— Bordenave? dit Jean-Paul. Le prendriez-vous pour Danton par hasard? Ah ! çà, où vous croyez-vous? A la Convention, peut-être? Vous êtes avec des chiens, dans un chenil, entendez-vous? Ce n'est pas avec des chiens que l'on gagne une bataille... Les reins de Bordenave? Ah ! oui ! Et sa moelle aussi, n'est-ce pas?

Escousse haussa les épaules :

— Je le sais, mais il y aura (son geste chercha) toi... moi... que sais-je ?

— On nous mettra à l'écart.

— Alors ? donne ton avis.

— Alors, eh bien ! nous succombons devant la Banque. Je le connais comme vous, Marbeaux. Derrière lui, il y a Juste Fischer, les 70 milliards que contrôle ce Juif, et la Banque de l'Ouest d'une part, et puis la Paris-New-York de l'autre avec Joë Fielding. Cinq millions par jour de solde cela fait 100.000 hommes. Tu doubles pour les munitions. En deux mois, ils auront jeté 600 millions. Mais la bataille sera gagnée. Les monopoles leur seront donnés, et la France deviendra une paysannerie et une masse ouvrière aux mains d'un consortium de banquiers étrangers. Voilà.

— Et tu acceptes ça? dit Bezeaux. Toi?

— Bah ! ça ou autre chose...

— Ça ou autre chose?

Ils regardaient Jean-Paul, ahuris, abrutis, les yeux hors de la tête, ne comprenant pas que l'on put ainsi nier la patrie. Ils avaient à ce moment-là la vision très nette d'une Déesse France, et, cette lumière devant les yeux, les oreilles pleines du son de cette voix, ils criaient à celui qui ne voyait pas, qui n'entendait pas :

— Mais vois, entends et touche...

Jean-Paul secouait toujours la tête :

— Ça ou autre chose... répéta-t-il.

Avec délicatesse, l'abbé s'éloigna. C'était un homme incapable de rien envisager autrement que du point de

vue européen. Cette nuit-là, il trouvait ces Français bruyants, irritables, légers, et vraiment trop ignorants en politique,

— Ça ou autre chose? reprit Bezeaux hochant la tête devant l'énormité du blasphème.

— Voyons, Jean-Paul, dit Escousse (et sa voix était grave), il y a tout de même la patrie. L'ambition personnelle de Marbeaux, la tienne, la nôtre, ne comptent plus aujourd'hui. Il faut réduire l'ennemi intérieur à tout prix, et puis faire l'entente de tous les Français pour résister aux prétentions américaines.

— France? dit Jean-Paul, Amérique? Nationalisme? Communisme ? Je ne comprends pas. Dans toute cette affaire-là, je vois comme nous l'avons toujours dit, un choc de forces, une partie d'échecs...

— Assez ! hurla Bezeaux.

Jean-Paul était debout. Il vit les quatre hommes devant lui, congestionnés, les poings serrés, la gueule tremblante et baveuse.

— Eh ! bien, quoi? Ne l'avez-vous pas dit vingt fois? La France? L'Allemagne? Quand vous voudrez, je changerai de club. Le drapeau? Pauvres gens ! Porter un maillot rouge ou un maillot bleu !

Mais déjà Escousse les écartait.

— Jean-Paul... dit le capitaine, Jean-Paul... (Ses lèvres et toute sa personne frémissaient, comme saisis d'une fureur sacrée et on sentait dans sa voix à la fois une sainte colère, et de l'amour). Jean-Paul... Jean-Paul...

Le Corse haussa les épaules et ouvrit la porte. Comme il passait le seuil, il vit que Bezeaux faisait un mouvement

pour se jeter sur lui. Mais le capitaine arrêta l'autre de sa main tendue et considéra tristement Jean-Paul, qui s'était immobilisé et fixait son adversaire, prêt à mourir. Jean-Paul eut un regard de pitié vers le capitaine, haussa à nouveau les épaules et sortit.

Des paquets d'hommes passaient dans la rue, entourant du tricolore. On entendait leur pas cadencé. Des femmes embrassaient les drapeaux. En avant et sur les flancs, des gosses criaient :

— Conspuez l'Amérique, conspuez !...

Dans une rue voisine une devanture s'effondra, celle d'un commerçant au nom anglo-saxon qui avait malheureusement écrit sur sa porte : « English spoken ». Et les rires éclatèrent. La bande hurlante balançait des écriteaux. Et soudain, aux éclats des cuivres, bondit la *Marseillaise*... En d'autres temps, Jean-Paul se laissait volontiers aller au rythme héroïque, et dans sa jeunesse, il avait emboîté le pas à bien des musiques militaires. Goût de l'orchestre rudimentaire et barbare qui traduisait admirablement l'âme du soldat qu'il était. Mais aujourd'hui, il écoutait une autre musique, qui surmontait le son rauque et criard des clairons : les mille trompettes d'argent de l'ambition poussant leur note claire. Retrouver Marbeaux et Benavidès, voilà quel était son désir.

Une voix cria :

— Le dollar est à 78 contre 66 hier.

— Jamais nous ne tiendrons le coup, dit un autre. Le mieux, voyez-vous...

Puis les deux bavards se turent, le temps que passa Jean-Paul.

Comme, le visage encore ébloui des torches et des lampions dont la foule éclairait son défilé, il revenait vers le centre de la ville, impassible sous la petite pluie d'octobre, tout engoncé dans son burberry, sombre, maussade, privé de pouvoir, de chef et d'amis, Jean-Paul vit Wanda qu'il reconnut à l'allure et au son de sa voix, et qui abritait sous son parapluie une femme en noir. Il suivit presque automatiquement, et par un instinct renforcé de curiosité volontaire. « Je sais, maintenant, se disait-il, ce dont sont capables les mâles. Que vont bien faire les femmes et surtout ces deux-là? » La pluie tombait très fine : une poussière d'eau soulevée par un vent assez vif. Les lointains s'embrouillaient. A part le trottoir humide sous son pied, Jean-Paul ne voyait que les deux promeneuses unissant leur pas cadencé.

Il savait bien qui était cette inconnue au bras de Wanda. L'affaire de l'enfant, l'aveu de Valette l'avaient éclairé. Il s'étudiait, se demandait avec angoisse quelle contenance il allait avoir tout à l'heure, mais pour tout au monde, il n'eut pas reculé, quand, pour la première fois, depuis treize mois, il était au moment de revoir Françoise que sans doute Wanda avait amenée avec elle de Paris. Et pourquoi Françoise n'avait-elle jamais tenté un rapprochement? se demandait-il. Amour-propre? Les circonstances ? Ah ! et puis qu'en savait-il ? Ces cinq ou six lettres (cinq ou six, il ne savait plus) que d'abord Valette avait voulu lui subtiliser, et puis que lui, un soir d'orgueil avait brûlées sans les ouvrir... que contenaient-elles? N'était-ce pas lui qui n'avait rien répondu aux lettres de sa maîtresse? Il ne faisait point effort pour imaginer

cette Françoise, plus vieille d'un an, et il suivait les deux femmes tout en s'en voulant de les suivre, serrant les épaules sous le froid avec un certain sentiment religieux. Il voulait, comme il disait, voir ça et le régler. Désir de ne plus sentir derrière lui une menace confuse, ou même un simple inconnu. Il fit son examen de conscience dans cette rue battue de pluie, tandis que le vent soulevait devant lui les jupes et découvrait les jambes des deux femmes. Il découvrit à l'origine de cette affaire, une volonté de réussir qu'il définit l'essentiel de la vie, le bien supérieur, et qui avait entraîné par voie de raisonnement une volonté de quitter Françoise. Était-ce mal ? Était-ce bien ? Bah !... aurait-on pu réussir en demeurant prisonnier? Il s'avoua d'ailleurs, ne pas connaître de morale absolue, et repoussant la pâture coutumière de ses contemporains, il posa que, selon la morale des maîtres, lui, fidèle et loyal, prêt à tout sacrifier, jusqu'à sa vie pour son clan, avait agi selon la justice. Jadis, à Marseille, du temps qu'il aimait, il était dans l'ornière, d'où son coup de reins l'avait sorti. Sans doute il avait agi sans réflexion, autrefois, en se liant au corps de Françoise, mais une justice supérieure avait exigé qu'il se déliât. Cela pouvait-il se faire sans rien blesser autour de soi? Aucun mouvement de l'homme ne se fait sans écrasement de quelque chose de vivant. Tout geste de vie entraîne une mort. De tout cela certes, Françoise avait souffert, mais lui aussi. Il tendait vers le tribunal de sa conscience ses poignets portant les marques des chaînes brisées. Françoise et lui, elle tout entière, lui dans sa figure inférieure, avaient été sacrifiés,

mais à quoi ? A une passion plus haute. Et cela était juste et bon, certainement.

Depuis cinq ou six minutes, par des rues qu'il ne connaissait point, Jean-Paul marchait de son pas ordinaire, ayant perdu presque conscience qu'il suivait Wanda et Françoise, ses guides, et c'est ainsi que soudain il s'arrêta brusquement tout près d'elles immobilisées sous un portail. Déjà Françoise marchait sur lui et maintenant qu'elle se rapprochait, les jours passés l'accompagnaient. Le visage était plus maigre qu'autrefois. C'étaient les mêmes yeux, mais un peu plus caves, la même gravité, mais un peu plus triste, et le même rythme, mais un peu plus lourd, du pas. Elle venait sans hâte, en le regardant bien en face. Il la retrouvait presque telle qu'elle était jadis. Il lui parut que Paris n'était qu'un rêve, il ne vit plus Wanda, il lui sembla que Marseille allait s'élever des deux côtés de la rue et son ciel s'ordonner par là-dessus, et s'introduire là-dedans l'odeur des gens, des cuisines et du port. Maintenant, figure de pauvreté et de tristesse, Françoise était sur Jean-Paul avec dans les yeux un sentiment qui n'était ni de la haine ni de la sérénité, mais plutôt une dureté froide. Non, le miracle de la réconciliation ne s'accomplissait pas, et la petite pluie fine de l'Ile-de-France était entre eux comme un symbole. Jean-Paul salua. S'inclinant, elle fit un signe. Cela devait vouloir dire : « Nous ne pouvons parler dans la rue. Montez ! » Mais elle ne desserra pas les lèvres minces et passa la première, sans sourire, calme et digne, renfermant tout au fond d'elle-même sans doute, sa légitime colère, que par

lassitude infinie, elle se demandait si elle n'allait pas faire crever en injures? non, pas en injures, en un coup mortel.

Tous deux étaient maintenant dans la chambre. Jean-Paul debout devant elle également debout, cherchait des yeux l'enfant, l'ébauche qu'il avait conçue lui-même et dont la vie allait tirer peut-être le dessin pur d'un beau corps et d'une âme noble. Françoise sourit un peu méchamment, car elle pensait bien que l'homme souffrait, et ne parut s'apercevoir de rien. L'enfant dormait sur le lit. Elle se plaça devant lui de façon à le cacher. Jean-Paul haussa les épaules et sourit à son tour.

— Ce que je pourrais vous dire... essaya-t-il.

Sa voix s'étrangla. Il agita les mains avec un soupir d'impuissance. Qu'il regretta ces mots aussitôt prononcés ! Elle fit un signe pour dire en effet que cela n'avait aucune importance. Aucune importance, vraiment. Il y avait un fait qui aurait pu ne pas être : l'enfant, et un fait antérieur à celui-là : leur double amour. Mais lequel des deux, replacé dans les conditions d'autrefois, n'eut refait les mêmes gestes? Ils avaient été un homme et une femme tout simplement (c'est une faute de tactique, se disait Jean-Paul, mais Françoise ne le disait pas). Aujourd'hui, dans cette chambre sombre, ils ne pouvaient que se regarder bien en face, incapables de rien se dire sans s'affronter. Leur parti était pris. Ils s'opposeraient jusqu'à la mort et jouissaient déjà douloureusement du violent contraste de leurs âmes.

Françoise était désespérée ; elle savait le jeune homme trop ambitieux pour croire qu'il fût venu sacrifier son

avenir, et sa vue ne faisait qu'augmenter une passion qui, pour ne pas se montrer, n'en était pas moins hurlante sous la pierre du cœur. Jean-Paul, quoique déchiré, savait Françoise trop orgueilleuse pour accepter un dédommagement, et tous deux avaient l'âme trop haute pour composer. En ce moment, ils sacrifiaient à la nature, et reposaient avec bonheur leurs regards sur l'objet aimé. Appuyés, elle sur le petit, sur son double droit de femme et de mère, sur un engagement dont elle élargissait inconsciemment les termes, sur un inébranlable amour ; lui, sur sa volonté d'airain de réussir, de se conserver intact, ils se heurtaient. Sans colère d'ailleurs. Du regard, chacun mesurait l'adversaire et le trouvait fort, digne de soi.

Enorgueillie des restes passionnés de sa jeunesse, embellie par toute sa charge sentimentale, Françoise était transfigurée, avec sur son visage les signes d'une haine très proche de l'amour. Elle retrouvait devant elle Jean-Paul, le Jean-Paul de Marseille, mais près d'être lauré, celui qu'elle avait découvert la première et dont l'effort heureux rendait aujourd'hui témoignage à sa divination. Ils se faisaient à cet instant silencieusement un même serment plein d'inimitié, Jean-Paul, celui d'ignorer Françoise coûte que coûte ; Françoise celui d'empêcher Jean-Paul de profiter de son choix, et puisqu'elle ne pouvait l'avoir pour elle, de l'enlever à toutes les femmes et même à l'adversaire abstrait qu'était la politique.

Le silence dura longtemps, coupé de soupirs et de petits gestes insignifiants, une demi-heure peut-être après ce malheureux mot lâché par l'homme. Au bout de ce

temps, et parce que la nuit tombait, Jean-Paul fit un mouvement pour se retirer (peut-être était-il le premier fatigué) ; alors quelque chose de leur ancien amour se souleva de dessous le poids de leurs volontés unies, et dans cette demi-obscurité se fit jour. Ils reculèrent de treize mois ensemble, du même pas, au temps heureux. A peine s'ils voyaient leurs visages. Ils se rapprochèrent pour mieux se découvrir, si près qu'ils joignaient leurs souffles.

Ils en étaient là quand on entendit un pas précipité dans l'escalier et Wanda entra en trombe :

— Nouvelles, dit-elle à voix basse à Jean-Paul. Marbeaux et Benavidès sont à Lille, en sûreté avec la majorité du Parlement. Mais Marseille, Saint-Étienne, Lyon, sont pris par les nationalistes. On fusille à Longwy et ailleurs. Le Paris communiste est bloqué et près de se rendre à Bordenave, qui est à Versailles paraît-il, où tout le monde se rallie à lui. Il n'y a plus de jacobins, mon cher

— Bon, dit Jean-Paul, eh ! bien, l'universel malheur va faire notre avantage. Vous savez qu'Escousse, Bezeaux et la plupart de nos amis se sont ralliés en dernière heure au nationalisme...

Wanda ne broncha pas. Jean-Paul haussa les épaules.

— Il faut tenir compte des circonstances, poursuivit-il, et jouer suivant son jeu. Très joli de chanter la *Marseillaise*, mais les Américains sont à Cherbourg.

— On dit que le blocus est officiel, dit Wanda. Pour l'empêcher, les nationalistes ne peuvent rien. On dit aussi que plus de trois cents députés ont suivi Marbeaux en Belgique, que d'autres vont suivre et que notre patron

est déjà en conversation avec Morgan. D'ailleurs, les Américains ne veulent pas de Bordenave. Ils mettent comme seule condition à la cessation du blocus le rétablissement du gouvernement régulier.

— Parbleu ! dit Jean-Paul... Parbleu !

Et il se tapait sur les cuisses, comprenant la manœuvre de Marbeaux, en saisissant toute la portée, et prêt déjà à l'appuyer.

— Et puis, continua-t-il, il y a le peuple que vous oubliez, et qui s'appuiera sur les socialistes étrangers, qui fera la grève générale, s'il le faut, mais que vous verrez, fatigué comme il est, avec Marbeaux qui veut faire la part du feu et signer la paix, et non avec Bordenave qui veut se draper dans du tricolore et résister, se faire tuer inutilement, bêtement, avec des remorqueurs contre des cuirassés. Imbécile, va !

D'ailleurs, il accordait et Wanda avec lui, que ce peuple était stupide et niais et que, bons démocrates comme on les connaissait, les Américains eussent traité avec Bordenave, si le brave général eut fait mine de céder. Heureusement, il avait de l'amour-propre, détestable défaut pour un joueur de cartes, de quilles ou d'échecs, ou politique si l'on préfère. Wanda ni Jean-Paul ne se souciaient nullement de la patrie. Wanda aimait la France, mais ne la voyait pas grande, n'imaginait pas qu'on la voulut grande ; elle la voulait belle et heureuse ; elle avait pris son parti de la voir sous l'apparence d'une puissance secondaire. Pour Jean-Paul, il demeurait avec ses pions qu'il n'eut pas lâchés pour un empire. La situation l'intéressait d'autant plus

qu'il comprenait admirablement bien la manœuvre subtile de Marbeaux et qu'il eut donné gros pour assister au difficile rétablissement d'une bataille si bien perdue d'avance.

Donc, la question ne se posait pas. Il fallait partir, partir avant d'être arrêté, filer à pied si c'était nécessaire jusqu'à Lille comme filaient déjà par petites bandes pas mal de Bleus, rejoindre Marbeaux avant que les négociations fussent en train et d'ici là, téléphoner sa fidélité en donnant des renseignements.

Il se pencha vers Wanda, dicta et signa un message, puis, se détournant, il vit Françoise qu'il avait oubliée, Françoise qui s'était assise dans un coin, le petit sur ses genoux. Il s'avança, d'un air dégagé.

— Adieu, Françoise, dit-il.

Elle ne répondit pas, mais le regarda avec une sorte d'horreur, serra l'enfant contre sa poitrine et fixa ses yeux sur le mur. Lui, ne prit seulement pas garde au mouvement de la femme et ressaisi par la politique, abattit ses mains sur les épaules de Wanda :

— Parbleu, dit-il, c'est évident.

Et il sortit.

Saint-Germain retentissait du tumulte des hommes qui rompaient les compagnies pour suivre des chefs différents et marchaient les uns sur Paris, les autres vers la Somme.

XXXI

TÊTE A QUEUE DE LA DESTINÉE

Quatre semaines plus tard, la route de Paris à Orléans était noire de nationalistes en retraite. Les fossés étaient remplis d'autos (roues voilées, direction rompue) à l'ombre desquelles des traînards dormaient ou mangeaient un morceau. Les hommes couvraient la route, pêle-mêle avec le bétail, les autos, les autobus, les voitures. Des éclopés montraient des figures hâves sous les pommiers et enlevaient leurs souliers pour reposer leurs pieds endoloris dans l'herbe. Çà et là une figure d'ordre et de discipline trouait la cohue : une compagnie qui gardait ses rangs ou bien les quelques officiers d'un état-major à brassard blanc qui passaient crispés et les joues creuses dans une voiture de maître. Vers Juvisy, le canon tonnait sans arrêt, l'artillerie blanche épuisant ses munitions avant, faute d'attelages, de pousser ses pièces à la Seine. Les voies et les routes étaient coupées, les poteaux abattus, les ponts détruits au fur et à mesure, et deux cents mitrailleuses avec un millier d'hommes couvraient péniblement la retraite des vaincus.

Bizarres vaincus ! Quand leur défaite avait commencé, Paris était à peu près repris par eux et Bordenave, maître des neuf dixièmes de la France, venait d'installer son quartier général à Versailles. Il avait suffi pour changer la victoire en déroute que l'étranger déclarât qu'il tenait pour seul vrai le gouvernement de Lille, et que le peuple posât en principe que Bordenave, c'était la guerre. Dans la nuit qui avait suivi la note américaine, le général avait eu dans son armée 25 % de désertions. Deux jours après, il en avait 50 % et Paris manifestait contre lui. Alors, il n'osa plus sortir de la préfecture. On le donnait encore au fond des provinces comme tout disposé à séduire et à culbuter la charmante et légère France qu'il n'osait déjà plus regarder la fille en face. L'homme que l'on avait connu, moins de huit jours auparavant, gros, gras, rose et replet, sous le képi à feuilles de chêne, avec son œil clair et son physique de sous-lieutenant, maigrit, se courba, vieillit de dix ans en deux jours, au reçu de vingt rapports. Il ne songeait qu'à des solutions désespérées, et, romantique en diable, parlait de s'ensevelir sous les débris de l'État. Ce fut tout le discours qu'obtint de lui Escousse quand, sous l'œil de ses janissaires, le lendemain même du jour où l'on renonça à mater un Paris qui voulait la paix, il alla le voir.

Escousse, d'ailleurs, revint de là exaspéré et avec le vif désir lui aussi de mourir. Mais pour des raisons plus simples encore qu'un échec évident. Sa cirrhose venait de lui donner de l'ascite. Et le ventre tendu dans sa culotte, un peu anhélant, il songeait en remontant vers Orléans que la mort n'était point si laide que l'on

disait, surtout une mort comme celle qu'il entrevoyait, les armes à la main.

Les troupes de Bordenave, les Blancs, comme les appelaient les Bleus, tenaient encore les abords de Paris, le 17 novembre, quand on apprit la proclamation d'indépendance du Nord et du Pas-de-Calais, l'arrivée de Marbeaux à Arras, l'organisation d'une forte troupe qui descendit le 18 sur Amiens, et lança des autos munies de mitrailleuses jusqu'à Beauvais, enfin, la levée de 200.000 Parisiens qui firent leur jonction avec les forces du Nord et lancèrent aussitôt vers Rouen, Chartres et Montereau une série de colonnes mobiles.

Car les Parisiens se défiaient des ruraux, et victorieux du communisme à l'intérieur de leurs murs, après de sanglants combats de rues, n'en étaient pas pour cela partisans de Bordenave dont leur déplaisaient certaines allures exagérément militaires et l'entourage provincial. Tout de suite, dès que Bordenave avait abandonné Paris, Jean-Paul s'y était précipité. Muni d'argent, d'argent américain, écrivaient les journaux de province.

— Bon ! disait Jean-Paul, ce sont des dollars, et le dollar est à 100, mais avec tout cela, j'ai cinquante mille fusils.

La vérité est qu'il en avait cent mille pour ne point parler de quarante bataillons bleus, de la police payée par l'argent américain et de vingt cours martiales. C'étaient là des forces qui ne pouvaient qu'emporter presque tout. L'amnistie avait fait le reste.

Une fois le Nord et Paris réunis, la position de Bordenave devenait désespérée. La jalousie de certains géné-

raux, en lui enlevant toute autorité sur plusieurs villes importantes et des départements entiers, réduisaient encore ses moyens d'action. A vrai dire, il lui manquait l'argent, une capitale et le système de routes et de chemins de fer que forme Paris, du matériel ferroviaire et automobile, un Parlement, c'est-à-dire au moins l'apparence de la légalité, et la confiance en soi. Remontant en auto vers Montargis pour y prendre le commandement d'une des dernières divisions de gardes ruraux qui tînt encore le coup, Escousse était désespéré. Il assimilait assez bizarrement la Patrie et Bordenave, et un certain esprit militaire formant sous l'esprit de clan et celui d'aventure, la couche la plus profonde de son âme, le faisait s'incliner avec une sorte de joie sombre de ce côté-là.

Quand il arriva à son poste, le 23 au soir, il trouva sa division échelonnée sur les côtes, au nord de la Cléry, avec son quartier général à Courtenay et des avant-gardes à trente ou quarante kilomètres plus au nord. Pas de cavalerie. Aucun état-major. Pas d'autos. Un mauvais ravitaillement. Des compagnies à cent cinquante hommes, qui perdaient dix hommes par nuit, traînards ou déserteurs. Dans ce pays du Centre, les femmes venaient tirer les hommes par la manche pour leur dire que s'ils étaient vainqueurs ce serait la guerre, et qu'il fallait qu'ils désertassent, et quand une escouade entrait dans une ferme pour y réquisitionner, le caporal s'en revenait seul, si même il s'en revenait, les hommes, après les discours du fermier, partant à travers champs vers leurs pays du Berry, du Nivernais ou de la Touraine.

Interrogé par Escousse qui tout de suite avait cherché à sonder le cœur des gens du pays, un vieux paysan, tête madrée, avait gratté son menton ras et répondu en frappant de son bâton le sol :

— Nous d'abord, je vas vous dire, on est pour la loi.

Derrière, des gens l'approuvaient, quelques vieux en blouse, des marchands de vaches, de petits commerçants.

— Pour la loi. La loi, c'est la Chambre des Députés, n'est-ce pas? Eh ! bien, est-ce qu'elle est avec vous, la Chambre des Députés? Hein?

Il y cut des rires derrière lui. Ces gens-là avaient senti la faiblesse des Blancs et la devinaient chaque jour au bruit du canon.

— Ça c'est tapé ! — Sacré père Vincent ! — Tout de même ! comme il sait son affaire !

Et emporté par son succès, le père Vincent conclut :

— Voulez-vous que je vous dise, moi, monsieur ? C'est le roi et les curés qui vous tuent. Voilà.

Il prononçait le « roué ».

— Bien sûr, bien sûr, le roi et les curés, criait-il. Le roi et les curés !

Escousse haussa les épaules.

— Tas d'andouilles !

Et son visage était si net, son ton si ferme que tous firent silence et que même quelques-uns se détachèrent du groupe et partirent, peu soucieux d'être compromis dans une mauvaise affaire.

— Oh ! vous savez, monsieur, dit le père Vincent, soudain calmé, nous, après tout, on est des paysans, on ne connaît pas ces choses-là. Pourvu qu'on garde sa

maison et ses champs, et son bétail. On ne demande pas autre chose.

Escousse ne répondit point, haussa encore les épaules et alla vers l'hôtel de ville.

Les Blancs avaient évacué toute la région à l'est de la Seine et au nord de la Marne, tandis qu'une force assez considérable débouchant de Paris était venue jeter le 22 un fort parti dans Fontainebleau. Le 23, Montereau était occupé, le 24, les Bleus était devant Sens. Le 25, le corps blanc qui occupait Sens était coupé et capitulait le 26. Le même jour, le Parlement mettant hors la loi Bordenave et son comité, assurant l'amnistie à qui déposerait les armes avant le 28 au soir. Et le 27, Benavidès, commissaire à l'armée du Centre qui marchait sur Orléans, donnait l'ordre de l'attaque à fond. Le putsch nationaliste avait duré quinze jours.

A Orléans, on conseillait à Bordenave de capituler. Le Comité central qui tint séance toute la nuit du 26 au 27, ne se décida pourtant pas. On comptait encore sur une collaboration des masses. Rochelle, qui avait lâché Marbeaux à Paris, servait maintenant d'intermédiaire et laissait entendre que Marbeaux accepterait de donner à Bordenave le ministère de la Guerre et à ses amis deux autres portefeuilles, sous condition que la lutte cessât. Même les nationalistes garderaient leurs armes. Peut-être trahissait-il Bordenave en amorçant ces négociations. Marbeaux, de fait, avait besoin de temps pour concentrer ses formations moins nombreuses et moins bien armées et dont une partie avait dû être dirigée d'urgence sur le Rhin à cause de la menace allemande.

Le fait est que ce fut là le thème essentiel développé par Rochelle au conseil du 26. A ce conseil, Johannot apparut très gêné. Bordenave y demeura silencieux. Seul, Narbonne, après avoir tonné contre l'idée, fit un long discours d'ailleurs éloquent, mais qui la noya, en sorte que la délibération fut ensuite assez confuse et que le geste ne fut pas fait de proposer une collaboration masquant une capitulation et dont peut-être, de l'autre côté, on ne voulait pas. Salviani sortit de là dégoûté. Son caractère de prêtre et de prélat le gênait, et puis, il était Italien. A deux reprises, Johannot l'avait empêché de parler. En sortant, il dit à un abbé Duvivier, curé poitevin qui servait comme aumônier, que « l'affaire était désormais entre les mains de Dieu, mais qu'il fallait demander miséricorde, plutôt que justice ».

En province, le blocus américain avait fait hausser tous les prix. Le dollar était monté à 144 et la livre avait dépassé 600. C'est-à-dire que depuis le 15, le dollar se stabilisait vers 144 à Paris, mais en province on n'aurait pas donné cinq cents francs d'un dollar.

Et puis les militaires avaient tourné casaque, les anciens de Bordenave ne voulant point lui obéir, les républicains criant à la Grande Muette, et les cléricaux songeant à des retours de roi et lui posant la question : Monk ou Bonaparte ?

Quelques-uns furent même assez sots pour poser la question dans la nuit du 26 au 27 tandis que la moitié de leurs hommes, flairant la défaite, désertait ! C'était ce que dans la nuit du 23 au 24 l'abbé Salviani exposait à Escousse. Le capitaine, devenu général de l'armée

blanche, avait retrouvé à Courtenay l'abbé, lassé des entreprises diplomatiques, et chef par goût du combat de l'un des régiments de Bordenave, du seul d'ailleurs qui fût en état. Un régiment composé de jeunes gardes, pour la plupart en uniformes de gymnastes et coiffés de bérets, deux mille garçons dévoués, solides, ayant presque tous moins de vingt ans avec çà et là dans leurs rangs, sous les galons de chefs de section, de sergents ou de caporaux quelques vieux volontaires, moniteurs joyeux et trapus.

— Mauvaises nouvelles? hein? dit Salviani.

— Très mauvaises. Bataille perdue, oui. Que voulez-vous? Bordenave est entouré d'un lot de gâteux, de vieilles barbes d'arrondissement, de badernes rurales. Et puis ces gens-là ne sont pas populaires. Ah ! si j'avais là-dedans une dizaine de Jean-Paul !

Salviani croisa ses bras musculeux sur une poitrine d'athlète, et secouant doucement sa belle tête brune :

— Eh ! eh ! Jean-Paul, et où donc est-il, dites-moi, le cher garçon?

— Commissaire aux armées d'en face.

— Ah ! bah ! cela nous sera pénible de le faire fusiller.

— L'abbé, dit Escousse, en le prenant par un bouton, prenez garde qu'il vous fusille !...

— Oh ! il le ferait, mon cher camarade... il est homme à le faire.

Et il se mit à rire, d'un rire franc et sonore, presque enfantin, qui sonnait la joie de vivre et finissait dans un petit frémissement, dans un consentement joyeux à la Destinée.

— Bon, dit Escousse, maintenant, écoutez : Vous savez que Marbeaux avait réuni plus de 300 députés à Lille. Quand les communistes ont rendu Paris au gouvernement et non à Bordenave, Marbeaux a fait voter : 1° l'amnistie complète ; 2° les pleins pouvoirs. Le tout en vingt-quatre heures. Bon. Là-dessus, mon Marbeaux avise les Américains qu'ils seront payés, prend des engagements, obtient pour quarante-huit heures le retrait des forces de blocus ennemis, à défaut de la levée du blocus, et lance la nouvelle dans toute la France. Hausse immédiate de la valeur Marbeaux. Baisse correspondante de la valeur Bordenave. La Normandie tombe. Paris rentre dans l'ordre, les communistes, qui tenaient encore deux quartiers, tout heureux de capituler devant les jacobins au lieu d'être saignés par les fascistes. Ici, coup de maître : Marbeaux met ses trois cents parlementaires dans dix autos-cars, les jette à Paris, et deux heures après leur arrivée, ouvre la séance au Palais-Bourbon. La France a retrouvé une capitale et le pouvoir un semblant de légitimité. Je vous accorde que le pouvoir n'en est pas moins infâme, mais la grande figure de la Loi se dresse sur l'horizon. Et vous savez que le Français est un animal légal. Voulez-vous que je vous dise, l'abbé? Paris est couvert de drapeaux et nos amis ne sont pas les derniers à pavoiser.

— Très fort, dit Salviani. De telle sorte que les émeutiers, c'est nous.

— Eh oui ! Pratiquement il y avait trois gouvernements possibles, appuyés sur trois idéologies : la communiste, la fasciste et la jacobine. Les fascistes ont écrasé les communistes, mais ils n'ont pas su dépouiller la défroque

de l'émeute, le masque de l'aventure. Les jacobins ont joué du vieux tambour parlementaire, ont manœuvré les ressorts du Dieu. Cela ne leur aurait servi de rien pourtant s'ils n'avaient pas eu pour eux l'étranger ; j'entends s'ils n'avaient pas été compris par l'étranger et par un étranger puissant. Nous, nous avons voulu jouer la carte nationaliste : celle qu'Henri IV joua contre la Ligue alliée de l'Espagne, mais l'Amérique du XXe siècle mon cher, a d'autres muscles que l'Espagne du XVIe. Nous avons perdu, et c'est tant pis pour le pays parce que, à moins d'un miracle, le voici vassal. Bref, parlons en soldats : les jacobins sont maîtres de tout le Nord jusqu'à une ligne Caen-Chartres-Sens-Meaux-Châlons-Épinal-Belfort. Ils ont la capitale, le Parlement, la Bourse, la Banque, l'argent américain, un arrivage quotidien de fusils, de canons, de grenades, d'obus, etc... La moitié des autos de la France et la moitié du matériel ferroviaire. Et ils disposent de la position centrale. Tout ce qui est au sud de cette ligne est d'ailleurs loin d'être pour nous. On nous a donné un moment 800.000 adhérents armés, et je crois que nous les avons eu. Il nous en reste le quart dont 50.000 peut-être sur la ligne de combat. Si Marbeaux n'avance pas plus vite, c'est qu'il prétend réduire les pertes, et qu'il sait le nombre de nos désertions de chaque nuit. Et puis, qu'il ne veut pas (ceci est d'un grand politique), employer l'armée. C'est nous, l'abbé, qui serons fusillés. Et vous ne deviendrez jamais cardinal. Je le regrette pour l'Église et pour vous, car vous aviez une vue claire du monde, peu de scrupules et le goût des grandes entreprises. Pour moi, je suis hydropique,

comme disaient nos pères, et je vais mourir. Autant mourir dans un assaut que de crever dans un lit. Mais pour vous, l'abbé, je vous l'accorde, c'est ennuyeux...

L'abbé se mit à rire...

— Dormons, dit-il, la Fortune est femme. Nous allons la trouver au lit.

Ils se couchèrent tout habillés, leurs fenêtres ouvertes sur un parc de maison bourgeoise. A peine ils étaient étendus que l'artillerie tonna vers l'est, assez loin, et puis on entendit des rafales de mitrailleuse toutes proches. Des agents de liaison se succédèrent, de minute en minute. Escousse, assis sur le lit, fumait sans arrêt. Le vent sifflait, se plaignait, hurlait dans un grand sapin au bout de la pelouse, puis une chouette hulula, un chien aboya à la mort. Tous présages sinistres. Ils ne dormirent pas de la nuit.

*
* *

Les guerres civiles sont parfois longues et ne sont jamais complètement finies. Mais il est rare qu'elles soient très meurtrières, bien que les hommes y soient plus qu'ailleurs cruels et sans loi. Presque toute l'affaire s'était ainsi déroulée du 23 au 27, sur la route de Chartres au Mans, vers les avancées de Dijon et sur la route d'Orléans.

Au centre, ce fut le 27 qu'eut lieu le principal combat. Il fut sanglant, bien qu'assez court. L'arrière-garde de Bordenave commandée par Escousse et l'abbé, assez fortement réduite par les désertions, mais appuyée par de l'artillerie et qu'avaient renforcée la veille quelques élé-

ments ruraux, soutint l'attaque d'une colonne d'avant-garde commandée par Jean-Paul. Venant par la route de Sens dans l'après-midi du 12, les Bleus s'étaient heurtés brusquement aux Blancs assez fatigués par une journée de marche forcée car Escousse avait dû concentrer ses troupes au dernier moment. De ses trois régiments, l'un se trouvait à cheval sur la route de Sens et tenait les passages à niveau, le second, au nord de la Cléry, les vergers, les prés et la Montagne des Pendus, le troisième ayant été gardé en réserve dans le bourg. Sur le plateau que bordait la route de Montargis, trois batteries tiraient. Les autos-mitrailleuses des Parisiens arrivèrent au passage à niveau avant que d'être repérées, vers quatre heures. Elles furent arrêtées par un feu assez vif et presque tous leurs occupants tués ; l'une s'écrasa même contre la barrière et commença à flamber. Mais d'autres venaient derrière, et puis des autos-cars. Et tout de suite la fusillade crépita tandis que les grenades éclataient et qu'en moins de quinze minutes, prise à revers, la Montagne des Pendus tombait, ses défenseurs courant à travers les vergers, mal couverts par la mitrailleuse du clocher, vers le pont sur la Cléry.

XXXII

LE COMBAT DE COURTENAY

Un peu avant trois heures, Escousse avait fait venir à la mairie un médecin et lui découvrant son ventre énorme et tendu, sillonné de veines bleues qui, rares et gonflées sur les flancs dessinaient de leur lacis serré autour du nombril une tête de Méduse :

— Cirrhose, avait-il dit. Ascite. Hein? Je n'ai rien de plus à vous dire. Ponctionnez. J'ai besoin d'être vidé pour me battre tout à l'heure.

Le médecin ouvrit les bras, s'inclina légèrement. Puis il commença d'aller et de venir avec une gravité religieuse et un grand souci des rites. Du fond de son lit, accoté à ses oreillers, la respiration courte, les tempes en sueur, Escousse grimaça :

— Dépêchons, les autres vont bientôt attaquer.

On entendit l'abbé donner des ordres en bas. Valette, qui servait à Escousse de secrétaire et de téléphoniste, sifflotta tout doucement. Françoise alla mettre le petit sur un lit et revint, retroussant ses manches. Elle s'était attachée à Valette, et puis, la vérité, c'est que, surtout dans le Paris en guerre du dernier mois, elle ne pouvait que

mourir de faim. Alors, elle avait suivi le journaliste qui, comme un chien, suivait Escousse. C'est ainsi que Valette se trouvait secrétaire du capitaine, devenu chef d'une division blanche et que Françoise était de l'état-major, elle et son poupon.

Le capitaine tendait l'oreille vers l'escalier. Un agent de liaison grimpa :

— Agent de liaison de la neuvième, dit-il.

Escousse lut à haute voix : « Nos grands-gardes se replient. L'ennemi a des autos-mitrailleuses, trois repérées jusqu'à présent. Feu de mitrailleuse assez intense. Plusieurs avions au-dessus de nous. Périvier. »

— C'est la compagnie Périvier. Il y a des pertes? interrogea-t-il.

— Chez nous, je ne crois pas, mon général, dit l'homme. Mais une de leurs autos s'est démolie sur la barrière du passage à niveau comme je partais.

— Bon, bon, ça va. Tu peux t'en retourner.

L'homme dégringola les marches. On perçut une fusillade lointaine, puis ce fut le silence. Escousse attendit quelques instants, tâcha de respirer régulièrement, eut un mouvement d'humeur et fit un signe.

Le médecin tira respectueusement d'une boîte le trocart et demanda une casserole, de l'eau et du feu. Bientôt on l'entendit qui fourgonnait à côté et donnait des ordres d'un air pédant. Valette songeait à la bataille commençante avec ennui, étant arrière-petit-fils, spirituel, s'entend, de Panurge. A un moment il se retourna, regarda d'un air de tristesse apitoyée Escousse et murmura :

— Ça sera la dernière, allez, mon vieux !

Escousse haussa les épaules :

— Bah ! dit-il à petites phrases essoufflées, j'ai mon compte. J'éprouve la peine attachée à mon plaisir. Mon rôle actif est terminé. Si j'en réchappe (je parle de la bataille) et qu'avec l'aide de cet âne (il montrait du pouce le médecin), je vole quelques années au diable, je poserai les principes de l'éducation de votre petit, Françoise.

Il regarda Françoise avec amitié.

Les êtres et les choses baignèrent alors dans un long silence, au cours duquel ce regard pesa, chargé de bonté sur la jeune femme, et puis Escousse continua d'une voix un peu rauque :

— C'est drôle ! j'ai aimé Jean-Paul, moi.

Françoise baissa les yeux. Valette, lui, hocha la tête. Escousse revoyait l'écrivain, l'organisateur, le bon compagnon, celui qui n'avait jamais lâché pied dans aucune bataille, l'homme du train 668, l'homme du pamphlet, le chef de la propagande, le bon conseiller et le bon combattant durant la nuit terrible de Paris, et il soupira. Le médecin entra, les bras nus, fleurant l'alcool à brûler, dressant ses mains poilues comme pour une invocation. Il tenait en main son trocart, enserré par le mandrin, et le capitaine le compara plaisamment, gros, asthmatique et grave, cette pointe en avant, à quelque sacrificateur romain, le couteau dressé, en marche vers le bœuf. Valette releva les couvertures, frotta d'alcool le flanc rapproché des bords du lit, poussa du pied le seau tout contre, et prit les mains d'Escousse dans les siennes. Le capitaine tourna la tête, attendit, les lèvres grimaçantes. La pointe

appuya, le ventre se creusa une seconde devant la menace, et puis céda, parut avaler l'arme.

— Ah ! fit Escousse.

Il ouvrit la bouche, essaya de soupirer profondément. Valette l'encourageait à petites phrases affectueuses. Le mandrin demeurant dans la plaie au delà de laquelle son bout intérieur remuait libre dans le lac invisible, l'homme retirait le trocart lentement. Un jet de liquide jaunâtre tomba dans le seau,sonnant sur le métal, comme un roulement de tambour, pour peu à peu jouer le bruit d'une source. La main sur le ventre qui se distendait à mesure, le médecin modérait le débit, vidant lentement la panse ascitique de l'alcoolique courroucé.

Des coups de feu éclatèrent, plus proches que tout à l'heure. Une mitrailleuse crépita. Escousse la situa dans le cimetière. A cet instant, l'abbé cria :

— Escousse, je vais à la gabionnade ! Dépêchez, mon cher, dépêchez. Les Bleus sont à cent mètres de la rivière. Ils descendent d'une vingtaine d'autobus et d'auto-cars. Et il en vient par les trois routes.

L'éclat de la fusillade couvrit sa voix. Quatre heures sonnèrent à la mairie. Les autos de Jean-Paul arrivaient à la file par les trois routes et les jacobins jetaient des mitrailleuses à droite et à gauche dans les luzernes. Nouvelle qu'un agent de liaison reçu par Valette à la porte de la chambre cria d'une voix haletante...

— Bientôt fini? oui ou non, le morticole...? hurlait le capitaine pour conclure par une bordée de blasphèmes.

— Patience, répondait le médecin, ça coule, ça coule toujours...

On entendit le bruit d'une bicyclette jetée sur le trottoir et le galop dans l'escalier d'un second agent de liaison. Valette lut le papier :

« La valeur de trois ou quatre compagnies ennemies descend à travers les jardins et les vergers. Une compagnie vers la Maison-Rouge. Une autre utilise le chemin de Saint-Marc. Les deux ponts sur la Cléry ont été emportés et repris à la grenade. Bezeaux. »

— Vite, dit Escousse au médecin. (Puis sur un autre ton :) Mon cheval !

Des balles miaulaient au dehors. Escousse au bruit de la source dans le seau parlait alors de coup de revolver qui mettrait fin proprement à toutes ces histoires — et je me le serais déjà envoyé si nous n'étions pas au combat, — tandis que son ventre s'affaissait, ridé peu à peu, et ridiculement flasque, avec à l'intérieur des ballottements de liquide et des bruits de bouteille à demi-vidée. Et puis, incliné sur le côté pour évacuer tout le fond de l'outre, la respiration devenue régulière, il soupirait d'aise, grimaçait de plaisir, blaguait le médecin grave retirant d'un coup sec son arme (une dernière grimace), et bouchant minutieusement le trou d'ouate et de collodion.

— Mon cheval ! cria-t-il encore.

Et il se fit reculotter.

*
* *

Il était temps. Presque tout de suite, dès les premiers coups de feu, la moitié des ruraux étaient partis en groupes, par les routes de Montargis, de Montcorbon, par les

champs même, décidés à ne plus se battre. On les voyait filer par paquets de dix à vingt, le fusil en bandoulière, le regard mauvais. Il resta néanmoins assez d'hommes en ligne pour tenir les positions jusqu'à la nuit, mais vers six heures, les compagnies bleues qui attaquaient venant de la colline de Saint-Marc et des pentes de la Maison-Rouge lancèrent quelques sections qui franchirent la Cléry à gué et vinrent se loger dans les premières maisons du bourg. En conséquence, l'usine à gaz capitula avec cinquante hommes, puis tout un pâté de maisons attenant au presbytère et à l'église où deux compagnies furent enlevées. L'abbé Salviani, qui avait reculé et occupait le cimetière, fut séparé du gros vers 6 h. 15. L'intervention du 3e régiment, sous le commandement direct d'Escousse, ne put qu'enrayer l'avance sans dégager l'abbé ; ce 3e régiment d'ailleurs n'avait pas 1.000 hommes. Quand on commanda une seconde contre-attaque, Escousse à cheval et en tête, les officiers partirent presque seuls. De 6 h. 15 à 7 heures, les avis arrivèrent successivement que toutes les routes étaient coupées. Méthodiquement, en utilisant les défilements, les Bleus entouraient le bourg sans passer à l'attaque. Atteintes par les tirailleurs bleus, les trois batteries avaient pris le galop sur la route de Montargis. Vers 7 heures, Escousse et Bezeaux étaient à peu près bloqués dans Courtenay avec un millier d'hommes appartenant à six bataillons. Salviani, avec deux ou trois cents, était bloqué de son côté dans le cimetière. La nuit tombait sur les rues où les balles sifflaient comme des oiseaux fous avant de venir se tordre contre les murs. Une odeur âcre et chaude,

poudre et sang mêlés, se coulait le long des maisons.

Par la lucarne du grenier de la mairie, Valette vit durant quelques minutes la grande lueur d'un hangar qui brûlait. Des piaillements de femmes épouvantées montèrent vers le ciel noir, puis cessèrent tout d'un coup. Au coin de la rue des Juifs et de la Grand'Rue, Françoise, au milieu de quelques hommes, faisait le coup de feu. En vain Valette avait voulu l'en empêcher. Dès qu'elle avait su que Jean-Paul était en face, elle s'était découvert une âme réactionnaire. Valette admira un instant qu'elle se battît par haine contre son ancien amant, et puis, il avait tellement à voir qu'il oublia l'amazone. Ceux qui restaient étaient des furieux. Ils tinrent de sept à neuf sans lâcher pied d'une semelle. Certains croyaient défendre leurs maisons et leurs champs ; d'autres étaient soulevés par l'idée de la patrie et se figuraient les Bleus comme l'avant-garde des Américains. Les mains sur l'appui de la fenêtre, Valette en se penchant voyait la jeune femme charger et décharger son arme et, entre cent, distinguait son coup de fusil. Derrière le journaliste, l'enfant jouait sur le tapis. Escousse, qui allait d'une barricade à l'autre, de la route de Sens à celle de Montargis, et de la rue du Martineau à la rue des Juifs, parut, monté sur un petit cheval qui portait encore les marques du brancard ; il considéra un instant la place encombrée de caisses de grenades vides et renversées, pencha sa haute taille, donna un ordre et s'en alla au pas, sous une grêle de balles.

Mais comme il tournait le coin de la rue, suivi de deux agents de liaison, une, puis deux, puis trois explosions

retentirent sur les vieux pavés de pierre, faisant gicler dans les carreaux, fer et cailloux mêlés, une multitude d'éclats. Le cheval et l'homme s'abattirent. Escousse se releva difficilement. Valette, descendu quatre à quatre, le ramenait à son bras vers le perron de l'Hôtel de Ville quand il vit Françoise chanceler et s'abattre :

« Blessée ou morte? » songea-t-il en étouffant un cri. Puis à voix haute :

— Il ne nous manquait plus que cela !

— Qu'est-ce? dit Escousse essoufflé et qui tirait la jambe.

— Les Bleus attaquent, cria Bezeaux qui arrivait le bras bandé. Ce coup-ci nous sommes fichus, continua-t-il plus bas. Vous êtes blessé, Escousse?

— Hors d'état de leur nuire, dit le capitaine. Prenez le commandement, mon vieux.

Une fusée flamba au-dessus d'eux, montrant quelques cadavres étendus. Deux hommes, deux Blancs grimpaient la côte en courant. Puis la nuit retomba. Les coups de fusils depuis quelques minutes étaient plus rares. Ayant fait un bond et enlevé un pâté de maisons, les Bleus soufflaient avant de bondir à nouveau. Une vingtaine d'hommes se groupèrent derrière lui ; Bezeaux les disposa au bas de la rue derrière une barricade improvisée. A ce moment, cinq à six grenades éclatèrent presque en même temps et les couvrirent d'éclats. Et tandis que Bezeaux s'écroulait avec deux des tirailleurs, on entendit la voix de Jean-Paul haute et brève :

— Hardi les Bleus !

Lassé d'attendre, Jean-Paul s'employait à fond.

XXXIII

DETTES DE JEU

Après sa chute sur le pavé, Escousse était rentré posément à la Mairie, dans la petite salle de la Justice de Paix, où Françoise avait passé la nuit précédente. Il était soucieux de finir selon sa volonté à lui et à l'heure qui lui plairait, et de la façon qui lui plairait, et c'est pourquoi il commença à préparer son sublimé. Un peu de poudre dans un verre d'eau, cela se dissout tout de suite. Il n'eut presque pas à tourner la cuiller. Alors, quelques minutes avant le déclenchement du dernier assaut, il jeta un coup d'œil vers la fenêtre et reconnut à la lueur d'une lampe à acétylène que balançait Valette, le journaliste penché sur Françoise étendue et s'efforçant de la soulever. Valette soudain dressa la tête, vit le capitaine et avec une mimique désespérée :

— Françoise blessée, dit-il.

Escousse fit un geste d'indifférence, revint à son bureau et but par gorgées successives à cause de sa respiration courte. Le gosse dormait paisiblement sur le tapis. Le capitaine prit alors son revolver et regretta de n'avoir pas à dire quelque chose de définitif comme avait fait Pétrone, mais il s'en consola en songeant que ce

qu'avait dit Pétrone était oublié. D'ailleurs, l'éclat des grenades, le cri de Jean-Paul, l'arrivée brusque des Bleus changèrent le cours de ses idées. Un tumulte retentit. Crosses contre le bois. Bruit de ferraille de soldats qui courent. Hurlements, injures et vivats. Déjà ils étaient deux ou trois qui roulaient dans le corridor avec les battants brisés de la grande porte, piétinant le cadavre de l'ordonnance qui avait joué les Suisses aux Tuileries aux journées d'octobre. Un coup de crosse fendit celle de la pièce où se tenait Escousse. Une colique le ployait déjà. Il se cala dans le fauteuil, appuya son arme sur sa poitrine, tira. Et en même temps que le choc, ce fut la fuite vers un pays silencieux tandis que la douleur cessait de tordre le capitaine.

Soudain il remonta du silence et de l'ombre. Son absence de la vie n'avait duré que quelques secondes. La porte venait de s'écrouler.

— Au nom de la loi !... criait un imbécile.

Escousse eut la force de sourire. Une nuée d'hommes criards étaient sur lui, le secouaient et le jetaient à bas du fauteuil.

— Eh bien? cria une voix du dehors.

— Deux, répondit un Bleu. Un mort et un mourant. Et puis un gosse...

Du bout de son soulier, il remuait le petit endormi.

Un officier entra, poussa du pied l'enfant qui se mit à crier. L'homme était ivre. Dans la maison, les Bleus énervés par une journée de bataille pointaient leur baïonnette dans tous les placards, et tiraient des coups de fusil au travers des salles et des corridors.

— Graine de royaliste... dit l'officier.

Et prenant le fils de Françoise à plein corps, il ouvrit la fenêtre. L'enfant hurla plus fort.

— Qui veut du salé?

Valette était parvenu à traîner Françoise jusqu'auprès d'un mur où il l'adossa, mais la brusque arrivée des Bleus l'avait désemparé. Quand l'officier apparut dans le cadre de la fenêtre éclairé, avec aux mains l'enfant qui criait, Valette bondit :

— Moi !

— Voilà, gueula le capitaine.

Et Valette reçut l'enfant au vol.

Dans la pièce, Escousse voyant l'officier jeter l'enfant de Jean-Paul, s'était légèrement soulevé de sur le plancher où on l'avait précipité :

— Ça !... dit-il, par exemple !

Et il mourut.

*
* *

Le capitaine donna un grand coup de pied dans les côtes du cadavre.

— Sale cochon !

A ce moment, un homme entra :

— Eh ! bien?

— Le citoyen Orsi a fait occuper le cimetière, dit l'homme. Les Blancs qui le tenaient se sont rendus. Ordre de pousser le plus violemment et le plus vite possible en direction de Montargis.

— Bon ! cria le capitaine. Ah ! ah ! on ne la leur fait pas, aux républicains.

Et se penchant par la fenêtre, il cria, d'une voix furieuse des ordres qui jetèrent un trouble un peu plus grand dans les sections déjà mêlées, mais qui donnèrent à tous le sentiment de la victoire.

La nuit était tombée. L'allumeur de réverbères passa, avec sa lance, et la lumière lécha les visages. Alors, Benavidès parut, en selle sur un cheval gris pommelé. Son pantalon frottant contre la selle lui remontait presque jusqu'au genou, et on voyait ses chaussettes, ses jarretelles et son caleçon et même de la peau poilue de ses jambes. Il était ceinturé de tricolore. Il avait relevé le col de son veston tant pour faire familier et soldatesque que pour faire conventionnel. Serrant maladroitement le cheval, non des cuisses, mais des jambes, il tirait sur la bouche de la bête qui tournait en rond. Et le menton projeté en avant par petits mouvements saccadés, il hurlait d'une voix rauque :

— Vive la République ! Vive la République !

Les hommes ne voyaient point le grotesque de la scène. Ils arrivaient par petits groupes, en civil, avec un casque et un fusil, parfois un fusil de chasse, ou simplement un bâton et un revolver, et ils criaient en passant devant Benavidès :

— Vive la République !

Voix éraillées. Et les rires. Un coup de feu claquant par endroits ou bien, à demi-couvert par des cris de femmes, le craquement d'une porte que l'on enfonce.

On avait rejeté Françoise sur le trottoir. Elle était

blessée à l'épaule. Valette, bousculé par les hommes, était au diable avec l'enfant. Elle gémissait doucement et jeta des regards de fauve sur les Bleus, cherchant à deviner Jean-Paul, rageuse de n'avoir pas d'armes, jusqu'à ce qu'une sueur froide lui couvrît le visage. Alors sa tête devint brusquement lourde, ses membres mollirent, elle s'évanouit.

Cependant, Jean-Paul, enveloppé d'un burberry jaune, venait du bas de la rue, suivi de quelques hommes. S'appuyant sur un bout de planche que tenait son ordonnance, éclairé par une lampe à acétylène, il signait des ordres... Derrière lui se tenait Valette qui, de peur d'être fusillé, le gosse endormi dans les bras, ne bougeait pas plus que son ombre.

— Reste là, lui dit Jean-Paul. Tu pourras nous servir. Tiens, prépare toujours le compte rendu pour les journaux. A remettre aux reporters, surtout étrangers. Tu comprends, hein?

Valette s'assit sur les marches et, l'enfant étendu à plat ventre sur ses genoux, il appuya son bloc-notes sur le dos du petit dormeur et rédigea.

— Leur chef est parmi les morts, dit soudain un officier. Il est là dans la mairie. Je crois qu'il s'est suicidé. C'est Escousse, le fameux, un traître, d'ailleurs... l'ancien commandant de nos groupes.

— Bien, dit Jean-Paul.

L'image d'Escousse vint se planter devant lui, mais il ne baissa pas les yeux. Il n'eut même pas souci d'aller voir le cadavre.

— Deux cents prisonniers dans le cimetière, dit à son

tour un petit lieutenant. Dont vingt gradés, peut-être. Leur chef, c'est un curé.

On entendit les soldats rire :

— Un curé ! un curé !

Jean-Paul lui-même sourit :

— Voyons, lieutenant !

— Parole d'honneur, citoyen Orsi, dit l'autre, un abbé Salviani, monsignor du Pape. Enfin, quoi, un évêque ! Et il nous a fait du mal, le bougre !

— Delrieux, commanda Jean-Paul, (et brusquement le silence tomba tandis que le lieutenant se mettait au garde-à-vous), vous ferez deux tas des prisonniers : tous les hommes en liberté, et tous les gradés, au mur !

A ce moment, une image se leva dans la cervelle de Jean-Paul : Salviani. La scène du meurtre du gendarme, là-bas, près de Saint-Julien, se déroula à nouveau. Il revit aussi l'abbé à l'imprimerie, écroulé dans un fauteuil, noir et l'œil vif, un cigare au bec, courtois, spirituel et bruyant. Ce mélange de bravoure et de finesse ! Jean-Paul n'était pas le seul à évoquer les scènes des deux années qui venaient de s'écouler car, détournant les yeux, il aperçut Valette qui, la bouche ouverte et les yeux exorbités, tout tremblant, attendait sa réponse. L'émotion de Valette rendit plus rigide Jean-Paul. Et, la face plus dure qu'elle n'avait jamais été :

— Eh ! bien?

— On fusille aussi le curé? demanda Delrieux.

— Naturellement.

Puis il passa devant la mairie, pour monter vers la halle aux blés où ses mitrailleurs se concentraient.

À ce moment une salve toute proche les aveugla. Dix officiers qui tombaient d'un coup, le dos au mur de la banque. Puis, à la lueur de la lampe que haussait un Bleu, dix autres vinrent s'adosser, ricaneurs, les bras croisés, la tête haute, les pieds sur les cadavres des premiers. Au milieu d'eux, l'abbé, tête nue, la croix pectorale au cou, la soutane retroussée laissant voir les leggins. Soudain, comme on criait : « En joue ! » le regard de Salviani se croisa avec celui de Jean-Paul qui pouvait être à dix pas, et le visage italien s'éclaira :

— C'est sur votre ordre? cria-t-il joyeusement.

Jean-Paul baissa affirmativement la tête, une seconde avant le claquement des douze fusils, et l'abbé tomba satisfait. Puis le Corse reprenant sa marche :

— Le compte rendu du combat pour la presse étrangère? demanda-t-il.

D'une voix tremblante, tout en marchant, Valette le lui lisait en s'éclairant d'une lampe électrique.

— Bien, bien... Donne que je signe. Mais, dis-moi, qu'est-ce que c'est que ce gosse?

— C'est... dit Valette, c'est... n'est-ce pas? je vais t'expliquer...

A ce moment, Jean-Paul buta dans le corps d'une femme qui gémit.

Valette fit tomber sur elle un jet de lumière :

— Françoise !

Ce nom, Jean-Paul ne le prononça point, il le retint dans sa gorge, et, si son visage changea, ce fut pour un temps si court que Valette ne s'aperçut de rien. Logiquement, il ne devait pas prêter attention à ce fait banal : le

corps d'une femme. Tel était son devoir vis-à-vis de ses hommes et du personnage qu'il jouait.

« Ils paient vite leurs dettes de jeu, ce soir, songea-t-il. Escousse, Bezeaux, Salviani, Françoise. Et je gagne gros, à juger d'après leurs pertes. »

Puis il enjamba et continua vers la halle aux blés, tout droit, en criant des ordres. Il s'agissait d'achever la déroute.

XXXIV

LA CAVERNE DU LOUP

Avec cette belle rapidité du peuple qui se tourne et se retourne sans cesse comme un nageur incertain, les populations acclamaient maintenant Marbeaux. Ruraux, ouvriers, petits bourgeois des villes, la grandeur de l'État pesait peu à leurs yeux. Mais Marbeaux, comprenant qu'en réalisant l'affaire française, comme il avait entrepris de le faire, il perdait l'Empire et toute action sur le vaste univers, se damnait d'avoir à ramener son œuvre et ses ambitions à quelque chose de local. Devenir l'avocat d'une puissance à intérêts limités, de peu de poids dans le monde, réduite à sa part d'influence en Europe, et après avoir rêvé de remplir du bruit de son nom les chancelleries, se faire gardien de musée, c'était une chute. Marbeaux, en grand politique, en grand ambitieux, s'identifiait trop à l'État pour que la claire vision de ce désastre ne le blessât pas au plus profond de l'âme. Mais il était de la race du Taciturne et enclin à ne jamais désespérer. C'est pourquoi il avait, aussitôt pourvu des pleins pouvoirs, désigné une dizaine de commissaires qui s'étaient portés aux points menacés : Lyon, Marseille,

Saint-Étienne, Nice, la Corse, l'Alsace, Longwy, le Nord, Toulon, Cherbourg, Brest, et qui avaient pleins pouvoirs eux-mêmes. Jean-Paul avait été désigné pour la Corse.

*
* *

Ils étaient partis trois sur le contre-torpilleur *Mousquet*, Wanda, Valette et Jean-Paul, et de bon matin, le premier jour de l'année nouvelle, par une aube fraîche de janvier, ils entraient dans le golfe d'Ajaccio. Le bateau roulait légèrement, et tous les trois s'appuyaient contre la rambarde, à bâbord.

— Voici, murmura Valette, la caverne du loup !

Wanda tendit un visage heureux vers l'île qui semblait, suivant un rythme très lent, danser sur les belles eaux. Ses montagnes, accotées l'une à l'autre, se tenaient, les plus hautes, dans le fond, les plus petites en avant, plongeant les pieds dans la mer, comme un groupe harmonieux d'hôtes pressés pour recevoir les voyageurs ; les unes levant une tête rocheuse, rase et nue, les autres, habillées de verdure et sur les flancs de qui coulaient les pins et les oliviers, et tout au fond, quelques-unes, les ermites, haussant une cime blanche avec des nuages accrochés aux épaules.

Le destroyer glissait dans la grâce d'une belle démarche régulière, courant, le souffle long, vers une baie qui s'élargissait, tandis que les deux groupes de montagnes paraissaient vouloir se refermer derrière eux comme deux chaînes d'enfants pressés de fermer la ronde. La mer

courait autour de la coque comme un peuple tumultueux et gai, les vagues se hissant l'une sur l'autre avec, çà et là, bouquet d'une enthousiaste, le jet d'une écume plus haute. On ne voyait pas sur les pentes un seul village, mais le Campo-Santo égrenait au long de la rive des toits couverts de tuiles, et des coupoles bleues ou blanches parmi les cyprès et les platanes, dans le silence et les parfums.

La citadelle dressa ses remparts hors de l'eau tumultueuse. Autour d'elle des roches noires amassées en troupeau. Derrière, d'un amas irrégulier de maisons, percées d'une multitude de petites fenêtres, aux toits de tuiles rouges semés de terrasses blanches, un clocheton jaillit. Pas une fumée dans l'air tendre. Du bleu s'arrondissait sur la ville, semé de quelques nuages blancs qui nageaient dans cette mer. Une jetée s'allongea, parut offrir une main amie bordée d'écume au vaisseau, et il semblait, à le voir se tenir au large, penché sur bâbord, que ce fût un jeu pour lui de ne pas vouloir la prendre. La ville tourna de droite à gauche comme un visage qui veut montrer sa face et ses deux profils, et soudain toute une eau morte couverte de barques et de petits voiliers parut, soulignée d'un quai chargé d'une foule noire.

L'eau était claire et limpide, et le *Mousquet* ayant ralenti sa marche jusqu'à paraître un instant la suspendre, on aperçut le fond de sable et de roches. Des oranges flottaient comme de menus présents de la terre vers les hôtes. Sur vingt barques, cinquante basanés, penchés sur leurs avirons, ou bien debout sur les proues, en maillots de couleurs vives, en corps de chemise, les cols ouverts,

à demi-nus, les bras brûlés, les épaules cuites, les visages brique sous des bonnets et des chapeaux sales ou crevés, hurlaient une joie animale. De larges plaques de lumière brusque marbraient leurs dos et leurs barques. Tout disposés à prendre d'assaut le destroyer pour bien prouver leur contentement, ils montraient, avec la pleine volonté agressive et rude d'avoir leur part, des dents éclatantes, des muscles mobiles et des yeux de feu.

— Des loups, murmura Valette, bien découplés, mais parmi les moins nobles. Il ne faudrait cependant pas beaucoup chercher pour trouver en eux des sentiments de connaissance.

Ce disant, il donna du coude à Wanda qui rit, voyant Jean-Paul faire flamber ses yeux, et retrousser instinctivement ses lèvres rouges pour montrer une dent blanche et dure.

Et puis soudain, à peine on avait touché le quai, ce fut le tumulte, la ruée de la foule mal maintenue, les acclamations sans fin, et le triomphe sous les palmiers aux pieds de l'homme de marbre qui tient un gouvernail, et d'un visage consulaire regarde les flots.

*
* *

Jean-Paul était sorti pour jeter les éclats de sa joie aux quatre vents d'Ajaccio, du haut d'un balcon. Wanda et Valette demeuraient seuls dans la chambre chaude.

— Regrettez-vous? dit Wanda.

Valette ne regrettait pas : tout voyage lui était agréable, et le soleil était son père et son ami, mais il pouvait le

dire franchement à Wanda étendue, jambes croisées, les mains sous la nuque, il appréhendait...

— Quoi?

— Mademoiselle Wanda, voici comment procède le Destin. On l'entend sonner à la porte de la rue et la franchir. On sursaute, et puis, le silence revenu, on s'apaise. Le danger est passé, croit-on. Le dieu cependant monte l'escalier. On s'est remis à dérouler la musique d'une phrase ou le rythme d'un geste. Quand, sur le palier, le timbre résonne... Lui?... la voix vous manque. A peine si l'on se lève... Il entre, d'autorité.

— Eh ! dit Wanda, il y a de bons destins ! Et puis que peut faire le mauvais dont vous parlez? Jean-Paul est le maître.

Elle évoqua dans l'ombre de la chambre des splendeurs de triomphe, le César sur son char, et, serrés autour de lui, les hommes du Clan, des lauriers aux piques, éclatants d'or.

Valette se tut. Il eut pu répondre : « Ce qu'il fait mon destin mauvais? Savez-vous si, dans une petite chambre, au sixième, sous les toits, en ce début d'hiver, quand Paris manquait de charbon et que les gosses avaient des bronchites, il n'a pas soufflé à une femme passionnée penchée sur un enfant, le mot de l'Éternel Serpent : « Malheureuse, et qui aurait pu avoir tant de bonheur ! » Ces mots-là tracés partout, à toute heure, sur tous les murs, dansant dans la pauvre flamme du réchaud à gaz, et dans les prunelles même du petit, amènent un sanglot, un geste fou, et puis encore un sanglot. Ainsi va le monde ! »

*
* *

Deux jours après, Wanda était seule dans sa chambre, à l'hôtel de Provence, étendue sur un canapé, nue sous un kimono rouge et or, d'ailleurs entr'ouvert, et qui la faisait paraître une belle fleur demi-éclose, une fleur de serre au cœur de janvier. Elle relevait difficilement les paupières et luttait contre le sommeil. Un soleil pâle coulait aux persiennes.

La femme de chambre annonça Françoise Fioravanti. Et dans les dix secondes qui précédèrent l'entrée de Françoise, Wanda songeait, assise et le kimono croisé : « Je ne veux pas avoir quitté Jean-Paul pour qu'une autre le prenne ! » Toute son intelligence s'appliquait à ceci : trouver les moyens de défendre le petit homme brun qui se penchait en ce moment sur des rapports dans un cabinet de travail.

Françoise entra dans la chambre sombre, et avant que de s'asseoir, n'y voyant goutte, demanda si l'on voudrait lui donner un mot d'introduction auprès du Haut-Commissaire de la République. La voix était émue quoique s'efforçant de se poser.

— Allez à la préfecture, madame, répondit Wanda, debout devant elle. Ne savez-vous pas que monsieur Orsi n'en sort jamais? Comment voulez-vous que, nous autres, nous puissions vous dire...?

Françoise, la tête tendue vers cette forme qui se précisait de seconde en seconde, ne pouvait reconnaître encore le visage de Wanda, mais elle reconnut sa voix.

En deux pas elle vint tout contre la jeune femme, et son visage presque collé à celui de l'adversaire :

— Tiens ! c'est vous ! (Elle ricana :) Vous ne le lâchez pas...

Wanda haussa les épaules. Le silence autour d'elles était complet. Françoise eut un instant de défaillance et chercha désespérément un appui. Reculant de quelques pas, elle rencontra la table et accotée contre, les mains à plat dessus, les épaules remontées, le visage en avant :

— Bien, bien ! dit-elle, je comprends ! Il vous déléguait auprès de moi, là-bas, à Paris? Ah ! pas mal vraiment. Il me faisait visiter par sa maîtresse ! Et son Valette était complice de cette petite saloperie ! Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là un beau métier ! Mais je suis bien bonne ! Je ne suis pas venue pour vous voir ! Vous chambrez Jean-Paul, à ce qu'on dit, et c'est à vous qu'il faut s'adresser. Quand peut-on le voir?

Le ton montait, de phrase en phrase, passant de la plainte amère mais douce, à l'interrogation brutale et dure lancée d'une voix rauque.

Wanda haussa à nouveau les épaules, puis, pleine à son tour de colère :

— Allez-y. Demandez. Allez à la préfecture. Mais il ne vous recevra pas, madame !

— Tu crois ! demanda Françoise en croisant les bras. (La voix emplit la pièce, étrangement forte.) Parce que tu l'en empêcheras, peut-être? C'est cela, tu te mettras en travers! Eh ! bien, garce, retiens bien ceci (et elle appuya sur les mots, la main agitée et puis le poing dressé), je ne venais rien lui demander, moi, je ne veux pas de son

argent ! Mais il doit y avoir une justice ! Il y a une justice ! Je ne suis pas une fille, moi, je ne suis pas une fille comme toi, entends-tu? Tu lui diras qu'il a jusqu'à ce soir pour dire oui ou non. Tu entends? Si oui ou non, il veut épouser Françoise Fioravanti. Si c'est non...

— Il ne voudra pas, madame...

Wanda avait lâché sa phrase d'une voix presque trop douce, où perçait l'ironie. Plus l'autre s'exaltait, plus elle se sentait calme. Françoise interrompit du coup son furieux défi.

— Et pourquoi?

Toute sa colère éclata dans cette interrogation qui leur parut à toutes deux résonner longuement comme un coup de gong, après quoi Françoise demeura droite, pâle, avec sur la figure une sueur de rage.

— Parce que...

Wanda était bonne. Sa jalousie la porta à faire un geste qui voulait être d'ailleurs plus orgueilleux que méchant, mais qui devait blesser terriblement, et elle en savait la portée. Elle n'était plus la maîtresse de Jean-Paul. Elle agit pourtant comme si elle l'était encore.

Elle ouvrit son kimono, puis laissa sur ses épaules, sur ses bras, sur ses hanches, glisser l'étoffe. Le froissement de la soie parut lui couper la parole. Dans la chambre sombre elle apparut nue, semblable à une fleur agitée d'un imperceptible balancement, les mains à la hauteur des seins pleins et durs, les cuisses jointes, les jambes droites, la tête inclinée, les longs cils baissés, habillée du seul bonnet blond des cheveux, la lèvre écartée par un léger, si léger sourire.

Françoise la contempla longuement des cheveux aux chevilles, l'âme calmée soudain, dans la trop parfaite assurance peut-être de ne pouvoir jamais reconquérir Jean-Paul. Sans bruit elle se mit à reculer, ne quittant point de l'œil son ennemie. Et puis, au grincement de la porte, Wanda s'aperçut qu'elle avait fui. Un instant elle demeura debout, puis retombant assise sur le kimono rouge et or :

— Ce n'est qu'un jeu, soupira-t-elle.

Elle se sentait très lasse et presque ennuyée d'avoir maintenant à vivre. Et comme une actrice dépose le diadème d'Esther ou la passion de Phèdre, elle déposa ce personnage de maîtresse de Jean-Paul avec regret.

XXXV

L'ULTIMATUM

— Qui? demanda l'huissier.

— Dites-lui Antoine Parata, eh ! il ne connaît que moi !

Alors la voix de Jean-Paul du fond du bureau :

— Parata ? oui, oui, laisse entrer...

— Jean-Paul ! oh ! Jean-Paul !

Et d'abord les embrassements violents qui étouffent, les joues qui se heurtent. Parata ne saurait se contenter d'être joyeux, il tient à le paraître. Puis :

— Tu sais, je t'ai amené Dominiquette ! La pauvre ! Bien malade, Jean-Paul !

— Malade?

— Ah ! ne m'en parle pas, elle n'a jamais rien voulu te dire... Les filles, c'est bâti comme ça ! Tu comprends? Elle ne voulait pas te gêner, mais...

Jean-Paul, agacé, se promène de long en large. Allons, bon ! voilà encore un obstacle.

— Elle monte?

— Elle ne veut pas monter, Jean-Paul. Elle est dans une voiture. Son idée, c'était d'aller chez quelqu'un en

ville. Comme cela elle t'aurait vu de temps en temps et elle aurait pu se soigner.

— Fff... ! (Jean-Paul sifflote.)

Admiration? Ennui? Les deux sentiments sans doute se mêlent. En tout cas Dominiquette ne peut aller loger en ville... Eh quoi ! Parata n'y songe plus... La sœur du Haut-Commissaire? Ailleurs qu'à la préfecture? Allons donc ! Elle est en petite robe noire de paysanne, dis-tu? Tant mieux.

— Fais-la entrer, Parata !

Et Dominiquette entre à la préfecture entre deux haies de curieux, lentement, péniblement, au bras de Parata. Elle monte d'un grand effort, entre les orangers. Elle est maigre, avec les pommettes rouges, et les yeux enfoncés dans de vastes orbites, mais les cheveux très noirs, crêpelés, font à ce visage régulier éclairé par deux sources d'orgueil une originale beauté. Aux oreilles, les anneaux de la mère, les anneaux d'or, lourds, portés par dix générations, et qui sont ce qu'il y a jamais eu de plus magnifique chez les Orsi. Sur le perron, Jean-Paul reçoit sa sœur. Publiquement, il y tient. Face à la foule, la grille ouverte.

— Petite sœur !

Dominiquette est au moment de tomber de faiblesse et d'émotion. Mais elle se cambre et s'efforce de tenir le coup, car, massée sur toute la largeur de la rue, la foule regarde.

— Tu vas rester ici, petite sœur.

Embrassements, tendres, prolongés. Et les mots doux que recueille le peuple. Jean-Paul élève la voix et ordonne

qu'on fasse monter tout doucement Dominiquette dans sa chambre. Il multiplie les recommandations, donne un dernier baiser, puis tourné vers son secrétaire, reprend sa face consulaire. Antoine Parata le regarde avec amour et songe que ce diable d'homme va peut-être commander à la mort... Quant à la foule, elle applaudit frénétiquement.



Au milieu de la chambre chaude, Wanda et Parata s'étaient assis devant la table, en face l'un de l'autre. Dans cette atmosphère de combat où il leur fallait vivre, leurs âmes, s'épanouissaient nues et fortes. Maintenant Parata étudiait Wanda à la dérobée, la trouvait grande et forte et songeait qu'on pourrait tirer d'elle un long effort. Maîtresse de Jean-Paul? se demandait-il. Cela ne lui eut pas déplu. Celle qu'il craignait était cette Françoise Fioravanti dont il savait la présence à Ajaccio et dont il devinait le rôle. Les Fioravanti passaient pour avoir toujours été énergiques et rancuniers. Trois grandes vendetta dont l'une leur avait coûté douze hommes en moins de dix ans avaient illustré leur famille au XIXe siècle dans tous les cantons du sud. Mais il hésitait à parler d'elle à Wanda, et demeurait dans le cadre des idées générales, tirant sur sa pipe et détaillant le beau visage. Larges d'épaules, et râblés tous deux, de rude pâte, avec pourtant une élégance native, une certaine aristocratie brutale et guerrière de gestes et de pensée, ils se ressemblaient. L'avoué s'étonnait que la grâce voluptueuse put être musclée. Ils exprimaient en mêmes mots les

mêmes idées dures, plus dures que subtiles, mais dominatrices.

— Encore un, songeait Wanda, et des meilleurs par le tempérament. Vingt comme ça derrière Jean-Paul, et qui pourra briser notre homme ?

— Une tête de chez nous, pensait l'avoué, une tête de chez nous, sous des cheveux blonds.

Puis brusquement :

— Connaissez-vous Françoise Fioravanti, mademoiselle ?

Wanda soupira.

— Jean-Paul, dit-elle, voit clair ; il sait où il va ; il n'est pas de ces imbéciles qui se laisseront arrêter par une femme, n'ayez pas peur, monsieur Parata.

— N'est-ce pas ! fit l'avoué enthousiasmé, tirant de sa gorge des cris aigus et lui tapant sur la cuisse, ah ! mademoiselle, et qu'il a donc raison ! Une femme ! bah ! et qui n'a pas eu sa femme ? Entre nous, n'est-ce pas ? Mais aussi qui ne l'a pas quittée, des forts ? (Il hocha la tête). Naturellement il faut prendre garde au dernier coup de boutoir du sanglier blessé à mort.

— Oui, dit Wanda, il faut prendre garde.

Il y eut entre eux un instant de silence, puis Wanda s'approcha de lui (il s'était mis debout) et jetant ses mains sur les épaules de l'avoué :

— Monsieur Parata, dit-elle, je vous en prie, j'ai... je ne peux pas vous expliquer... j'ai comme une idée... qu'on lui veut du mal. Emmenez Jean-Paul, monsieur Parata, hors de la ville, loin d'ici.

*
* *

Une semaine plus tard, dans une petite chambre de la préfecture, Dominiquette couchée, haletante, enfiévrée, son pauvre cœur battant la charge, abandonner ses mains aux mains d'une vieille tante. Elles se renvoient en versets alternés la certitude de la grande Joie et la promesse de la Fortune promise à leur Maison. Ces huit jours ont été pour Dominiquette un apprentissage de la mort. Il semble que son dernier effort, elle l'ait fait pour venir. Elle ne se lève plus. Elle a beaucoup maigri. Les cheveux sur ce crâne commencent à être rares vers l'occiput, mangés par l'oreiller et ils ressemblent à une herbe étrangère. Ils donnent déjà, secs et durs, la même impression que ceux d'un cadavre. Les pommettes saillantes (on dirait l'os prêt à crever la peau), sont légèrement rosées. Les mains longues, maigres, sèches, brûlantes. Un pauvre sourire qui prend toute la face. Et les yeux, ces grands yeux noirs au fond des grottes profondes des orbites.

Tout à l'heure, Jean-Paul est venu la voir, car il vient, trois fois par jour régulièrement, et, souvent, il demeure là, perdant soudain de vue la petite sœur dont il tient la main et regardant l'infini. La vieille tante, assoupie, égrène son chapelet. Dominiquette ne bouge pas d'habitude, ne parle pas, respecte le silence et le rêve de son grand homme, et jouit simplement de la paume froide dans la sienne, de cette glace sur sa fièvre.

Aujourd'hui pourtant, elle lui a dit :

— Quand on est papa !...

— Bah ! a dit Jean-Paul, bah ! sœurette, si tu savais ! Repose-toi, ma chérie !

— Pourtant, a dit la tante, Jésus-Christ ne te permet pas, mon cher...

— Oh ! mais laissez-moi tranquille, vous, gendarme de Jésus-Christ !

Un froncement de sourcils. La vieille baisse le nez. Et puis le pas de Jean-Paul sonne, vainqueur, sur les parquets.

*
* *

Moins d'une heure après il était dans le grand salon, au centre d'un groupe d'amis, dont l'avoué. Hommes de clan, hommes de main qui avaient lié leur fortune à la sienne. Il les écoutait crier et rire à vingt dans son ombre, mais comme la porte s'ouvrait et qu'ils prenaient congé, une femme parut sur le seuil, un peu essoufflée. Un huissier courait derrière :

— Hé là ! vous ! qui vous a permis de monter ?

Un des compagnons du Haut-Commissaire l'avait déjà reconnue et s'était mis en travers de son chemin. Françoise toisa l'imprudent, fit sa lippe dédaigneuse et montra ses mains ouvertes :

— Pourrais-tu, dit-elle à Jean-Paul, me recevoir seule ?

— Ceux-là sont mes amis, dit le jeune homme en marchant sur elle. Que voulez-vous ?

Il s'était approché avec une telle rapidité, un tel mépris du danger que, si elle l'avait voulu, elle l'aurait tué. Mais elle conservait quelque espoir et n'avait pas

encore fait retraite jusqu'à ce terrible mur du fond de l'âme qui ne permet plus aux volontés humaines de reculer devant leur Destin. Ce fut avec pitié que Françoise le vit prendre l'offensive, car elle comprenait à l'éclat des yeux, au jeu des muscles, que la décision de Jean-Paul était prise et qu'il allait provoquer sa condamnation.

— Ce que je veux? Savoir si tu n'as pas changé d'avis.

La question fut posée sur un ton tout uni qui n'était pas de menace et semblait ne point supporter d'émotion. Une porte claqua. Les murmures de la rue montèrent, coupés de rires, à cette heure de fin d'après-midi où tout Ajaccio prend le frais sur le Cours.

— Il n'y a personne autre dans l'escalier, cria du bas la voix d'un second huissier.

Jean-Paul se donna la peine de réfléchir, debout devant la jeune femme. Les partisans se serraient derrière, à droite, à gauche, petits pour la plupart, bruns, les crânes allongés, les dents brillantes. Leurs yeux luisaient, braqués sur elle. Du milieu des barbes, des rictus se dessinaient et des interjections étouffées jaillissaient. Antoine Parata et un autre, graves, résolus à toutes les violences, encadraient la jeune fille, surveillaient ses mains, mais, les bras croisés, elle semblait n'avoir point d'arme et regardait le Haut-Commissaire au visage. Un jeune garçon, tous les muscles tendus, se tenait prêt à couvrir Jean-Paul de son corps, et l'agitation de son âme frissonnait sur sa face.

Françoise admirait qu'on aimât ainsi Jean-Paul, et, elle qui ne le haïssait que par trop d'amour, leur était recon-

naissante de cette foi. Elle aurait voulu les embrasser tous rien que pour cette attitude. Être dans ce groupe-là, derrière lui, vivre ses victoires et ses échecs ! oh ! Seigneur ! mais il n'avait pas voulu ! Jean-Paul avait caché sa tête dans ses mains : Françoise contenait le mouvement de son cœur et s'efforçait de respirer régulièrement. Elle savait ce qui allait être dit, mais pour sa tranquillité morale peut-être, voulait que ce fût dit. Raides, les hommes respectaient le silence du chef. Elle répéta :

— Tu n'as pas changé d'avis?

Il découvrit un visage pâle mais calme :

— Non.

Elle attendit un instant, soit qu'elle eut de la peine à comprendre, soit qu'elle sollicitât une atténuation ou quelque vague espoir. Le visage de Jean-Paul demeurait froid avec une nuance de pitié dans ses yeux, mais si faible ! inconsciente peut-être ! On vit un vent de colère courir sur le visage de la jeune fille ; ses pupilles parurent se rétrécir instantanément ; sa lèvre trembla, ses poings se crispèrent, puis, rapidement, tous ces signes de tempête s'effacèrent ; et, les mains ouvertes, la lèvre immobile, l'œil calme, le visage apaisé, un peu de pâleur demeurant à ses joues, elle s'inclina.

Puis se tournant vers les autres :

— Écoutez, vous autres. Celui-ci (elle montrait Jean-Paul) a contracté une dette envers moi.

Aucun ne bougea.

— Et il ne la paie pas, continua-t-elle. Dites-moi... est-ce juste?

Le plus vieux s'avança, Paul Moreri, de Vico. Il remua

ses lèvres d'où pendait sa barbe blanche, et la tutoyant comme une servante :

— Tu ne comptes pas pour nous. Va-t'en !

Elle s'inclina à nouveau, ironiquement. Tous, Jean-Paul au milieu, s'inclinaient en réponse, et le jeune homme lui-même, tête nue, suivi de dix partisans muets, escortait ses anciens amours jusqu'au bas de l'escalier.

*
* *

Le soir, Dominiquette :

— Jean-Paul, pourquoi n'as-tu pas voulu reprendre Françoise? Après tout, il est à toi, cet enfant?

— Dominiquette, ma petite sœur, occupe-toi de guérir...

Et Dominiquette se détourne, s'énerve, pleure, et c'est une terrible quinte de toux.

— Tu me feras mourir, Jean-Paul ! Tu me feras mourir !

— Tu vois? dit la tante. Ah ! Jean-Paul, attention ! il y a un Dieu.

Elle lève le doigt, montre le ciel. Jean-Paul hausse les épaules et s'en va. Idées de femme.

XXXVI

SEULE CONTRE LUI

Sans beaucoup de raisons, tout simplement peut-être parce que Jean-Paul était jeune, ardent, enthousiaste, qu'il avait une parole violente et imagée, qu'il était né dans un coin de l'île, et qu'il avait passé une partie de son enfance dans cette ville, près de petites gens connus de tous, le peuple était à sa dévotion. Mariniers des ports, rasés et vêtus de maillots ; vignerons et laboureurs lents à parler, méditatifs, âpres au gain ; bergers barbus, aux mains fines, le fusil sous le bras ; boutiquiers des villes qui lisent le journal et se croient des citadins civilisés ; le peuple entier, les jeunes d'abord, les femmes poussant les hommes, faisait journellement un grand acte de foi.

Les chefs, avocats, médecins, maires, conseillers, malades d'ambition rentrée depuis dix ans et plus, n'avaient eu le temps de discuter ni de mettre leur concours à bien haut prix ; ils avaient suivi, de peur d'être abandonnés, comprenant mal, puis soudain atteints par cette fièvre, incendiés à leur tour par la foi, découvrant d'ailleurs promptement leur intérêt dans la reconnaissance et l'acclamation prompte du héros, et marchant sur les pieds les uns des autres à qui arriverait le premier.

Deux mois après la visite que Françoise avait faite à la préfecture, le député Moretto la reçut. Moretto était un Marseillais qui jadis avait obtenu son élection et ses réélections successives grâce à d'honnêtes achats de consciences, mais sur une vaste échelle, industriellement compris. Il était pour l'instant vaincu, et surveillé, mais, de Marseille à Ajaccio il roulait sans arrêt, paraissant ne s'occuper que d'affaires, très prudent, recevant des amis et des jaloux, mais toutes portes closes, semant des bruits, laissant supposer, contant le pire quitte à démentir, affichant perpétuellement un sourire supérieur d'homme qui sait bien que tout cela ne va pas durer.

Françoise vint le voir accompagnée d'un Thomas Fioravanti qui était son petit cousin et lui servait de cavalier.

Elle entra, salua, s'assit, le jeune homme debout derrière sa chaise, et se nomma : Françoise Fioravanti. Moretto, son secrétaire maintenu là d'un signe, ayant demandé assez vivement le but de la démarche :

— Eh ! dit-elle, en finir avec Orsi !

Aussitôt, il reconnut un sentiment violent dont on pourrait tirer parti, mais aussi la nécessité d'être d'une prudence extrême. Il sourit et continuant de signer les papiers que l'autre lui passait, il demanda doucement si la jeune femme avait un moyen sûr, protestant d'une reconnaissance dont elle ne pouvait douter.

— En finir? dit-il. Comme vous y allez, vous autres ! Qu'est-ce que ça veut dire : en finir? hein? Croyez-vous que je vais me jeter dans des affaires... louches, hein? ou... pires?... En finir? répétait-il, tourné vers son secré-

taire qui approuvait le patron de la tête. Voyons, Lucien tu te figures ça?

Il s'interrompit, regarda Françoise en face et puis marchant sur elle :

— Et qui me dit que...

— Nous ne sommes pas des agents provocateurs? Eh ! eh ! monsieur Moretto, vous pouvez bien le croire, si cela vous fait plaisir ! Mais alors n'est-ce pas? nous en resterons là.

— Eh ! dit Moretto, je plaisantais... Je plaisantais, répéta-t-il en se dandinant sur ses jambes courtes, et en lui-même il songeait : « Belle fille ! mais qui ne doit pas être commode. »

Un désir brutal l'effleura un instant, colora son visage, injecta ses yeux ; puis toute la face reprit sa froideur, et l'œil sa dureté. Françoise le sentait de plus en plus en défense et aux aguets.

— Que voulez-vous? dit-il en se rapprochant. De l'argent?

— Nous en avons...

— Ah ! ah ! mais alors?

Démonté, il reculait, songeant : « C'est bien cela, des agents provocateurs !... »

— Je veux seulement savoir, dit-elle, ce que vous, Moretto, chef, dit-on, de l'opposition, comptez faire contre Jean-Paul Orsi...

— Eh ! eh ! (il rit) eh ! eh ! ce sont choses qui ne se disent pas, chère madame, n'est-ce pas? Je puis confier cela à quelques amis politiques... En tous cas, reprit-il précipitamment, il y a une base à notre action qui est la

volonté du peuple. Le suffrage universel, n'est-ce pas? tout est là. Au fond, la liberté a été violée. Ce que nous voulons, c'est lutter pour la liberté...

— C'est tout? railla Françoise.

— Eh ! que nous combattions l'illégalité par l'illégalité et le meurtre par le meurtre? c'est cela que vous nous proposez !...

Le visage du député était éclairé d'une espèce d'horreur vulgaire que l'on sentait d'ailleurs parfaitement artificielle, et le secrétaire, derrière le bureau, était l'image de son maître.

Françoise regardait Moretto avec pitié et avec rage aussi, en voyant son dernier espoir s'écrouler.

A l'ultimatum, Jean-Paul n'avait pas répondu ; l'amitié de Dominiquette n'avait servi de rien ; et maintenant l'opposition représentée par cet imbécile se révélait impuissante, résignée, lâche...

Tout à coup, Moretto fit un clin d'œil à son secrétaire et tourné vers Françoise :

— Il n'y a qu'une chose, comprenez-vous, qui nous intéresserait, ce serait des papiers, des histoires que l'on pourrait donner sinon aux journaux de France, du moins aux journaux italiens... Mais des meurtres, continua-t-il avec un haussement d'épaules, je vous le demande un peu, à quoi ça sert?

Et marchant vers Françoise, puis s'arrêtant, les bras en croix, le haut du corps incliné :

— Ah ! si vous nous aviez apporté un bon petit scandale !

Il n'osa pas dire :

— J'ai cru un instant que vous l'apportiez !

Mais son œil scruta la fille qui lui faisait une moue méprisante, et derrière elle, avec son air sombre et son sourcil noir, le silencieux compagnon.

— Quel scandale? interrogea Françoise.

Et puis elle écouta ce mot rouler lentement dans le fond de sa conscience.

— N'importe, madame ! dit le secrétaire par-dessus la tête de son maître. N'y a-t-il rien à pêcher dans la vie de ce monsieur-là, et, sinon un cadavre, du moins un vice? Ne pourrait-on prouver qu'il est voleur et assassin, ou entretenu, ou qu'il a suborné des filles, ou qu'il a été mêlé à un avortement, qu'il a des enfants naturels, des mœurs infâmes, des dettes, que sais-je? La moindre chose, madame, la moindre petite chose !

Françoise demeurait silencieuse, songeant qu'il lui suffirait de prendre un enfant et de l'élever devant chacun des discours de Jean-Paul, pour que Jean-Paul fût blessé... Dans ce monde religieux où le respect de la famille tenait encore une si grande place, certes cela lui casserait les reins. Ah ! entendre son cri de rage ! Mais aussi lui casser les reins pour qui? pour ces lâches-là...

— A Paris, il vivait aux crochets de Benavidès et de Marbeaux, continua le secrétaire, mais ce n'est pas suffisant. Il changeait d'idées comme de chemise. Il se faisait payer, j'en suis sûr, par l'un et par l'autre. Un salaud, quoi !

— Le connaissez-vous, cet Orsi? demanda Moretto.

— Très bien, dit Françoise. Un ami d'enfance !

Elle avait traîné malgré elle sur ce mot d'ami, si cher autrefois !

— Et depuis?

Elle rougit légèrement et ne put cacher son trouble sous les paroles banales qu'elle multipliait : « Une ancienne maîtresse, pensa-t-il. Nous la tenons. » Il hésitait pourtant à pousser son avantage à cause de cette figure muette de paysan appuyée au dossier. Elle cependant paraissait réfléchir :

— Non, je ne vois rien de tout cela !

— Bah ! il doit avoir fait pis que pendre, dit le député, mais on n'en sait rien !

Il avait prononcé ces mots avec le beau détachement d'une canaille, sans voir le pâlissement brusque de la furieuse petite figure. Pâlissement vite effacé. Maintenant Moretto s'était levé, souriant, et fouillait de ses yeux les larges prunelles mobiles. Ça l'amusait. Il pensait : « Ce n'est qu'une maîtresse abandonnée qui ne sait rien, mais qui a peut-être des amis ! » En somme, bonne affaire, surtout du moment que Moretto avait un témoin. Mais il fallait brusquer l'entretien pour ne pas être compromis au cas où elle tenterait un coup...

— J'étais venue, poursuivit-elle, chercher avec vous les moyens d'en finir...

— L'usage au vingtième siècle... dit-il.

— Nous aurions pu combiner une tactique (il fit non de la tête, effrayé, craignant de s'embarquer dans une sinistre affaire et même il se dirigea vers la porte, l'ouvrit), mais puisque vous ne voulez pas vous appuyer pour combattre cet homme sur ses ennemis naturels...

— Qui sont? demanda le député avec un sursaut d'intérêt, et en refermant la porte. Et du doigt il les montra, elle et son compagnon.

— Oh ! il n'y a pas que nous. Il y en a d'autres. Seulement, nous voulons sa perte, du moins je la veux, moi.

Le secrétaire eut un sourire. Le silence tomba entre eux. Moretto réfléchissait qu'encouragée ou non elle était de taille à agir, et qu'en tout état de cause il valait mieux refuser. Il prit brusquement son parti :

— L'usage, madame, les mœurs, si vous préférez, au vingtième siècle...

Elle se tourna vers le jeune homme qui l'accompagnait :

— *Che coglione !* dit-elle. Bonsoir, monsieur !

Un imperceptible salut. Déjà elle franchissait le seuil suivie de son cavalier qui lui avait ouvert la porte. Elle marcha ainsi d'un bon pas jusque sur la place, la traversa, vint jusqu'au bord de la mer, et là, s'assit sur le parapet. Elle tourna la tête vers sa gauche et regarda l'ouverture du golfe, le dessin de la grande île Sanguinaire, semblable à un sein et couronnée d'une tour qui paraît un mamelon, et puis, en face, la chute brusque du cap di Muro sur la mer. Au-dessous d'elle, à petits coups, tonnait le flot contre le mur. Thomas s'était assis à la droite de Françoise. Mais la jeune femme paraissait l'avoir oublié. Soudain, elle se retourna vers lui et mit sa tête sur l'épaule du jeune homme :

— Thomas, décidément, il ne faut compter que sur nous !

L'autre serrait les poings et murmurait des insultes

à l'adresse de Jean-Paul en fronçant les sourcils, en tordant la bouche et en roulant les yeux.

— Rien que sur nous deux, Thomas...

— Laissez-moi faire, Françoise, *per la Madonna !*

Il tendait le poing vers la préfecture. Elle le laissa s'exalter quelques minutes, puis :

— Oh ! dit-elle, je resterais sans vengeance? Ce serait possible?

— N'ayez pas peur, *Cecca*. Que le Christ m'aveugle si je ne casse pas la tête de ce bouffon !

*
* *

Une heure après, une grenade fracassa la vitre du cabinet de travail de Jean-Paul au premier étage de la Préfecture ; la fenêtre fut démolie, le bureau couvert d'éclats ; le secrétaire particulier du Haut-Commissaire eut l'œil arraché. La foule rattrapa le criminel et le lyncha à l'un des arbres du cours Grandval. C'était un jeune paysan du Sud, un Thomas Fioravanti... d'après les papiers trouvés dans ses poches.

Jean-Paul venait de sortir de la pièce au moment où l'attentat eut lieu. Il rentra, écouta avec un froncement de sourcils le grand cri que fit Dominiquette, et demanda simplement qu'on emmenât le secrétaire et qu'on nettoyât le bureau.

Et le lendemain matin, il fit déclarer par la presse que l'auteur de l'attentat n'avait certainement pas de complice.

XXXVII

PÈRE DE LA PATRIE ?

Le jour qui suivit la clôture de la session extraordinaire, 15 juin très exactement, Antoine Parata emmena Jean-Paul à une sorte de campagne qu'il possédait sur la route des Sanguinaires. Cela tenait le milieu entre la cabane de jardin et la villa. L'avoué avait édifié ces quatre murs par amour de la construction plus que de la solitude ; comme ce n'était qu'à une demi-heure de la ville, au trot des deux petits chevaux d'une calèche couverte d'un parasol comme la ville en voit partout courir, il y passait les soirées du dimanche à jouer aux cartes avec un ami ou à fumer ; et, une ou deux fois par an, il se permettait d'y demeurer d'un dimanche à l'autre, une petite semaine, dans la compagnie de quelques bons vivants de son espèce, partant de là pour des expéditions de chasse ou de pêche, et le reste du temps, greffant des arbres, fumant des pipes, parlant politique et buvant frais.

— C'est, disait-il, le jardin d'Horace pour un gros Horace baptisé, bien moins fin, bien moins sceptique, presque aussi paresseux que le vrai, et qui, d'ailleurs, sait mal son latin.

Enfoncé aujourd'hui dans les coussins de la calèche, côte à côte avec Jean-Paul, il répète ses habituels propos et ajoute :

— Et je veux vous y voir, seigneur Préfet, comme disent nos paysans, pendant deux jours ou trois, chercher le soir dans le ciel votre étoile !

L'avoué rit, tout fier du voisinage. Mais, à sa droite, Jean-Paul qui a fait effort jusqu'à la dernière villa pour garder une contenance grave et digne, tient maintenant le front baissé et paraît sombre. L'avoué comprend mal cette attitude de misanthrope qui ne lui paraîtrait judicieuse que si Jean-Paul avait une peine secrète ou s'il était ambitieux à un point extrême et pressé de dominer sur un plus grand théâtre. Il la met sur le compte de la fatigue, et tout en causant à bâtons rompus, en arrachant çà et là un sourire au jeune homme, un mot, un geste, il projette de traiter magnifiquement son hôte. Cette seule Françoise lui donne des inquiétudes. La dernière démarche qu'elle a tentée lui paraît une mise en demeure bien brutale. Et depuis, il y a eu cette grenade jetée par le cousin. L'avoué soupire. Et tout en suivant le paysage marin se dérouler, il surveille du coin de l'œil le méditatif Jean-Paul.

Mais que pourrait-il découvrir dans ces prunelles fixées sur l'infini, et qui voient, distinctes comme elles ne les ont jamais vues, des choses inconnues du vieil homme : une petite chambre haute emplie de soupirs d'amour ; les rues ensoleillées d'une grande ville bornée de grandes étendues d'eau ; des partisans groupant autour d'une petite table des airs ténébreux et des cœurs violents ; la

forte beauté blonde d'une jeune femme russe ; et sur des genoux de femme le geste menu, le cri haché d'un enfant.

Toutefois l'avoué en devine assez pour tenter une consolation :

— Chacun, dit-il en regardant avec bonté Jean-Paul assombri, abandonne un peu de son âme au début du chemin de la vie. Bien des choses ne pourraient qu'alourdir le voyageur. Aucune concentration ne va sans séparations ni déchirements. Et le passé, tu sais, Jean-Paul, le passé... après tout, c'est un mort et qu'il faut traiter comme un mort.

Et il hausse de grosses épaules, fait une lippe dédaigneuse, éclate d'un bon rire d'homme heureux qui ne s'inquiète guère de son passé, lui, aujourd'hui surtout qu'il est bien calé sur les coussins à côté d'un préfet, et l'œil sur l'avenir.

— Chacun, reprend Jean-Paul, laisse un peu de soi, oui, Parata, au début du chemin.

Puis, (tandis qu'à part lui, l'avoué dit : « j'ai trouvé », en écoutant murmurer cette voix altérée), Jean-Paul sourit avec effort, et prenant par amour-propre de politique un visage enjoué, il commence de parler des montagnes et de la mer, des platanes et des cyprès, de la courbe du golfe et du beau visage du ciel.

*
* *

Tout à coup, Jean-Paul en langue corse et à mi-voix :

— Dis donc, Parata, ça te plaît, à toi, ce titre de Haut-Commissaire ?

— Oh, tu sais ! Ni oui, ni non.

— Quoi? Hein? N'est-ce pas? Pouvoir être révoqué du jour au lendemain par un ministre imbécile? En somme, je ne suis qu'un valet !

— Oh !

— Quoi? Rien qu'un valet. Réfléchis !

— Un valet? si l'on veut.

— Mais oui, un valet ! Ah ! si j'étais Haut-Commissaire à vie, ou tout au moins nommé pour sept ans ! Et pouvoir être nommé de nouveau ! Voilà qui serait mieux !

Parata se tape sur les cuisses.

— Ah, ça ! dit-il, merveilleux ! O Jean-Paul, imagine un peu que toutes ces choses-là ne se soient pas produites, je dis toutes ces choses depuis cent cinquante ans, que notre Corse soit libre comme au temps de Paoli (et il se penche vers Orsi), eh ! bien, mon cher, tu aurais été Père de la Patrie, c'est moi qui te le dis.

— Père de la Patrie ! murmure Jean-Paul.

— Voilà un titre ! dit Parata. Celui-là, oui !

Un silence.

— Dis-moi, Parata, (Jean-Paul regarde droit devant lui, le dos du cocher, et parle à mi-voix entre ses dents), dis-moi, Parata, si je devenais Père de la Patrie...?

On entend le trot des chevaux, le roulement des roues, le léger murmure du vent ; le parasol claque ; à gauche, la mer murmure très doucement, frappe à petits coups sourds sur les rochers... Parata regarde le Haut-Commissaire avec effarement.

— Oh ! mon cher Jean-Paul, comment peux-tu devenir... ce que tu dis?...

— Père de la Patrie, répète Jean-Paul à voix basse en regardant fixement l'avoué.

Et ses yeux brillent d'un éclat sauvage sous le chapeau rabattu.

— Impossible.

— Pourquoi?

— La France ne voudrait pas.

— Je pense, dit Jean-Paul, que je puis compter sur Parata. (Parata a fait un brusque mouvement de raidissement, et ses yeux flambent à leur tour.) Bon. Eh ! bien, tout à l'heure, dans la maison de mon ami Parata, je recevrai quelqu'un. (L'avoué fait un geste de discrétion). Pour toi, rien n'est secret. Te cacher quelque chose à toi? Écoute, Antoine, (il lui serre les mains), tu es mon frère, retiens bien cela, mon frère ! (Parata sent sa gorge se serrer. Ah ! qu'on lui dise de mourir pour Jean-Paul et il mourra !) Tout à l'heure je verrai là-bas le commandeur Filipelli. *E zittu eh !* conclut-il en mettant son doigt sur la bouche.

— Un homme de Mussolini. Oh ! oh ! j'ai compris.

— *Zittu. Stà bassu !*

— *Va bene. Aghiu capitu !*

Et à nouveau, on entendit le trot des chevaux, le roulement des roues et le murmure lointain de la mer. La voiture tourna, au crissement de la barrière et pénétra sous les oliviers.

*
* *

Deux heures plus tard. Le commandeur venait de partir ; Parata voyait encore son chapeau clair au-dessus de la capote baissée de la calèche ; quand tout eut disparu, il jeta un coup d'œil orgueilleux sur les montagnes, la mer, la ville, le peu de l'île qu'il voyait et qui lui parut immense. Puis il détourna la tête. Jean-Paul, debout, les mains à plat sur la table, méditait...

— Père de la Patrie, songeait Parata. Une République, la Corse, pourquoi pas?

Des souvenirs lui revenaient. Le général Paoli n'avait-il pas créé des lieutenants-généraux, des chanceliers, tout un ministère? Et la Consulte générale, donc? Il y aurait une Consulte générale ! Et deux Assemblées ! Et puis enfin l'amitié du Père de la Patrie. Des gens viendraient lui dire : « Oh ! monsieur Parata, ne pourriez-vous pas, vous qui... » *Per Bacco !* Ça, oui, c'était une idée.

— Je ne suis pas mécontent, dit Jean-Paul.

— Eh ! qui le serait? La chose est faite. Que dira la France, je te prie ! Et que peut-elle dire ? Elle n'a même plus de marine ! Et puis il y a la Société des Nations, que diable !

— Pas mécontent du tout.

Ils s'installèrent sur un banc de bois, devant la porte, sous un amandier et prirent plaisir à suivre sur la route dont on voyait çà et là une longue bande, les voitures

minuscules et les microscopiques cavaliers. Il avait fait dans la journée une des premières grosses chaleurs de l'été, mais maintenant une petite brise s'était levée, venait au galop de la mer, et ils goûtaient la paix parfumée du crépuscule. L'avoué se retira pour s'occuper du dîner. Il avait voulu que l'on mît la table dehors, et les femmes disposaient déjà entre les oliviers des lanternes vénitiennes.

— Père de la Patrie, songeait Jean-Paul.

Le commandeur avait déclaré nettement que si l'on pouvait faire quelque chose c'était très exactement comme les États-Unis après la révolte de Cuba. D'abord les Cubains s'étaient révoltés. Alors, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, les États-Unis étaient intervenus.

Jean-Paul se mit à marcher dans le jardin. Vingt objets charmants venaient à la rencontre de son rêve de domination et le paraient d'une grâce neuve : l'effilochement d'un nuage, la courbe voluptueuse d'un sommet, le verdâtre d'un coin de ciel, le scintillement d'une vitre, un tronc d'une rondeur prodigieuse, une arcade de feuillage, une source dont le gazouillement ne lui vint qu'à peine perceptible, et ce plâtre qu'avait fait ériger l'avoué au fond du jardin, et qui, le bras tendu vers la chute des montagnes, était comme une invite à l'aventure vers l'au delà des flots.

Il franchit le mur de pierres sèches et entra dans le maquis. Il marchait maintenant dans un monde amical et doux qui souriait de cent sourires. « Que ses hommes ne le suivissent pas? Allons donc ! Que toute la Corse

ne se levât pas à son appel? Ça, par exemple ! Le commandeur Filipelli avait dit : Levez dix mille hommes et vous aurez dix mille volontaires italiens : vingt mille fusils. Dix mille hommes? Vingt mille, oui, et en quinze jours ! »

Le maquis donnait tout son parfum, comme une femme silencieuse et folle. Jean-Paul découvrait à chaque pas mille raisons de vivre et d'agir, des maîtres et des amitiés. L'idée, toute simple, que le bonheur était peut-être là dans un coin tranquille, loin de toute lutte, ne lui vint pas ; cette retraite pour lui comme pour le vieil avoué n'était qu'un banc sur le chemin ; le bonheur, il le vit plutôt dans la montée par ce petit sentier rude et plaisant, un peu caillouteux, jeté sur la pente par-dessus laquelle, dominant peu à peu les branches des oliviers qui s'efforçaient de tout cacher, Jean-Paul allait voir la ville apparaître, allongée au bord de la mer comme une bête qui boit, découvrant ses plus basses maisons d'abord, puis ses églises, sa place et la masse de sa citadelle, et livrant tout l'ensemble enfin, avec, autour du troupeau, l'égrènement des maisons isolées.

Les montagnes autour de lui, vertes et dépouillées, étaient semées de rochers blanchâtres qui semblaient des os de géants. Il entendit le grand ronflement continu de la mer brisant indéfiniment sa volonté contre le roc, et il découvrit dans cette voix sourde et dure quelque chose de sa voix. Il se retourna, l'œil dans le ciel ; son destin lui apparut sur l'occident, rouge et somptueux, dans un grand fracas de couleurs vives, et il se redressa joyeux, avec une louange pour le soleil et pour la vie.

Mais venue de l'Orient avec une rapidité extrême une nuée grise gagna du champ, la menace d'ombre s'affirma ; les couleurs pâlirent ; un petit vent aigre s'éleva qui le fit frissonner et, baissant le regard vers la terre, Jean-Paul vit Françoise assise sur son chemin.

XXXVIII

LA DERNIÈRE CARTE

Françoise était assise sur une roche plate, au détour du sentier. De cet endroit, on pouvait apercevoir la maison de Parata que Jean-Paul, lui, ne voyait pas. La jeune femme était en noir, la jambe droite croisée sur la gauche, et balançait son pied droit en mesure comme s'il rythmait une chanson qu'elle aurait chantée dans sa tête. Ce geste amusa un instant Jean-Paul qui, d'emblée, mit sur le rythme que marquait ce pied les mots d'une vieille chanson du pays de son enfance. Françoise avait les mains réunies sur sa robe ; on les voyait comme une seule tache blanche ; elle portait le mouchoir noir, triangulaire, des femmes du pays, la pointe au dos, mais voulant être reconnue, elle l'avait laissé tomber sur sa nuque, et son visage apparaissait comme celui, sérieux, d'un jeune moine émergeant presque entièrement d'un capuchon. A cette heure du jour, pleine d'une lumière égale, mais qui s'affaiblissait, cette fille brune montrait un teint mat, adouci de légères ombres, et sa chair, soulignée du double trait noir de la robe et de la chevelure, paraissait un marbre cuit par le soleil.

Les yeux fixés sur lui, elle demeurait immobile, sauf que ce petit pied remuait toujours, et Jean-Paul savait bien qu'elle était là pour lui. Il aurait pu gagner au plus court vers la ville, ou prendre vers la mer et revenir après un détour à la maison ; il lui répugna d'éviter la bataille ; il était sûr de les gagner toutes maintenant ; il se sentait extraordinairement léger ; il lui semblait que s'ouvrait une vie immense devant lui dont il ne voyait point le bout. La musique des choses s'amplifia ; leur parfum s'accrut ; de seconde en seconde, la terre s'embellit. Aussi, sans vouloir pousser Françoise à des excès par un éclatant mépris, mais pour marquer seulement son propre bonheur, souriait-il en marchant vers elle, à son pas, plein de toutes les joies, avec un cœur qui ne battait certainement pas plus fort qu'à l'ordinaire.

D'ailleurs, comme il s'avançait, le souvenir d'anciennes tendresses et d'anciens plaisirs lui revint si vif qu'il fut curieux d'en revoir de près la source. Et puis, il ne se demandait point quelle était la volonté de cette femme et il n'avait souci que de la sienne. Mais, quand il passa au pied d'un gros olivier, le pied de Françoise s'immobilisa, comme si elle s'était dit qu'elle commencerait à agir quand Jean-Paul en serait arrivé là. Et dès lors, à chacun des mouvements de l'homme elle répondit par un geste. Il fit un pas ; elle leva les mains sans précipitation, démasquant un objet qui brilla. Comme Jean-Paul en faisait un autre, il entendit qu'on armait un revolver, reconnut l'objet et vit qu'elle mettait en joue. Elle avait le coude gauche appuyé sur le genou, la main gauche soutenant l'arme ; la main droite tenait la crosse. Il cher-

cha à apercevoir l'index qui devait être sur la gâchette. Il savait que Françoise avait l'habitude du revolver et comprenait à la voir viser sans parler ni trembler, sa tête noire à demi cachée derrière l'outil de sa vengeance et les mains qui le serraient, qu'elle allait tirer et le toucher. Mais cela ne représentait rien pour lui, et ce n'étaient que des mots qui bourdonnaient dans sa cervelle. Peut-être comptait-il en imposer à l'adversaire. Il avait toutefois légèrement pâli, mais les trois pas qu'il eut le temps de faire furent au rythme des précédents. Il s'amusait à regarder les lueurs que faisaient sous les derniers feux du couchant le revolver et le bout du soulier, et, tout près comme il était déjà. il observait l'oreille gauche, très nette, fine et légèrement rosée, avec derrière et au-dessus, le flot noir des cheveux.

A peine si Jean-Paul eut le temps de voir la lueur ; il n'entendit point la détonation, et se trouva, sans savoir comment, après la sensation d'un fort coup de poing dans la poitrine, étendu à terre sur le dos, avec un grand bourdonnement dans les oreilles. Sa première inspiration fut plus difficile que douloureuse ; quelque chose semblait pourtant lui tirer le poumon droit ; il sentait couler sur ses côtes un liquide chaud qui devait être du sang, et sa chemise mouillée se coller à sa peau. Ses membres paraissaient ne plus lui appartenir, appliqués à la terre, comme tout son corps, par une force surhumaine, et sa tête s'emplissait du bruit grossissant d'un torrent. Il ouvrit les yeux : au-dessus de lui deux petits nuages couraient, allongés, d'est à ouest.

Entre eux et lui s'interposa un visage ; une respiration

siffla au-dessus de la sienne ; dans le crépuscule commençant, il devina qui ce pouvait être et ferma les yeux.

— Jean-Paul ! appela Françoise d'une pauvre voix brisée.

L'assassiné entendit le râle de la jeune femme au-dessus du sien, comprit que s'il ne rouvrait pas les yeux il ne verrait plus jamais le visage de l'univers, et ne les rouvrit pas. Un petit caillou sous la tête le gênait ; il le souffrit de peur, en remuant, de dire à l'ennemi qu'il vivait encore.

— Jean-Paul ! répéta-t-elle.

Il l'entendit se mettre à genoux, sentit une main, la main de Françoise, la chère main d'autrefois, sur sa poitrine, et le souffle des nuits lointaines sur sa figure. Mais que valent ces molles images? Ce soir il s'agit de mourir en homme. Levant la main :

— Laissez !... dit-il.

Il dut s'interrompre, eut une plainte vite étouffée, porta la main à son cœur, et se renversant sur le flanc droit, tenta sans le pouvoir de se relever sur le coude.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! disait-elle en reculant devant l'attitude de défense qu'il avait prise.

Une sorte de brouillard couvrait la terre, mêlé à l'ombre qui tombait des montagnes. Jean-Paul, recouché sur le sol, ne voyait plus maintenant qu'une forme qui tournait çà et là à quelques pas de lui : Françoise cherchant son revolver. Il crut entendre qu'elle voulait se tuer. Une chèvre au loin bêla. Des figures bizarres passèrent devant ses yeux, sans lien, l'une poussant l'autre ; sa sœur, la maisonnette

de l'avoué, un amandier, le visage de Grégory Staline. Elles se mêlaient à des petites lueurs floconneuses qui fuyaient dans le ciel obscurci. Il crut entendre la voix de Benavidès, rouvrit les yeux avec effort. Françoise, la tête dans ses mains, paraissant chercher quelque chose, murmurait :

— Mais où est-il, mon Dieu?

Que voulait dire cette femme? Cela n'avait aucun sens. Cette femme : Wanda ou Françoise? Il ne savait plus où il était : le ciel lui paraissait étranger ; il ne reconnaissait plus le vent ni les parfums de ce coin de terre ; tantôt il perdait le contact du sol et tantôt il y était brusquement appliqué au point qu'il craignait de s'y enfoncer. Il souffrait principalement d'un poids sur la tête et d'une sensation de plénitude à l'intérieur du crâne qui lui interdisait de remuer même les yeux. Une multitude de choses et de gens battaient sa paupière. Il tâchait d'être calme et de ne pas s'intéresser à lui-même. Il eut froid aux pieds, aux chevilles, puis un grand frisson le secoua, et, ravivant la douleur, le blessa une seconde fois. Entre ses cils il ne voyait plus qu'une lueur indécise. Il se demandait si ce n'était pas le point du jour. Il eut même l'impression de s'endormir dans une aube d'hiver, mais le mot de mort qu'il se contraignait de prononcer mentalement ne représenta rien de réel. Une eau mugissait dans sa tête, de plus en plus tumultueuse. Enfin, il perdit définitivement le contact avec la terre et s'endormit... Un choc le réveilla :

— Jean-Paul ! criait une voix.

Françoise s'était jetée sur lui, les mains cherchant la

blessure, la bouche ouverte, les yeux exaspérés... Il ne la reconnut point, mais entendant son nom :

— C'est moi, fit-il, Jean-Paul Orsi...

Mais disant cela d'une voix presque ferme, il lui parut voir des milliers de lueurs autour de sa tête :

— Les étoiles ! acheva-t-il, les yeux entr'ouverts.

Puis il se coucha complètement sur le côté droit, ses jambes se fléchirent lentement sur ses cuisses et ses avant-bras sur ses bras, et au moment où ses mains crispées atteignaient son menton, il expira.

Alors Françoise se jeta, s'étendit sur lui, criante et sanglotante, touchant les yeux insensibles de son amant, serrant ses mains déjà froides, tâchant de soulever sa tête. Et l'avoué qui faisait les cent pas devant la porte, découvert pour l'Angélus du soir sonnant aux églises d'Ajaccio, entendit soudain monter d'un coin de la pente, et s'élargir, et s'amplifier, un chant funèbre. Dominant le son des cloches, le bruit de la mer, le murmure de la brise, l'aboiement d'un chien en chasse, une voix de femme sanglotante et crispée chantait sur le vieux rythme monotone et traînant, un « *vocero* » où revenait comme un coup de fouet un nom, le nom du mort couché là-haut :

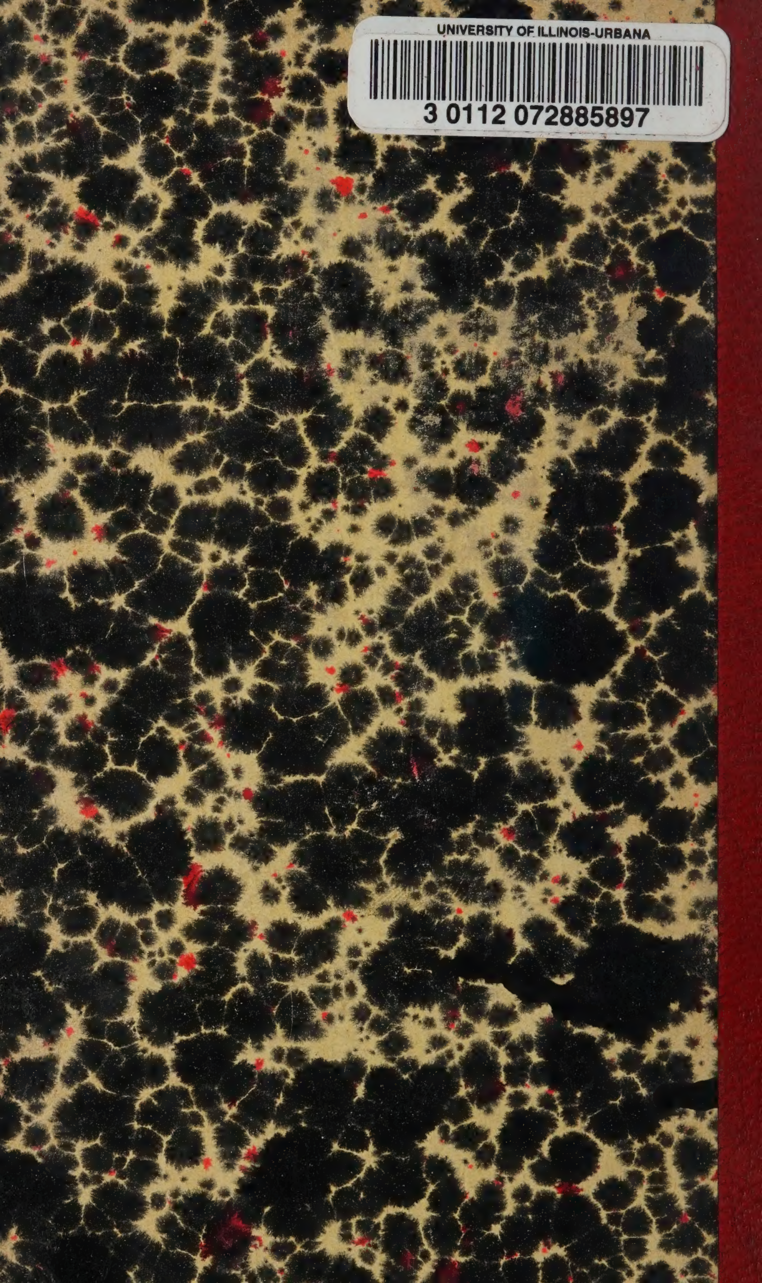
— *O Giovan-Pà ! O Giovan-Pà !*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 OCTOBRE 1925
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

Grou-Radenez. Paris. — 10-1925.




G.E.STECHERT&Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 072885897